3 1761 09936648 6

Digitized by the Internet Archive
in 2015

https://archive.org/details/lgendescanadienn00roul

LÉGENDES CANADIENNES

LF
R8593K

LÉGENDES

CANADIENNES

PAR

C.-E. ROULEAU

(Ouvrage illustré par J.-A. Ferland)

534091
22.2.52

QUÉBEC
IMPRIMERIE DU "SOLEIL"

1901

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

INTRODUCTION

Il y a vingt ans, je disais, en publiant mon humble ouvrage intitulé : " Souvenirs de voyage d'un soldat de Pie IX : "

" Ce livre n'est pas une œuvre de littérature, et je n'ai pas la prétention de me placer au rang de ces hommes privilégiés qui sont appelés à illustrer leur pays par leurs écrits."

Aujourd'hui, en présentant mes " LÉGENDES CANADIENNES " à mes compatriotes, je fais la même déclaration qu'en 1881. La carrière de journaliste que je parcours depuis vingt-neuf ans, ne m'a pas laissé un seul moment de loisir pour monter sur Pégase et escalader le Parnasse.

Du reste, je suis arrivé à cette phase de la vie où l'homme ne se laisse plus égarer par le mirage des vaines illusions ou l'encens de la gloriole.

Je médite mon sujet après qu'il a été ébauché

par l'imagination et la pensée, je prends la plume, je suis l'inspiration pas à pas, et j'arrive à la fin de mon travail avec la conviction que j'ai accompli consciencieusement la tâche que je m'étais imposée.

Utile dulci, joindre l'utile à l'agréable, voilà le but que je me suis proposé en écrivant ces légendes que j'ai entendu raconter bien souvent.

Le Soleil du 29 juillet dernier publiait, à l'adresse de l'auteur des *Légendes Canadiennes*, une lettre par trop élogieuse, dont je reproduis le passage suivant :

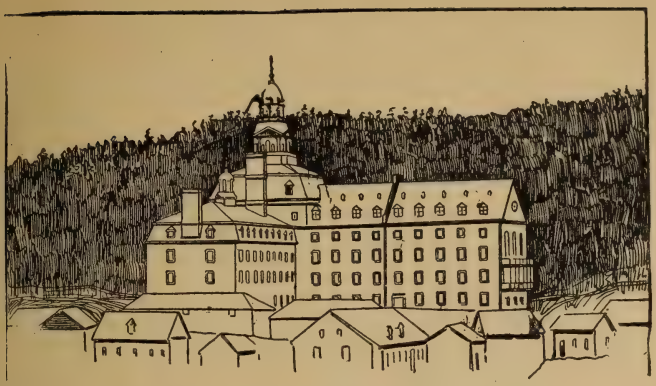
" L'auteur de ces récits a rappelé, en un style alerte et pur, plusieurs de ces légendes que les bonnes populations de la région de Québec se transmettent de génération en génération. " Hâtons-nous de recueillir les délicieuses histoires du peuple avant qu'il les ait oubliées," a dit Charles Nodier ; c'est ce conseil que votre collaborateur, un écrivain de mérite, vient de mettre en pratique. Nous espérons qu'il conduira son œuvre jusqu'au bout.

" En terminant, permettez-moi d'exprimer

un vœu : *Les Légendes Canadiennes* que publie actuellement *Le Soleil* devraient être mises en brochure et distribuées à profusion parmi nos familles."

Je remercie cordialement l'auteur de cette bonne lettre de ses compliments élogieux, et je me rends volontiers à son vœu.

C.-E. Rouleau.



Le Collège de Sainte-Anne de la Pocatière.

LA CABANE DES FÉES

C'était en 1759. Notre jeune pays était alors plongé dans la plus affreuse désolation. Nos ancêtres, qui avaient arrosé les champs de bataille de leur sang en luttant contre certaines tribus sauvages, commençaient à jouir d'un peu de repos et à se livrer à la noble profession de l'agriculture, lorsqu'ils se virent tout à coup en face d'un ennemi bien plus redoutable que l'Iroquois. Une flotte anglaise, commandée par le général Wolfe, était entrée dans le fleuve

St-Laurent, et la soldatesque s'était jetée dans les campagnes en mettant tout à feu et à sang. Les habitants, effrayés, quittèrent leurs demeures et allèrent se cacher dans les bois à des distances considérables. Ce fut une panique, une fuite générale, et un grand nombre de nos courageux pionniers, pris à l'improviste, tombèrent sous les balles de l'impitoyable envahisseur. Nos aïeuls se rappellent encore toutes les scènes douloureuses et tragiques qui se déroulèrent à cette époque néfaste. Ce n'était ni plus ni moins que navrant. En un clin-d'œil, des paroisses entières, depuis Rimouski jusqu'à Québec, furent dépeuplées soit par la conscription, soit par le poignard de l'assassin.

La paroisse de Sainte-Anne de la Pocatière eut à souffrir, comme toutes les autres, du vandalisme exercé par l'armée anglaise. La plupart de ses colons, non en état de porter les armes, ne durent leur salut qu'à la fuite ; plusieurs se cachèrent sur la *Montagne à Thiboutot*, d'autres sur la *Montagne Ronde*, et quelques-uns se réfugièrent sur la *Montagne du Collège*. Il se passa sur cette dernière montagne un épisode que nous raconterons aussi brièvement que possible. Tous les anciens

élèves du Collège Sainte-Anne connaissent parfaitement la célèbre *Cabane des fées,* qui se dresse sur le versant nord de la montagne. C'est en ce lieu sombre et redouté que nous transporterons nos lecteurs pour un moment.

***

Plusieurs sauvages de la tribu des Micmacs avaient construit leurs wig-wams dans l'Anse Sainte-Anne, sur le bord du fleuve, pour faire la chasse et la pêche et se préparaient à tirer de la flèche et à jouer de l'hameçon, lorsqu'ils aperçurent un vaste incendie du côté de la Rivière-Ouelle.

Un des leurs arrive au même instant au pas gymnastique et suant sang et eau. " Vite, s'écrie-t-il, sauvons-nous. Les Anglais sont là-bas, brûlant nos cabanes et nos forêts et massacrant tous nos amis qu'ils rencontrent sur leur passage." A ce cri d'alarme, les Micmacs lèvent le camp et s'enfuient vers un bois situé non loin de leurs habitations.

Cette retraite cependant ne leur paraît pas sûre ; un seul sentier à peine frayé, il est vrai, traverse la forêt, mais c'est le chemin que suivra nécessairement l'armée dévastatrice ; il

n'y a pas d'autre voie de communication. Que faire ? Tout retard peut causer leur perte.

D'un signe de la main droite, le chef de cette petite bande montre la montagne du collège, et le chef est compris. Aussitôt les sauvages,

Je l'ai trouvé !

ramassant armes et bagage, se dirigent vers l'endroit indiqué. Mais en arrivant, nouveaux embarras et nouvelles craintes : les fuyards fouillent toutes les fissures, toutes les crevasses

et tous les antres de cette chaîne de rochers escarpés et ne trouvent aucune caverne qui puisse les soustraire aux recherches de l'ennemi ; ils sont découragés.

Les fouilles se continuent néanmoins avec plus d'ardeur que jamais ; ces infortunés veulent à tout prix conserver leur vie pour porter secours plus tard à leurs familles, qui résident de l'autre côté de la Grande Rivière. Tout à coup Donatagué—c'était le nom du plus jeune—appelle ses frères et ses amis en leur criant comme Archimède : " Je l'ai trouvé ! je l'ai trouvé ! " On s'empresse d'accourir à son appel, et leurs regards tombent sur une vaste grotte pratiquée dans le flanc de la montagne. L'entrée en est très étroite et basse ; mais l'intérieur est d'une très grande dimension. Cette grotte se compose de plusieurs compartiments ; on ne peut pénétrer dans quelques unes de ces chambres qu'en rampant sur les mains et les pieds et quelquefois même en se couchant à plat ventre.

Nos sauvages s'installent donc dans cet antre, éclairé seulement à la partie supérieure par les rayons du soleil brillant à travers les rares fissures du rocher. Une pierre, adroitement

placée à l'unique issue de la caverne, dérobe les Micmacs aux regards du reste des mortels. Il n'y a plus rien à craindre ; personne ne peut découvrir l'existence d'une prison aussi sombre.

La première journée s'écoule sans qu'aucun homme de la troupe n'ose sortir de la grotte. L'ennemi est trop proche ; les coups de fusils se succèdent avec une rapidité étonnante, et l'incendie continue toujours ses ravages dans la forêt. Le deuxième jour n'apporte aucun changement à la situation. Sur le déclin de la troisième journée, la faim se fait sentir d'une manière épouvantable ; ces bons sauvages n'ont rien mangé depuis leur emprisonnement volontaire, et il leur est encore impossible d'aller chercher des provisions au dehors ; car l'armée anglaise est bivouaquée au pied même de la montagne. Ils endurent des souffrances atroces et presque insupportables. Ils gémissent, ils pleurent, ils crient, ils se roulent par terre dans des moments de fureur, ils prient, ils invoquent le Grand Manitou, le Petit Manitou et enfin tous les Manitous de l'univers. Et ces dieux restent sourds à leurs supplications.

Les Micmacs délibèrent un instant sur le

parti qu'ils doivent prendre dans un danger ausssi imminent, et le conseil des sachems décide que tous se livreront sur-le-champ à l'Anglais plutôt que de mourir de faim et de soif.

Je suis la maîtresse de ces lieux...

Le plus fort d'entre eux s'approche de l'entrée de la grotte et se met en frais d'enlever la pierre qui sert de porte ; mais aussitôt un bruit épouvantable se fait entendre ; un grand vent ébranle la caverne jusque dans ses fondements ; les arbres sont déracinés et renversés

par terre ; d'énormes blocs de rochers se détachent du sommet de la montagne et roulent dans la vallée en faisant un vacarme infernal.

Impossible de décrire la terreur de ces pauvres sauvages. Leur effroi augmente encore en voyant apparaître au milieu d'eux une vieille femme, toute rabougrie, laide et difforme, mais portant une robe et une couronne étincelante d'or et de pierres précieuses, à l'exemple des reines ; elle tient à la main droite une baguette d'osier. A son apparition, la tempête s'est apaisée, et le silence le plus profond règne dans cette demeure souterraine. La vieille adresse la parole aux Micmacs en ces termes :

" Sachez, ô intrépides coureurs des bois, que je suis la maîtresse de ces lieux, et que la grotte que vous habitez aujourd'hui est mon palais. J'ai entendu vos cris déchirants à cent mille lieues d'ici, et je suis accourue pour vous secourir. Prenez cette baguette de fée—car je suis la fée protectrice de toute la rive sud de votre Grande-Rivière—et toutes les fois que vous frapperez le rocher avec cette baguette vous obtiendrez tout ce que vous désirerez."

Elle dit et disparut en forme de globe de

feu, qui illumina la grotte jusque dans ses réduits les plus ténébreux.

***

Les Micmacs étaient sauvés. Deux jours après, l'armée anglaise partait et se dirigeait sur Saint-Jean Port-Joli.

Les prisonniers sortirent de leur retraite et allèrent rejoindre leurs femmes et leurs enfants.

C'est depuis cette époque que la grotte dont nous venons de parler, porte le nom de *Cabane des fées.* Cette histoire nous a été racontée par un bon vieux du temps passé, mais nous n'en garantissons pas l'authenticité ; car plusieurs personnes, dignes de foi, nous ont affirmé que cette grotte avait été ainsi baptisée par des élèves ou des professeurs du Collège Ste-Anne.

LE CAP MARTIN

C'était en 1854. Quatre étudiants, qui ont joué plus tard un rôle assez marquant dans l'histoire de notre jeune pays, étaient nonchalamment assis sur le versant septentrional du Cap Martin, à l'ombre d'une touffe d'arbres toujours verdoyants, et causaient gaiement des examens qu'ils avaient subis à la fin de l'année scolaire, tout en dégustant un goûter délicieux qu'ils avaient eux-mêmes apprêté.

Le Cap Martin ! Qui n'a entendu parler de ce lieu enchanteur situé à environ un mille et

demi à l'ouest du Collège Sainte-Anne, sur le bord du Saint-Laurent, de ces parages si chers à tous les jeunes gens qui font leurs études dans cette admirable institution, de ce petit paradis terrestre si recherché pour les bains, les parties de pêche, les pique-niques et les amusements de tous genres ? Le Cap Martin ! Comme ce nom retentit agréablement à l'oreille de l'écolier le matin d'un grand congé, lorsque le premier maître de salle annonce que la communauté ira passer la journée sur cette charmante colline. Mais trêve à nos souvenirs de collège et revenons à nos... nous allions dire moutons ! à nos quatre étudiants, qui venaient de terminer leur cours classique ; c'étaient donc, en langage scolaire, quatre *physiciens*, ou *finissants*, de grands sires, quoi !

Le repas était servi sur l'herbe ; chaque convive était étendu à la mode des anciens Romains couchés sur leurs divans. L'air pur et frais qu'on respire continuellement en cet endroit aiguisait l'appétit. Aussi, il était amusant de voir disparaître les mets succulents de la table champêtre au cliquetis du couteau et... du pouce et de l'index ; dans cette collation, la fourchette brillait par son absence. L'eau

remplaçait le vin, et certes ! cette boisson est toujours la plus naturelle. Nos joyeux dîneurs étaient arrivés à la partie la plus alléchante du menu : le dessert, qui se composait uniquement de *tranches dorées.* De notre temps, tous les élèves, du plus petit au plus grand, connaissaient la manière de faire des tranches dorées. C'était la première leçon de cuisine—si nous en exceptons toutefois le *hachis*—que nous apprenions en faisant nos excursions au *Lac à Bourgelas*, à la *Montagne à Bouthot*, au *Bras*, à la *Montagne Ronde*, etc. Ce n'est pas difficile, il faut l'avouer ; nous prenons des tranches de pain et nous les faisons rôtir dans un mélange de lait, d'œufs et de sucre. Et puis voilà ; le mets est préparé.

Les tranches dorées confectionnées par les quatre étudiants étaient menacées d'un bien triste sort, lorsque la collation fut interrompue par l'arrivée inattendue d'un respectable vieillard, qui fit tout à coup son apparition au milieu de l'épais feuillage, en s'écriant : " Ah ! mes brigands, je vous prends en flagrant délit. Non contents d'avoir dévalisé mes nids de poules en descendant ici, vous avez ravagé mon joli bocage pour faire bouillir la marmite,

et vous vous régalez maintenant comme des princes."

On aurait dit alors que les finissants étaient mus par la vapeur ou par l'électricité ; car aussi prompts que l'éclair, ils sont debout, frappent des mains, lancent leurs casquettes en

Vive le père Martin !

l'air et font retentir la montagne de leurs exclamations : "Vive le père Martin ! Hourra pour le père Martin !"

Oui, c'était bien le père Martin qui arrivait, un cultivateur âgé de plus de quatre-vingts ans, au port noble et fier, comme dirait le rhétoricien, au regard vif et sympathique ; un

vétéran de 1812 qui avait combattu aux côtés du héros de Châteauguay ; un de ces patriarches vénérables et respectés que nous rencontrons encore si souvent dans nos heureuses campagnes ; un de ces Canadiens-français enfin, qui n'ont jamais oublié leur noble devise : *Religion et Patrie.*

—Hourra ! tant que vous voudrez, reprit le père Martin après le bienveillant accueil que lui faisaient les écoliers ; mais cela n'empêche pas que vous ne mangiez mes œufs et que vous ne brûliez mon bois.

—Pardon, pardon, père Martin, s'écrièrent en chœur les étudiants, nous n'avons pas cet honneur-là. Nous avons acheté nos œufs chez M. Valence Garon, au village. Quant au bois... c'est du bois que nous avons ramassé sur la plage, au milieu des cailloux, au risque de nous casser mille fois le cou en sautant d'un précipice à l'autre. Tenez, père Martin, venez goûter nos tranches dorées, et ne pensez plus aux petites fredaines dont vous nous accusez.

—Des tranches dorées ! C'est bien ; j'accepte votre invitation. Ce que je mangerai sera autant d'ôté sur votre conscience ; car ces

tranches sont préparées avec mes œufs et mon bois.

—Quelle triste opinion vous avez des étudiants. Vous les prenez donc tous pour des voleurs.

—Oh ! non ; mais ce sont de petits faiseurs de tours. Et quand on est enfant, voyez-vous, on ne se gêne pas de pénétrer dans le poulailler, le jardin et le verger. La gourmandise est bien forte à cet âge si tendre ; j'en sais quelque chose par expérience.

—Bravo ! père Martin. Vous avez été jeune, vous aussi ; c'est tout dire. Mangeons.

Il nous semble inutile d'ajouter que l'existence des tranches dorées fut après cela de courte durée. Le repas terminé et après avoir fumé le calumet de la paix avec le père Martin, le doyen des étudiants pria le vieillard de vouloir bien raconter une histoire du bon vieux temps pour récréer ses petits amis, s'il vous plaît ses grands amis ; ce sont des finissants. Le père Martin se rendit avec plaisir à l'invitation ; son répertoire de légendes et de contes était aussi volumineux que l'ouvrage intitulé : *Les mille et une nuits.* Le narrateur commença donc ainsi son récit, qu'il assura être la pure vérité.

"Mes amis, vous vous rappelez sans doute l'*année du grand choléra,* cette année où l'épidémie asiatique fit tant de victimes à Québec. Ce fut en 1832. Toute la population était plongée dans la plus grande désolation et désertait la ville en foule pour échapper au

Le mât craque, plie, casse et tombe dans les flots.

terrible fléau Trois pères de famille, dont les femmes et les enfants reposaient dans leur dernière demeure, au cimetière du Gros Pin à Charlesbourg, montèrent un soir sur une frêle embarcation et partirent de Québec pour descendre à la Rivière-Ouelle. Une légère brise soufflait alors du sud-ouest, et la lune brillait

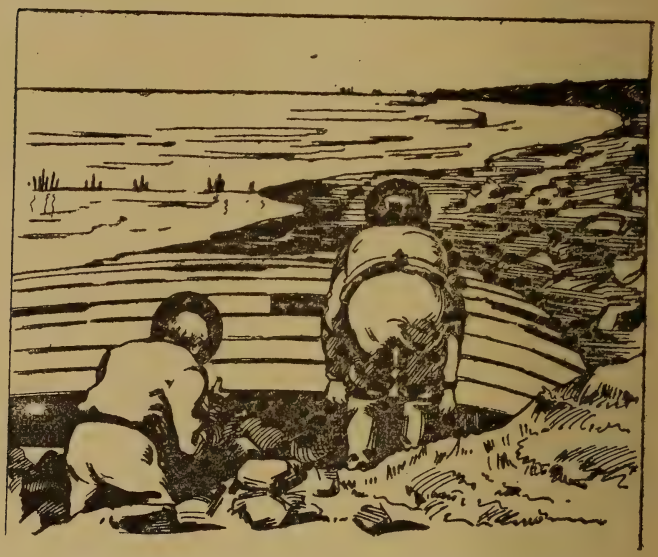
dans tout son éclat. Le voyage promettait d'être des plus heureux. En effet, la nacelle glissa d'abord, pour ainsi dire, sur la plaine liquide et allait même toucher bientôt au terme de sa course, lorsque, rendus à la Traverse de Saint-Roch des Aulnaies, les nouveaux mariniers sont tout à coup assaillis par une furieuse tempête de vent de nord qui, dans l'espace de quelques minutes, se change en véritable ouragan. Le tonnerre gronde avec un fracas épouvantable ; les éclairs succèdent aux éclairs avec une rapidité vertigineuse ; le firmament présente parfois l'apparence d'un vaste incendie ; la pluie tombe par torrents ; le jour vient de finir et de faire place à une nuit d'horreur et de désespoir ; les vagues moutonnent et déferlent même avec fureur ; la fragile embarcation gémit, bondit, disparaît sous les flots courroucés, rebondit, se tord sous la violence du vent et, à chaque instant, semble devenir la proie des éléments déchaînés. Une bourrasque, plus terrible que les autres, met en pièces l'unique voile ; le mât craque, plie, casse et tombe dans les flots ; le gouvernail est arraché de ses gonds et emporté par une vague. La mort, la pâle mort s'avance avec son cortège de souffrances ;

encore quelques instants, et la nacelle, secouée comme le plus petit copeau, sera engloutie dans la profondeur des ondes. Les malheureux nautonniers ont perdu tout espoir de salut et ont tourné leurs regards vers le Ciel, qui seul peut les sauver en faisant un miracle ; ils prient de toute la ferveur de leur âme et demandent pardon à Dieu des péchés dont ils se sont rendus coupables.

Tout à coup, une vague énorme, aussi haute qu'une montagne, surgit à côté de la chaloupe, l'enveloppe bientôt d'un linceuil et l'entraîne dans l'abîme. C'en est fini, l'embarcation est culbutée sens dessus dessous à quelques arpents du *Fer à Cheval* vis-à-vis de Ste-Anne, et les malheureux qui la montent disparaissent en poussant ce cri suprême : "Mon Dieu ! mon Dieu !" Le drame est terminé, et un voile lugubre se dresse devant la scène. Il est alors minuit.

Le lendemain, vers trois heures du matin, deux braves habitants de cette paroisse viennent visiter leur pêche que vous voyez en face de vous, près de cette pointe (le narrateur montre du doigt l'endroit désigné). En arrivant

au pied du rocher, leurs regards tombent sur une épave ; c'est une chaloupe qui repose sur des cailloux, la quille en l'air. Ils s'approchent de l'embarcation naufragée ; ils la retournent, et, ô surprise ! ils sont en présence d'un noyé qui se tient cramponné à un banc de la nacelle ;



Ils s'approchent de l'embarcation naufragée ; ils la retournent...

de la main gauche, le noyé presse sur sa poitrine le scapulaire de Notre-Dame du Mont-Carmel.

Les deux pêcheurs enlèvent de la chaloupe la malheureuse victime de la tempête de la nuit précédente, et la déposent sur le vaste plateau sur lequel nous sommes assis. L'un d'eux examine attentivement le noyé. "O miracle, s'écrie-t-il, il n'est pas mort. Non, il respire encore, j'en suis certain. Regarde, dit-il, en s'adressant à son compagnon ; le petit miroir que je viens de lui poser près de la bouche s'est couvert de sueur. Cette espèce de rosée est produite sans aucun doute par sa respiration, bien que les mouvements en soient imperceptibles."

A l'instant, les pêcheurs se mettent à frictionner le noyé, à le rouler sur un baril et à lui administrer, en un mot, tous les remèdes que suggère l'expérience en pareil cas. Non, il n'est pas mort ; car bientôt le noyé commence à vomir, et le vomissement dure au moins dix minutes ; dans ce moment les minutes paraissent plus longues que les heures. Quelques secondes s'écoulent encore et sa poitrine se soulève ; le noyé remue un bras et une jambe. "Miracle ! miracle ! s'exclament les deux pêcheurs. Il est sauvé !" Aussitôt le

prétendu noyé agite l'autre bras et l'autre jambe ; il ouvre les yeux, qu'il promène de tous les côtés, et on l'entend alors murmurer : " Mon Dieu ! où suis-je ? " Ses sauveurs lui défendent de parler et lui conseillent de rester calme et de contenir les émotions qui l'assiègent. Plus tard vous remercierez le Ciel de vous avoir protégé d'une manière aussi visible. Le noyé obéit, ferme les yeux et dort d'un profond sommeil jusqu'au lever du soleil. Les pêcheurs lui avaient dressé une couche de sapin et l'avaient recouvert de leurs habits d'étoffe du pays.

A son réveil, le naufragé ressentait encore une grande faiblesse dans tout son être, et tout le corps lui paraissait comme meurtri. Sac à papier ! il ne faut pas vous en étonner, mes amis, si cet homme était faible alors après la nuit terrible qu'il venait de passer. Son premier soin en revenant à la vie fut de se jeter à genoux, de remercier la sainte Vierge, qui l'avait arraché à une mort certaine, et de témoigner sa reconnaissance à ses sauveteurs, qui n'avaient rien épargné pour secourir leur semblable. Les pêcheurs lui demandèrent

ensuite le récit de l'effroyable tempête qu'il avait essuyée pendant la nuit. Le naufragé exauça leurs vœux et leur raconta ce que vous connaissez déjà. Je me contenterai de vous rapporter la fin de sa narration.

"Lorsque notre embarcation chavira—c'est le naufragé qui parle,—mes deux infortunés

Il se construisit une élégante maisonnette que vous pouvez admirer...

compagnons de voyage furent emportés par la vague énorme qui nous enveloppait de toutes parts, et ils ne reparurent plus. En constatant l'imminence du danger auquel nous étions sans cesse exposés, je saisis un banc de la chaloupe de la main droite, et je pris mon scapulaire de la main gauche en disant à ma bonne mère Marie : "O Vierge immaculée,

sauvez-moi du danger." Ce furent mes dernières paroles ; j'enfonçai dans les flots avec la chaloupe et je perdis connaissance. Vous savez le reste. C'est mon scapulaire qui m'a sauvé ; j'en rendrai éternellement grâces à la glorieuse mère de Dieu."

Le père Martin avait fini son histoire.

Mais, père Martin, lui demandèrent les étudiants, connaissez-vous le nom de ce naufragé ?

Sans doute, répliqua le conteur. C'était mon père. Après avoir été sauvé de la mort comme vous venez de le voir, il prit la résolution de demeurer à la campagne, dans un lieu solitaire, loin du fracas et du tumulte de la ville ; il acheta une terre ; il se construisit une élégante maisonnette que vous pouvez admirer encore à quelques arpents au sud de ce cap ; il se maria en secondes noces, et quand il descendit dans la tombe, il était entouré d'une nombreuse famille, six garçons et six filles. C'est en souvenir et en l'honneur de mon vénérable père que les habitants de la paroisse ont baptisé cette montagne du nom de *Cap Martin*.

Les ombres commençaient alors à s'allonger

dans la plaine. Les quatre étudiants se levèrent, serrèrent affectueusement la main du patriarche et reprirent le chemin du village, en faisant retentir la colline du cri de : "Vive le père Martin !"

Saint-Jean Port-Joli.

LE DOCTEUR L'INDIENNE

Il y a plus de quarante ans, nous quittions le toit paternel pour faire une courte promenade dans quelques-unes de ces belles paroisses du comté de l'Islet qui bordent le majestueux St-Laurent. Nous étions alors en vacances ; tous ceux qui ont passé sur les bancs d'un séminaire ou d'un collège, savent que les écoliers consacrent consciencieusement au plaisir ces quelques jours de repos et de loisir. Promenades, parties de chasse et de pêche, visites aux parents et aux amis, en un mot tous les amusements sont employés pour améliorer la santé délabrée du jeune étudiant. Les parents mettent le plus grand empressement à satisfaire les moindres désirs de leurs enfants, qui méri-

tent certainement qu'on leur procure un peu de récréation après une année des plus rudes labeurs.

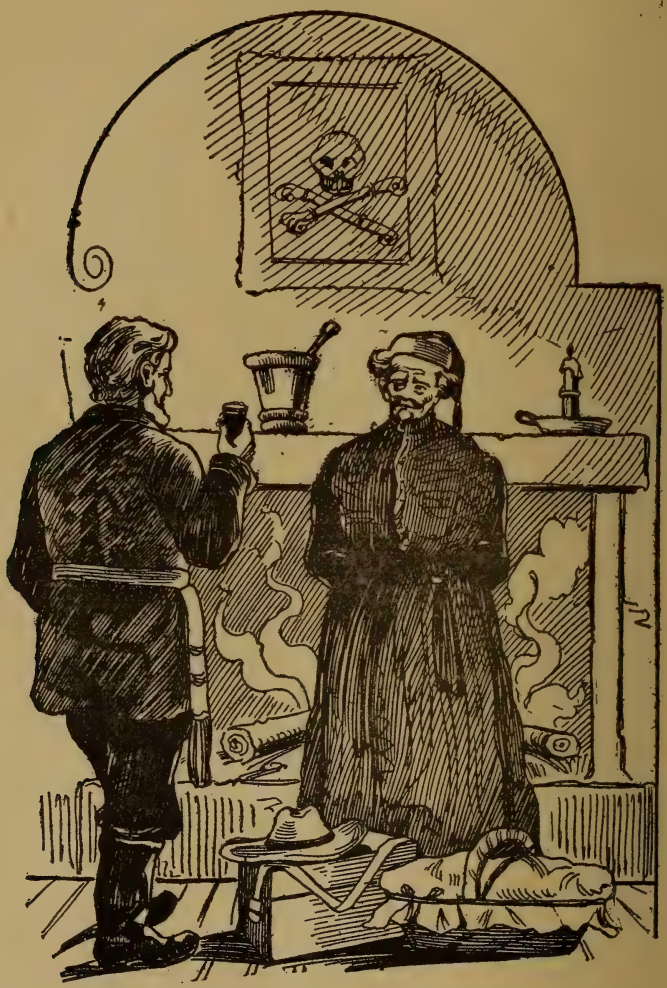
Donc un beau matin du mois d'août, nous partons quatre écoliers dans une calèche aux ailes jaunes et traînée par un vieux cheval, qui parcourait infailliblement quatorze lieues en quinze jours.

Nous nous acheminons vers Saint-Jean Port-Joli d'un pas tranquille et lent comme les rois fainéants dans les rues de Paris, avec cette différence que nous sommes transportés par un cheval, tandis que les monarques se payaient le luxe de se faire voiturer par quatre bœufs. C'était plus poétique, n'est-ce pas ?

Pourtant, sous le rapport de la poésie, nous n'avons rien à envier à ces riches et à ces puissants de la terre. Le panorama qui se déroule devant nos regards est splendide. Nous venons de quitter la charmante paroisse de Sainte-Anne avec son superbe collège et ses élégantes maisonnettes, pour entrer dans le " Domaine " —c'est ainsi qu'on désigne le rang qui longe la grande anse de Saint-Roch des Aulnaies, depuis le moulin de feu M. Dupuis, ancien député, jusqu'au village. A notre gauche, nous voyons

la paroisse de Sainte-Louise, qui, par l'effet de la perspective, semble s'adosser au flanc des Alléghanys, dont les cîmes, toujours verdoyantes, se perdent dans la nue. Devant nous, nous avons l'église et le village de Saint-Roch, qui se mirent dans les eaux limpides du fleuve géant. A notre droite, le Saint-Laurent, que sillonnent des centaines d'embarcations, s'étend à perte de vue ; plus loin, l'Ile-aux-Coudres, qui se dresse comme une élégante corbeille de verdure et de fleurs, et ferme pour ainsi dire l'entrée de la baie Saint-Paul ; cette île nous rappelle un souvenir bien cher aux Canadiens-français : l'arrivée de l'intrépide découvreur du Canada, le courageux marin de Saint-Malo, l'illustre Jacques-Cartier. Plus loin encore s'élèvent les paroisses des Eboulements et de la Baie Saint-Paul si recherchées des touristes pendant la saison des chaleurs. Au fond ou au sommet du tableau, surgissent les magnifiques chaînes de montagnes appelées Laurentides, dont les énormes assises se baignent dans les eaux du Saint-Laurent.

Après avoir contourné la Pointe Saint-Roch, la vue rencontre les Piliers, rocher escarpé sur lequel s'élève un phare lumineux qui guide



Il lui offrit un verre de rhum...

le nautonnier au milieu des ténèbres et de la tempête. Du même coup d'œil, nous admirons un charmant groupe d'îles, qui attirent l'attention de l'étranger par leur aspect sauvage et pittoresque ; nous voulons parler de l'Ile-aux-Oies, de l'Ile-aux-Grues, etc.

Comme on peut facilement en juger, nous sommes de vrais écoliers dont la curiosité est sans cesse excitée par les beautés qui nous entourent ; il nous faut tout voir et tout contempler. Aussi nous avons bien le temps avec notre vieille bourrique, qui sue déjà sang et eau, bien qu'elle n'ait pas encore fait un pas de course. Tout de même nous avançons toujours. Et puis, nous sommes heureux : nous éprouvons de douces et pures jouissances, nous respirons à l'aise, nos forces se retrempent, notre imagination s'échauffe et s'enflamme, notre intelligence se développe en présence des merveilles de la nature, le but de notre voyage enfin est atteint.

Cependant notre voyage n'est pas encore terminé, il nous faut visiter cette paroisse qu'on appelle à si juste titre Saint-Jean Port-Joli. Oui, c'est vraiment un joli port, et le parrain qui l'a ainsi baptisé mérite nos plus sin-

cères félicitations ; car il est impossible de redire ici toutes les beautés, tous les charmes, tous les sites enchanteurs qui s'offrent à nos regards quand nous entrons dans cette riche paroisse. La nature s'est plu à verser ses trésors les plus précieux en ces parages pour en faire un véritable paradis terrestre. Tous les voyageurs qui visitent St-Jean Port-Joli pour la première fois, éprouvent les mêmes impressions, les mêmes émotions que nous avons ressenties nous-mêmes en cette circonstance. Mais trève à l'admiration, et continuons notre promenade, nous allions dire notre course, avec notre cavale !

A peine avons-nous fait quelques pas, qu'un de nos compagnons de classe s'écrie : "Ah ! regardez à gauche ; nous voyons l'emplacement qu'occupa la demeure d'un célèbre meurtrier, d'un assassin qui a, pendant assez longtemps, semé la terreur et l'épouvante parmi les paisibles habitants de cette délicieuse retraite."

Cette exclamation subite nous arrache de nos méditations poétiques et nous glace d'effroi. Il nous semble voir le meurtrier devant nous et nous crier : "La bourse ou la vie." Cepen-

dant cette frayeur, bien naturelle aux jeunes gens, disparaît bientôt pour faire place à notre sang-froid habituel.

—Mais, dis donc, l'ami, de qui veux-tu parler ?

—Vous vous rappelez sans doute le fameux docteur l'*Indienne* et sa misérable fin, n'est-ce pas ?

—Oui, oui, répondons-nous en chœur.

Eh bien ! c'est là qu'il demeurait, en nous montrant du doigt l'endroit désigné.

—Tu nous ferais grand plaisir, si tu nous racontais l'histoire du docteur l'Indienne ; car nous avons entendu citer son nom bien souvent et même nos grand'mères nous menaçaient des foudres du fameux docteur lorsque nous étions trop dissipés dans notre bas âge. Mais nous ne connaissons qu'imparfaitement la vie de ce véritable bandit.

—Je vais essayer de satisfaire votre curiosité, sans entrer néanmoins dans tous les détails d'une carrière aussi tristement remplie. Je me contenterai de vous narrer aussi brièvement que possible le dernier meurtre qu'il a commis et qui a comblé la mesure de ses iniquités.

—Commence ; nous t'écoutons.

" Le docteur l'Indienne—ainsi nommé parce

qu'il portait presque continuellement une robe d'indienne—vivait seul dans sa sombre demeure et jouissait d'une bien mauvaise répu-

Il contemple un moment le visage calme...

tation parmi les habitants de St-Jean, qui tous le redoutaient et fuyaient son contact comme on fuit un pestiféré ou un lépreux. Un soir, un de ces colporteurs qu'on rencontrait à la campagne, il y quelques années, entra chez le docteur et lui demanda l'hospitalité. Guillemette —c'était le nom du marchand ambulant—était loin de se douter que sa dernière heure allait bientôt sonner. En pénétrant dans l'antre du bandit, il mettait pour ainsi dire un pied dans l'éternité.

Le docteur acquiesça avec empressement à la demande du colporteur, et, pour le soulager de sa longue course de la journée, il lui offrit un verre de rhum de la Jamaïque. Guillemette but donc à la santé du docteur—boire à la santé d'un autre, ça fait tant de bien !—mais en même temps que l'alcool, il avala un narcotique puissant que le docteur avait mis dans le verre lorsqu'il alla quérir le rhum dans son cabinet. Le colporteur se coucha quelques instants plus tard et dormit du plus profond sommeil.

Pendant la nuit, à cette heure où la nature entière semble se reposer, le docteur l'Indienne

se lève, prend une bougie et, armé d'un lourd marteau, se dirige vers le lit de Guillemette. Il contemple un moment le visage calme et souriant de celui qu'il allait bientôt assommer. C'est le démon de l'or seul qui pousse ce monstre à tremper ses mains dans le sang de son semblable.

Le docteur l'Indienne hésite alors ; on dirait qu'il a peur ; c'est peut-être l'ombre de Caïn qui voltige devant ses yeux et arrête son bras meurtrier. Mais non, il n'en est rien ; cette hésitation ne dure qu'une seconde. Aussi prompt que l'éclair, il lève son énorme marteau qui retombe ensuite avec une rapidité étonnante et s'enfonce dans le front de Guillemette Ce dernier n'est pas mort ; d'un bond il est sur pieds et empoigne l'assassin avec l'énergie du désespoir.

Il s'en suit une lutte terrible entre le bourreau et la victime ; l'obscurité de la nuit—la bougie s'était éteinte dans la mêlée—ajoute encore à l'horreur de la scène.

Le docteur, redoublant d'efforts, se débarrasse de l'étreinte du jeune homme, lui assène un nouveau coup de marteau sur la tête et l'étend

Il y a un cadavre dans notre pêche.

raide mort à ses pieds. Le nouveau Caïn avait tué son frère Abel.

Sans perdre de temps, le monstre à figure humaine charge le cadavre sur ses épaules et le transporte sur le bord du fleuve. Une chaloupe qui se trouvait là, reçoit le corps de Guillemette, et le meurtrier, muni d'un aviron, dirige l'embarcation à quelques arpents du rivage. Là, il s'arrête ; il soulève le corps de Guillemette et le lance dans l'onde bouillonnante. Les flots s'entr'ouvrent, et Guillemette disparaît au milieu du gouffre béant. Le crime est consommé.

Le docteur retourne à son gîte, lave les taches de sang qui recouvrent le parquet de la chambre où reposait Guillemette une heure auparavant, place dans un lieu sûr tous les effets qui avaient appartenu à la victime, et s'étend nonchalamment sur son lit avec la satisfaction d'un homme qui a fait le bien toute sa vie.

Pendant que le meurtrier se livre encore aux douceurs du sommeil, la plus grande excitation règne dans le village. Toute la population est plongée dans la consternation : elle vient d'ap-

prendre qu'un crime horrible a été commis dans la paroisse, mais sans savoir encore en quel endroit. Une femme s'étant levée de grand matin s'était rendue *à la pêche* pour profiter de le basse marée. Mais elle en était revenue en criant : "Il y a un cadavre dans notre pêche." Les villageois accourent à ses cris et trouvent le malheureux Guillemette, que les flots ont rejeté sur le rivage. Ils se rappellent tous avoir vu le défunt, le jour précédent, parcourir la paroisse de Saint-Jean Port-Joli. Quelques-uns d'entre eux l'ont vu même entrer chez le docteur l'Indienne à la tombée de la nuit. Il n'y a plus de doute, c'est le docteur qui l'a tué pour s'emparer de son argent.

La justice est informée du crime ; elle fait des recherches, et la culpabilité du docteur est prouvée. Le sang d'Abel criait vengeance. Aussi, quelques semaines plus tard, le célèbre docteur l'Indienne montait sur l'échafaud pour subir le châtiment de ses nombreux forfaits. Le meurtrier, si ma mémoire est fidèle, fut exécuté à Québec, devant l'ancienne prison, en compagnie de trois autres grands criminels.

Voilà, autant que je puis me le rappeler, dit le narrateur en terminant, le récit du dernier crime de cet homme tristement célèbre, dont le souvenir est encore vivace dans toutes les paroisses du comté de l'Islet." (1)

---

(1) *Le Soleil* a publié, il y a quelque temps, une notice sur ce personnage de célèbre mémoire. On peut y ajouter ce qui suit ; j'étais présent à sa mort sur la potence.

Quand on l'a fait prisonnier, on l'a attaché à une cloison dans sa maison ; on avait percé des trous dans cette cloison ; ses pieds et ses mains étaient attachés avec de fortes cordes ; il se déclarait innocent du crime dont on l'accusait ; il se comparait " humblement " semblable à N. S. J. C. crucifié.

Sur la potence il portait sa robe d'indienne avec un bonnet blanc sur la tête.

Il a fait un discours ; il a avoué son crime et s'est recommandé aux prières des spectateurs, qui ont été fortement impressionnés.

Avant de venir à Saint-Jean Port-Joli, le docteur avait résidé à l'Ile aux Coudres, où il a possédé une terre, qu'il confiait à un fermier,.... il en a fait mourir deux.

A cette époque, M. Asselin était curé de l'Ile aux Coudres ; le docteur était son grand ami. Le curé avait établi dans son église le premier chemin de la croix du pays ; et le docteur faisait l'exercice du chemin de la croix tous les dimanches.

Qui sait si cet exercice de piété n'a pas attiré la miséricorde de Dieu sur les derniers instants de sa vie ?

Sa vie a été criminelle, mais sa mort a été consolante. La seule a été vivement impressionnée par ses dernières paroles.

Un témoin de la scène.

LE CAP-AU-DIABLE

Il y a soixante à soixante-quinze ans, Saint-Louis de Kamouraska était devenu, surtout le printemps et l'automne, le rendez-vous de tous les Nemrods de la rive sud du St-Laurent. Les chasseurs accouraient des paroisses les plus éloignées pour tuer le canard et l'outarde, qui abondaient alors sur cette plage déserte, ainsi qu'une foule d'autres gibiers recherchés par les gourmets.

Ces intrépides coureurs de grèves avaient choisi de préférence la Grande-Anse, comprise entre le Cap Blanc et le Cap-au-Diable. Cette immense étendue était, à certaines époques

de l'année, littéralement couverte de *gabions*, espèce de huttes à une seule ouverture où se cachait le chasseur en guettant sa proie ; quelques pièces de bois brut ou quelques planches suffisent ordinairement pour construire ces sortes d'habitations. Pendant la saison de la chasse, l'ensemble de ces *gabions* présentait l'apparence d'une bourgade indienne s'élevant sur le bord de la grève.

Toutes les nuits, des centaines de chasseurs quittaient les concessions de la " Haute-Ville " et de l'"Embarras " et allaient prendre place dans leurs cabanes respectives. Ils se rendaient généralement sur la plage bien avant le lever du soleil, et ils se réunissaient, à une heure convenue, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, pour raconter des histoires de sorciers, de revenants, de feux follets, etc., etc. La chasse commençait, comme dit le poète :

> " Au moment où l'aurore avec ses doigts de rose
> " Sépare en souriant la nuit d'avec le jour "

La nuit se passait au milieu de la gaîté la plus franche. C'était le bon vieux temps. Tous les chasseurs s'aimaient comme des frères. Quand on rencontrait deux chasseurs cheminant l'un à côté de l'autre, on pouvait leur

appliquer en toute sûreté ce vers du bon La Fontaine :

" Deux vrais amis vivaient au Monomotapa."

Si l'un d'entre eux réussissait mieux que ses compagnons, ceux-ci l'applaudissaient et le portaient en triomphe. On le proclamait le plus habile chasseur de toute la bande, et lorsqu'on retournait au foyer, on s'empressait de redire aux parents et aux amis les actes de prouesse dont on avait été témoin.

Comme les temps sont changés ! Aujourd'hui, l'envie salit les plus belles actions. La médisance et la calomnie s'infiltrent dans toutes les classes de la société ; la moindre faute, qui n'est en vérité qu'une légère ondulation sur le fleuve de la vie d'un mortel, devient dans la bouche du médisant, une vague énorme capable d'engloutir le navire le plus solide. Le calomniateur fait d'un innocent qui plane sur des hauteurs élevées, un monstre à face humaine que la société doit rejeter de son sein. Cet homme respectable est regardé comme un lépreux, comme un paria.

***

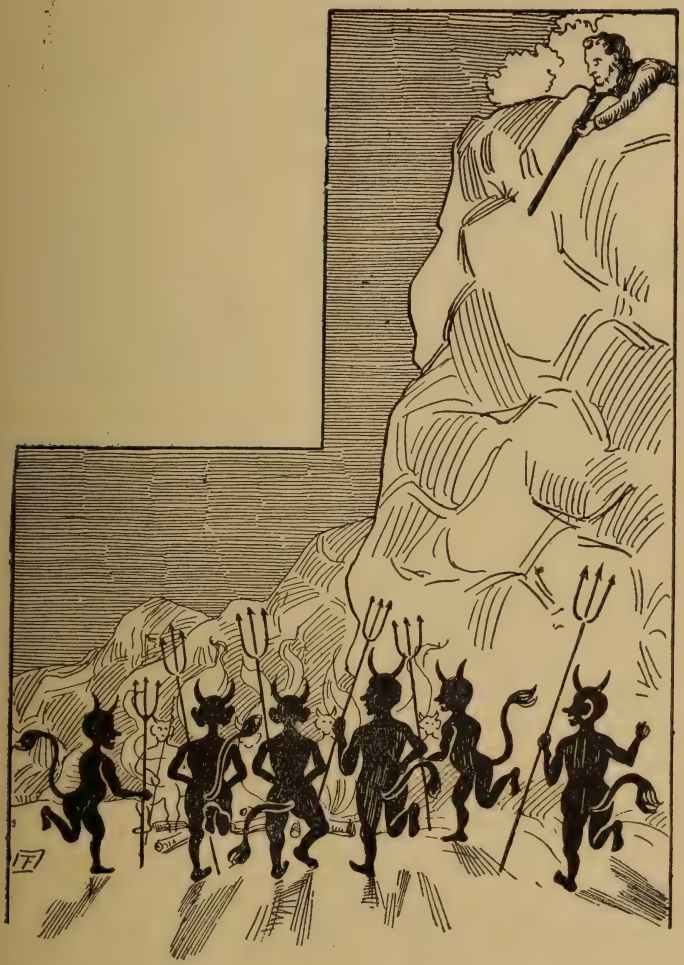
Mais revenons à notre sujet. Nous étions au milieu des joyeux chasseurs, et voilà que tout à coup notre imagination nous transporte dans le monde des moralistes. Retournons encore un moment à Kamouraska, et écoutons une histoire dont l'un de ces courageux Nemrods de 1830 a été le héros. Nous tenons les faits du chasseur lui-même ; il nous a juré par tous les dieux de la mythologie, que son récit était authentique. Il paraît que les précautions oratoires qu'il avait prises n'avaient pas encore chassé le doute de notre esprit, car *Fifi*—c'est le nom du narrateur—nous regardant dans le blanc des yeux, nous apostropha ainsi :

" Si vous n'ajoutez pas foi à mes paroles, vous pourrez prendre des informations auprès d'un acteur de la scène que je vais vous raconter, chez Pierre à Michel, qui restait au " Pain de Sucre "à cette époque-là.

—Est-ce que votre ami ne réside plus au Pain de Sucre ?

—Oh ! non, il est mort depuis une dizaine d'années ; mais sa femme vit encore et vous répètera mot à mot ce que je vais vous dire.

—C'est très bien ; vous pouvez commencer votre histoire ; nous n'avons plus aucun doute



J'arme mon fusil...

sur sa véracité, après les preuves que vous venez de donner

Notre chasseur ne se fit pas prier et s'exprima à peu près en ces termes :

" Vous savez, dit-il, que, dans le temps passé, il y avait une foule de sorciers ou d'hommes méchants qui avaient le pouvoir de prendre momentanément la forme d'un animal quelconque, soit d'un chien, soit d'un cheval, soit d'un porc, soit d'un veau, etc. Quelquefois même ces méchants faisaient un commerce avec Satan et se changeaient en diables quand ils le voulaient."

Ayant fait une moue qui indiquait assez clairement une grande incrédulité de notre part, le narrateur ne put réprimer un mouvement de colère ; mais il continua néanmoins son récit.

" Tenez, mon ami, vous êtes incrédule. Eh bien ! écoutez-moi attentivement et je vais vous convaincre.

C'était un vendredi soir. Il faisait noir comme chez le loup, et il tombait de la pluie à boire debout.

Je dis tout à coup à Fanchette, ma bonne petite femme : " Je vais à la chasse. Demain

matin le gibier sera en abondance sur la grève. C'est le meilleur temps." Onze heures sonnaient alors à l'horloge.

Ma femme veut s'opposer à mon départ ; mais ma résolution est prise et rien ne peut m'arrêter. J'ai la tête dure comme un caillou. Je prends donc mon fusil et mon sac de provisions, et je me dirige vers le Cap-au-Diable. Je demeurais vis-à-vis chez les Rossignol dans le temps.

Fanchette, en me voyant franchir le seuil de la porte, me recommanda bien, après m'avoir embrassé, de ne pas oublier de prier la sainte Vierge pendant cette nuit épouvantable. Je n'eus garde de ne pas suivre ses sages conseils.

Je descends à travers les champs et j'arrive bientôt près de la pointe du cap que baigne le St-Laurent. J'étais mouillé jusqu'aux os et je tremblais comme une feuille de peuplier agitée par le vent. J'aurais désiré faire du feu pour me réchauffer, mais je ne pouvais pas même y songer. Il m'était impossible de trouver un seul morceau de bois sec, et le vent soufflait avec une extrême violence.

Mon gabion se trouvait du côté nord du

cap ; je continue donc de marcher dans l'espoir de trouver bientôt un abri contre la tempête, lorsque soudain j'aperçois un immense brasier à quelques arpents devant moi, à l'ombre d'un énorme fragment de rocher. Je m'arrête à cette apparition subite. Je ne suis pas peureux, mais ce feu ne me paraissait pas naturel par un temps aussi affreux.

Après réflexion faite, je me dis : ce sont sans doute des amis, des compagnons de chasse qui sont descendus avant la veillée. Surpris par la tempête, ils ont allumé un grand feu pour lutter contre le froid. Je continue alors de marcher, en ayant soin de faire le moins de bruit possible, afin de reconnaître mes chasseurs sans être vu. Je parcours de la sorte une distance de deux à trois arpents. Je touche enfin presque au brasier, mais des arbres et des fragments de rochers m'empêchent encore de distinguer les personnes réunies auprès du bûcher.

J'aperçois à ma gauche un rocher très élevé. Je grimpe dessus en faisant un long détour, et, de cette position, je porte mes regards dans la direction du feu. Quel spectacle s'offre alors

" Tiens, tu as mon bonnet ! "

à ma vue ! Quarante ans se sont écoulés depuis, et j'en frémis encore quand j'y pense. Autour d'un grand feu, je découvre une quinzaine de diablotins avec de longues queues et de grandes cornes, dansant, grimaçant, hurlant et blasphémant ; ils lancent des étincelles par la bouche, par les yeux, par les oreilles ; avec leurs longues fourches ils attisent le feu. A cette vue, les cheveux me dressent à la tête. J'ai peur. Jusqu'à présent je n'avais vu le diable que sur des images, et aujourd'hui je le vois en personne et à deux pas de moi. On a beau être brave, il faut trembler, et je tremble de tous mes membres comme un frêle roseau secoué par l'orage. Je fais le signe de la croix et j'invoque la sainte Vierge ; je la supplie de me protéger contre les artifices du démon.

Une idée lumineuse me traverse alors l'esprit. Je savais que les diables que je voyais là n'étaient rien autre chose que des hommes méchants ou quelques-uns de ces sorciers dont j'avais entendu parler tant de fois par ma grand'mère. Dans ce cas, pour *délivrer* ces méchants, il suffisait de les blesser pour en faire sortir du sang ; aussitôt ces personnes *amor-*

phosées — métamorphosées — reprenaient la forme humaine. Je me jette donc à plat ventre, j'arme mon fusil et je fais feu sur la troupe des diablotins. Et puis, plus de brasier, plus de diables. Tout est disparu. La plus grande obscurité règne en ces lieux, et je reste seul dans cette sombre solitude.

Quelques instants après la tempête s'apaise, la pluie cesse, les nuages se dissipent et la lune brille d'un vif éclat. Je reprends courage, et je m'avance lentement vers l'endroit occupé tout à l'heure par les diablotins. J'éprouve bien encore quelques souleurs, mais je parviens néanmoins à maîtriser mon émotion ; je veux voir à tout prix si les danseurs de danses rondes n'ont pas laissé des traces de leur passage.

J'arrive au plateau sur lequel brûlait le grand feu. Je ne découvre rien. Le plateau est dans le même état qu'auparavant. J'allais continuer mon chemin vers mon *gabion* lorsque je foule du pied une *tuque* tout neuve, bonnet de laine qui était fort en usage à cette époque. Je ramasse le bonnet et je le fourre dans mon sac. Je vais ensuite me reposer dans ma cabane.

Le lendemain matin, au petit jour, j'abats un nombre considérable de canards et d'outardes, et je reviens à la maison faire bombance avec ma femme et mes enfants, à qui je raconte l'aventure qui m'était arrivée pendant la nuit, sans oublier de mentionner ma trouvaille.

***

Le dimanche suivant, je me flanque mon bonnet neuf sur le côté de la tête et je m'en vais à l'église. C'était la mode des bonnets en ce temps-là. La première personne que je rencontre à la porte de l'église, c'est Pierre à Michel, que je vous ai nommé au commencement de ce récit. En m'apercevant, il s'écrie : "Tiens, tu as mon bonnet ! où l'as-tu donc pris ?" Je lui rappelle ce qui était arrivé l'autre nuit au Cap-au-Diable.

Pierre me dit aussitôt : "Tu m'as rendu un service signalé. J'étais *amorphosé*, tu m'as *délivré*. Mais je te demande une chose. Jure-moi que tu ne dévoileras jamais ce secret tant que je serai vivant." Je fis le serment exigé, et j'ai tenu ma promesse."

En terminant son histoire, le chasseur me

demanda d'un ton où perçait l'ironie ; " Maintenant, croyez-vous que j'aie dit la vérité ?—Oh! très certainement. Nous nous fions à votre parole. Et intérieurement, nous nous disions: Ce chasseur n'a qu'un défaut : celui d'être un *franc menteur.*

Le village de B * * *

BRAVOURE DE DEUX CANADIENS

Sur les bords du superbe St-Laurent, dans une paroisse riche et populeuse, s'élevait jadis une coquette villa, inhabitée depuis un grand nombre d'années. Entourée d'un riant bocage, construite au fond d'une splendide baie, sur laquelle on voyait folâtrer une foule de barques élégantes, et adossée au flanc d'une montagne que couronnaient des chênes et des ormes séculaires, cette habitation occupait le site le plus charmant de ces parages enchanteurs et excitait l'admiration de tous les étrangers. C'était le séjour le plus gracieux et le plus poétique que l'on pût imaginer ; l'Eden ne

devait pas avoir plus de charmes et plus d'attraits.

Malgré son ombrage toujours frais, sa solitude agréable et pittoresque et ses appâts de toutes sortes, cette villa restait fermée toute l'année. Pas un seul habitant des environs n'osait approcher de cette paisible retraite ; au contraire, tous les paysans s'empressaient de fuir dès qu'ils apercevaient la tourelle qui dominait la grande porte d'entrée. Il y avait là un mystère que nous voulions à tout prix éclaircir. Nous avions nous-même admiré, à plusieurs reprises, cette demeure, et nous ne comprenions pas pourquoi elle était toujours inhabitée. Les circonstances nous favorisèrent dans nos recherches, et le nœud gordien fut tranché sans le secours de l'épée d'Alexandre.

Un jour, nous faisions une partie de pêche dans la petite baie que nous avons mentionnée plus haut ; mais ce n'était pas la pêche miraculeuse des disciples du Sauveur sur la mer de Tibériade ou du lac Génésareth. L'habitant de l'empire de Nepture fuyait le hameçon et allait prendre ses ébats plus loin sur la surface de la plaine liquide. Une conduite aussi indigne à notre égard nous révolta. Nous ramassons

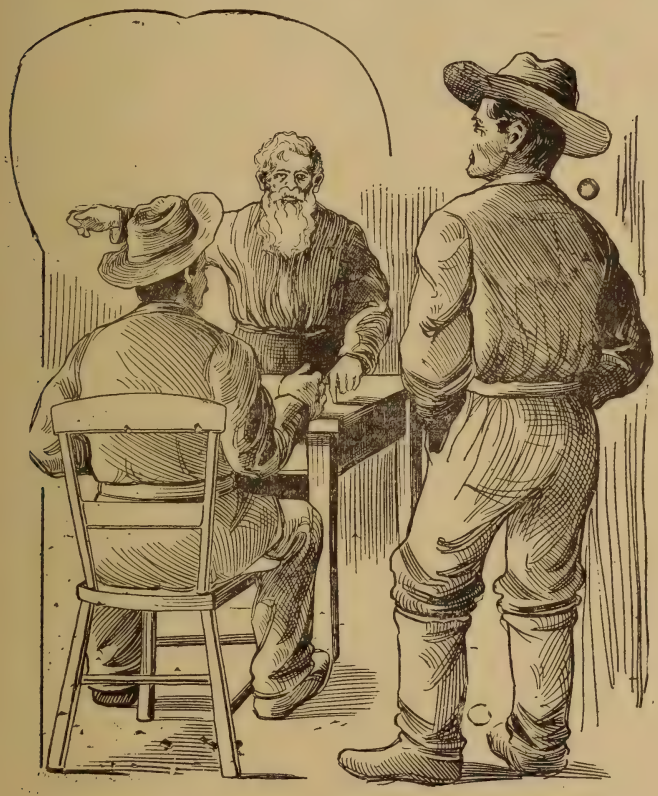
armes et bagages, et nous nous dirigeons vers la rive.

Comme nous sommes aussi bon chasseur qu'habile pêcheur, nous mettons notre fusil en bandoulière et nous nous enfonçons dans la forêt qui borde la célèbre villa. Nous n'avons pas fait vingt pas, que nous rencontrons un de ces vieillards qui, par leur air vénérable et patriarcal, inspirent le respect et la confiance. "Tiens, me dis-je, voilà mon homme ; je vais apprendre de lui la solution du grand problème que je cherche vainement à résoudre depuis que je fréquente ces lieux." Sans cérémonie aucune, nous abordons le patriarche, et, après avoir causé de choses indifférentes, nous faisons tomber la conversation sur la villa, que nous voyons distinctement de l'endroit où nous sommes. Ce respectable vieillard s'empresse de satisfaire notre curiosité et nous raconte l'histoire suivante :

"En commençant, je dois vous dire que je n'ai pas revu le propriétaire de cette maison depuis qu'elle a été construite. Je devrais dire plutôt les propriétaires, car ils étaient deux d'abord, un Américain et un Irlandais. Mais la villa n'était pas encore tout à fait

terminée, et l'Irlandais avait disparu. On a eu beau prendre des informations sur son compte, on n'a jamais pu savoir où il était allé. La rumeur a circulé dans le temps que l'Américain avait tué son associé pour devenir seul maître de cette belle propriété et que le cadavre de la victime avait été enterré dans la cave. Un fait étonnant, vraiment prodigieux, et qui s'est renouvelé plusieurs fois, semble confirmer cette sinistre rumeur. Pendant certaines nuits, il se fait dans cette maison un tapage infernal, qu'on peut entendre à six arpents à la ronde. Pas *une âme qui vive* n'a pu habiter cette coquette villa, pas même son propriétaire, qui a levé le pied légèrement et n'a jamais été revu en ces lieux. Il est parti, dit-on, un beau matin pour aller loin, bien loin, dévoré par les remords de son crime. Il n'a jamais été possible à un mortel de passer une nuit dans ce séjour délicieux. Toutes les personnes qui ont eu l'audace d'y entrer, ont été rossées de coups par les esprits et jetées à la porte d'une manière qui voulait dire : n'y revenez plus. Je puis vous raconter à ce sujet une anecdote qui vous intéressera, j'en suis sûr, et qui vous convaincra de la véracité de mon récit.

Un soir, j'étais à faire la partie de cartes chez mon voisin Mathurin, riche cultivateur,



Le revenant et les deux Canadiens.

qui demeure à trois quarts de lieue de la *Baie-du-Diable*, c'est ainsi qu'on la nomme dans le

pays. Il y avait là deux Canadiens, qui arrivaient des chantiers de la Gatineau ; c'étaient deux hommes doués d'une force herculéenne, deux vrais Canadiens du temps passé, qui n'avaient jamais eu peur et qui ne craignaient rien ; ils s'étaient battus avec les *raftmen* les plus forts de tous les chantiers, et jamais ils n'avaient rencontré leur maître. Plusieurs fois même ils en étaient venus aux prises avec des feux follets, des revenants et le bonhomme *Charlo* lui-même,—nom que les habitants de la campagne donnent généralement au diable ; et jamais ils n'avaient reçu une seule égratignure.

Pendant la veillée, mon ami Mathurin se mit à parler des événements extraordinaires qui avaient lieu à la Baie-du-Diable. L'un des hommes de chantiers éclata alors de rire : " Comment, s'écria-t-il, vous croyez tous ces contes-là ! Bandes de *poules mouillées* ! Qu'on nous donne, à mon associé et à moi, la somme de cinquante piastres et une bouteille de rhum, et nous irons passer la nuit dans votre terrible villa. Je voudrais bien que quelqu'un s'avisât de nous déranger, par exemple !... Un formidable juron termina la phrase.

Mathurin, offensé des paroles orgueilleuses et du blasphème qu'il venait d'entendre, répliqua aussitôt : " Ce n'est pas cinquante, mais cent piastres que je vous accorde, si vous passez toute la nuit dans la villa. Quant à la boisson, vous en aurez tant que vous voudrez."

Les deux Hercules s'approchent de mon ami et lui disent en tendant la main droite : " Tapez là. Nous acceptons votre pari, et nous nous mettons en route sur-le-champ."

Le marché est conclu devant témoins, et les courageux Canadiens s'acheminent vers la villa, suivis à une courte distance par une dizaine de mes amis et moi-même qui voulions nous assurer s'ils rempliraient les conditions de leur contrat. Nos deux braves entrent hardiment dans la maison, placent une bougie sur une table près de la cheminée, et, s'asseient de chaque côté de cette table, après s'être ingurgité chacun un *bon coup* et avoir allumé leur brûle-gueule. Les témoins s'installent sous le feuillage d'un gros orme à quelques pas de la maison. Du poste que nous occupons, nous pouvons observer facilement toutes les allées et venues de nos gars.

Trois longues heures s'écoulent, et rien ne

vient troubler l'attitude ferme des deux sentinelles vigilantes, qui trinquent très souvent à notre santé en poussant de bruyants éclats de rire. Sur le coup de minuit, les Canadiens lèvent simultanément la vue vers le plafond ; ils ont entendu un bruit de chaînes assourdissant au-dessus de leur tête. Au bruit de chaînes succèdent des pas lents et cadencés. On dirait un prisonnier se promenant nonchalamment dans son étroite cellule. Les pas se dirigent vers l'escalier qui conduit au premier, faisant entendre un son semblable à celui que produiraient des ferrailles traînées sur un chemin rocailleux, et l'écho se répercute au loin dans la forêt. " Les gardiens de la citadelle," comme dit la chanson, perdent de leur sang-froid et de leur fanfaronnade ; l'effet de l'alcool qu'ils ont avalé à pleines rasades, a disparu ; la peur a chassé l'ivresse ; ils sont plus pâles que la mort. Mais, tout de même, ils ne bougent pas. C'est si beau que de gagner cent piastres, dans l'espace de sept à huit heures, à ne rien faire ! Le revenant—car c'en était certainement un—descend l'escalier et s'approche lentement de l'endroit où se tiennent les deux Canadiens. Ceux-ci regardent dans la direction d'où part

le bruit, mais ils ne voient rien ; leur peur augmente ; nous les voyons trembler comme

Les hommes de chantiers sont lancés dehors...

des feuilles sèches au moindre souffle du vent. Tout à coup, celui qui se trouve à droite de la

table se sent saisir aux épaules par deux mains invisibles, soulever de son siège et transporter prestement à la porte, mais sans *attraper aucun mal ;* la porte s'ouvre d'elle-même, et notre homme est déposé précieusement sur la galerie qui entoure la villa. Inutile d'ajouter qu'il prend ses jambes à son cou et nous rejoint au pas gymnastique.

Notre curiosité est alors vivement excitée ; nous avons hâte de connaître le sort réservé à son compagnon, qui, nous l'avouons à sa louange, n'avait pas quitté son poste ; il se conduisit en véritable brave. Notre attente n'est pas de longue durée. Le revenant met le second Canadien à la porte avec la même politesse dont il avait fait preuve à l'égard du premier. Quelques secondes plus tard, il est au milieu de notre petite troupe d'observateurs. Nous retournons à la résidence de l'ami Mathurin, qui rit à gorge déployée de l'aventure arrivée aux deux Canadiens.

Les hommes de chantiers dévorent en silence leur honte et leur déconfiture. Mais, ne voulant pas passer pour des lâches et des femmelettes, ils offrent à Mathurin de retourner la

nuit prochaine à la villa, aux mêmes conditions. Le marché est accepté de part et d'autre.

Le lendemain soir, les deux Canadiens reprennent leur ancienne position dans la villa. Le plus profond silence règne encore jusqu'à minuit. Mais, à cette heure, le même bruit de chaînes et les mêmes pas cadencés de la nuit précédente se font entendre.

Le revenant descend l'escalier ; la porte d'entrée s'ouvre avec un fracas épouvantable ; et les hommes de chantiers sont lancés dehors avec une violence telle qu'ils vont rouler à plusieurs pas de la galerie et piquent une tête contre des cailloux qu'on avait placés pour l'ornementation de l'avenue principale. Nous volons à leur secours ; ils sont sanglants et défigurés ; nous les transportons chez mon ami plus morts que vifs. Cette fois, il s'avouent vaincus ; ils ne sont nullement disposés à recommencer la lutte. Mathurin avait gagné son pari.

Depuis cette époque, personne n'a osé pénétrer dans cette maison, et soyez convaincu que jamais elle ne sera habitée."

Le vieillard, ayant terminé son récit, continua sa marche vers le fleuve. En nous quittant, il

nous dit d'un accent prophétique et en nous désignant de sa grande main blanche et décharnée la lugubre habitation dont nous connaissons l'histoire : "Jeune homme, fuyez cette maison maudite. Oui, fuyez, si vous ne voulez pas qu'il vous arrive malheur." Et il s'éloigna en faisant le signe de la croix.

Sa narration nous avait fortement impressionné. Aussi, nous ne nous fîmes pas prier pour quitter des parages où se passaient des événements si étranges et si effrayants.

Trois mois plus tard, nous recevions une lettre d'un ami qui demeurait non loin de la Baie-du-Diable. Cet ami nous apprenait que la villa n'existait plus. Les habitants de la paroisse, effrayés des bruits qu'ils entendaient presque toutes les nuits, avaient mis le feu à cette maison, qui fut détruite de fond en comble. En nivelant le terrain, ils firent des fouilles dans la cave et trouvèrent un cadavre. C'était l'Irlandais, il n'y a pas à en douter, qui s'était associé à l'Américain pour ériger cette superbe villa. L'apparition du revenant se trouve expliquée.

La demeure du héros de cette légende est située à l'arrière-plan de cette gravure.

UN BON RICHE

Avant mon départ pour Rome, mon grand'père matern l m'avait raconté une histoire tout à fait semblable à celle que je publie aujourd'hui. C'est pour cette raison que ce récit a trouvé place dans mes *Légendes Canadiennes*.

Au commencement du mois de mai 1868, nous nous trouvions à Rouen. Nous étions l'hôte du très regretté M. l'abbé Boullard, aumônier de l'Hôtel-Dieu de cette ville.

Dans nos *Souvenirs de voyage d'un soldat de Pie IX*, nous avons parlé de la gracieuse hospi talité dont nous avons été l'objet de la part de

ce digne prêtre. Banquets, promenades, musique, rien ne fut épargné pour recevoir deux Canadiens, deux amis de la France catholique. Aussi nos adieux furent-ils des plus touchants; et ce n'est qu'en versant d'abondantes larmes que nous nous éloignâmes de cet homme éminent, qui aimait tant les Canadiens-français. La veille de notre départ, M. l'abbé Boullard avait réuni dans son salon une société d'élite, afin de nous procurer une agréable soirée et adoucir, par les joies du moment, les amertumes que notre prochaine séparation allait faire naître en nos cœurs.

Cette soirée, nous ne l'oublierons jamais. Il y avait à cette réunion de véritables savants, qui n'ont cessé d'exciter notre admiration. Le philosophe réfutait les sophismes les plus habilement conçus; le poète récitait par cœur des centaines de vers de sa composition, sans hésitation aucune; le musicien nous parlait des grands maîtres comme s'il avait vécu avec eux. Tous se distinguaient par des connaissances approfondies. C'est alors que nous nous sommes convaincu plus que jamais qu'au sortir du collège—nous venions de terminer nos études

classiques—nous ne savons encore rien, même après un cours des plus brillants.

A la fin de la soirée, un des invités, qui possédait le vrai talent de la narration, nous raconta une histoire qui avait eu un certain retentissement en France, il n'y avait que quelques années. Ce récit nous avait fortement impressionné, et nous croyons intéresser nos lecteurs en rapportant ici les principaux traits d'une vie cruellement éprouvée.

Dans la paroisse de B... vivait une famille pauvre, mais honorable. Cette famille, qui s'occupait d'agriculture, se composait du père, de la mère et d'un fils unique. Le fils était parvenu à la dixième année de son âge et montrait de très grandes dispositions pour l'étude. Ses parents auraient désiré le faire instruire, mais leurs moyens ne le leur permettaient pas. Bien des pleurs furent versés sur cet enfant chéri, qui paraissait destiné à jouer plus tard un rôle marquant dans la société.

Le curé de la paroisse, qui s'intéressait beaucoup au sort de cette malheureuse famille, finit par trouver une personne charitable qui voulût bien se charger des frais de pension du jeune Edmond—c'était le nom de l'enfant—au collège.

Le curé et le jeune Edmond.

de M... Cette nouvelle procura une grande joie au père et à la mère, qui aimaient leur fils du plus tendre amour ; ils n'hésitaient pas à s'imposer des sacrifices pour leur enfant chéri, et ce dernier, doué d'un excellent cœur, ne se montrait jamais insensible ni ingrat.

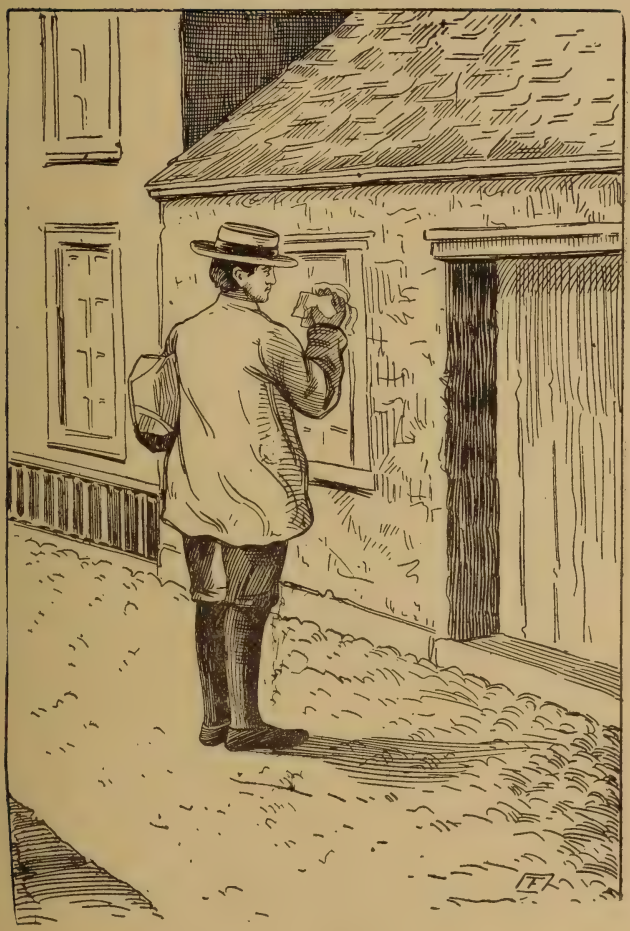
Les préparatifs du départ furent bientôt terminés, et Edmond, après avoir reçu la bénédiction de son père et les embrassements de sa mère, partit pour le collège que M. le curé lui avait désigné. Son absence fut vivement regrettée, car ce jeune enfant était estimé de tous ses petits compagnons de jeux, qui le considéraient comme leur chef.

Au collège, Edmond fit la consolation de ses maîtres. Ses progrès furent prodigieux, et, à la fin de chaque année scolaire, il retournait à la maison paternelle tout couvert de lauriers. Il se sentait heureux du bonheur qu'il procurait à ses parents. Mais la joie de ce monde est toujours de courte durée. Un jour que le jeune Edmond était à se récréer avec ses camarades, il reçut une lettre de son père, qui l'informait que sa mère venait de quitter cette terre pour s'envoler au ciel, après une maladie de quelques

heures seulement, et que sa dernière parole avait été pour son fils bien-aimé. Cette triste nouvelle produisit une terrible impression sur Edmond; mais, comme il était parfait chrétien, il sut maîtriser sa douleur et ses sanglots en ayant recours à la prière, ce baume si salutaire dans les grandes souffrances.

Deux mois plus tard, le Supérieur du collège lui apprenait avec tous les ménagements possibles qu'il était devenu orphelin. Son père était mort victime d'un accident de chemin de fer. Impossible de décrire les tortures morales du jeune étudiant, et ce ne fut qu'avec les plus grands efforts qu'on parvint à le retirer de l'état de désespoir dans lequel il était plongé. La religion triompha, et Edmond finit ses études avec le même succès qu'il les avait commencées.

Son cours d'études terminé, l'orphelin retourne dans sa paroisse. Mais, ô cruelle déception ! M. le curé, son généreux bienfaiteur, avait été transféré dans une autre desserte, et le jeune prêtre qui le remplaçait, ne le connaissait pas du tout. Fondant en larmes, il se dirige vers sa pauvre chaumière ; il arrive à la porte, il frappe en tremblant. Une vieille



Le jeune homme reste anéanti par ce dernier coup de foudre.

femme, à la mine repoussante, vient lui répondre.

—Que me voulez-vous, lui dit-elle ?

—Je viens revoir et habiter pour quelques jours la maison où je vis la lumière pour la première fois.

—Comment cela ?

—Cette chaumière appartenait à mon père, qui a été tué dernièrement lors d'un accident de chemin de fer, et comme je suis fils unique, je viens prendre possession de mon bien.

—Ah ! mon beau jeune homme, reprend la vieille d'un ton narquois, vous n'êtes pas sans savoir que votre père est mort criblé de dettes, que ses nombreux créanciers ont vendu votre prétendu héritage pour se payer et que c'est mon homme qui a fait l'acquisition de la cabane et du champ de votre seigneurie.

La maîtresse tourne ensuite sur les talons et ferme la porte au nez du jeune homme, qui reste anéanti par ce dernier coup de foudre.

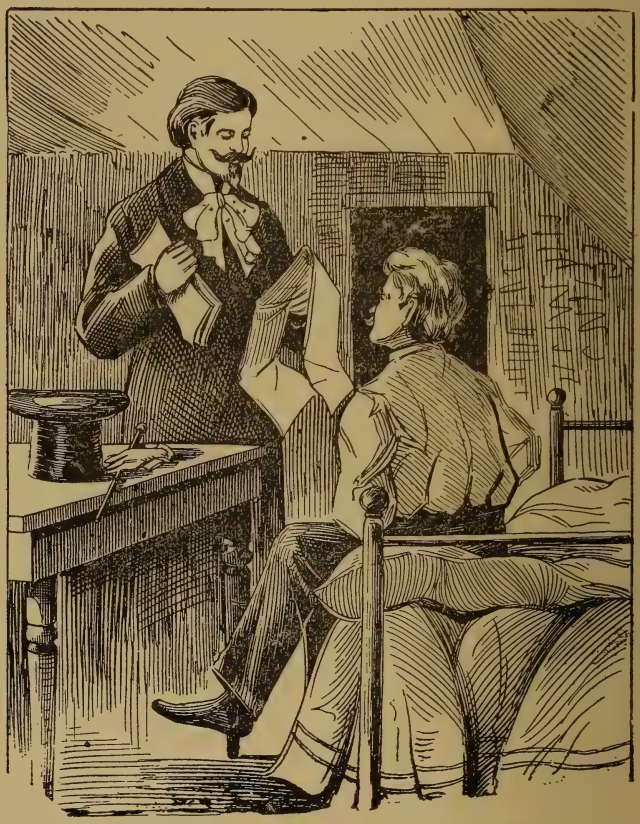
Orphelin et n'ayant pas encore vingt ans ! Pas un être qui vous sourit et vous tend la main, personne pour vous guider sur la mer orageuse de ce monde. Toutes ces pénibles

pensées traversent le cerveau d'Edmond, qui chancelle alors comme un homme ivre. Il ne sait où diriger ses pas. Pourtant il lui faut prendre une décision et prouver qu'il est un homme.

Après avoir prié quelques instants dans le temple divin, l'orphelin se sent plus fort et plus courageux. Son parti est pris et rien ne peut l'arrêter : il se rend à Paris. Là, son imagination le fait arriver au sommet des grandeurs. Pauvre jeune homme ! il ignorait ce qui l'attendait dans cette grande ville, théâtre de tous les vices comme de toutes les vertus. N'ayant pas un sou vaillant à son arrivée, il passe les premiers jours à vivre du pain de l'aumône et à chercher une situation quelconque. Mais tous ses efforts sont infructueux. Il se fait alors soldat. Le malheur le poursuit dans sa nouvelle carrière. Des calomniateurs le font détester de ses chefs, et pourtant Edmond tenait une conduite irréprochable ; c'est cette noble conduite qui le fait haïr de ses camarades débauchés.

Edmond quitte l'état militaire et entre à la rédaction d'un petit journal parisien. Ses premiers écrits sont assez bien accueillis, mais

ce n'est qu'une gloire éphémère. Des envieux le prennent à partie et font si bel et bien que



Un avocat entre dans le taudis du jeune homme...

l'orphelin est congédié de l'établissement et jeté de nouveau sur le pavé.

Quelle triste destinée ! Etre doué d'une santé robuste et posséder le plus grand désir de gagner honorablement sa vie ! Et puis ne rencontrer que déboires et adversités ! Malgré sa foi profonde, le malheureux jeune homme retombe dans le désespoir. Parfois il pense au suicide, mais ce n'est qu'une idée passagère. Portant ses regards vers le ciel, où il doit habiter un jour, il chasse aussitôt ces criminelles pensées et en demande pardon à la divine Providence.

Edmond ne traîne plus alors qu'une existence des plus misérables ; il se couche bien souvent sans avoir pris aucune nourriture de la journée ; il fait quelquefois des chutes déplorables, dues au découragement qui s'empare de son âme ; mais il se relève aussitôt, et sa pensée se porte vers la céleste patrie, objet de tous nos désirs. Ses anciens amis le fuient ou daignent à peine lui lancer un regard à la dérobée à cause de ses haillons. Cette horreur qu'il inspire à tout le monde lui fait plus de mal que toutes les autres souffrances qu'il endure. Etre méprisé de ses semblables, que c'est pénible pour un cœur bien né !

Trois ou quatre ans s'écoulent de la sorte :

Edmond était considéré comme un rebut de la société. Un bon matin, un élégant, c'était un avocat, entre dans le taudis du jeune homme et lui pose la question suivante :

—N'êtes-vous pas monsieur Edmond T...., natif de la paroisse de B*** ?

Pierre répond avec amertume :

—Malheureusement je suis la personne que vous désignez et que vous cherchez.

—Eh bien, monsieur Edmond, voulez-vous me signer un reçu de $100,000 ? Cette somme vous est léguée par un oncle qui a émigré aux Etats-Unis, il y a une quinzaine d'années. Il est mort dernièrement, il vous a fait son seul héritier et m'a chargé de l'exécution de son testament.

L'orphelin croit rêver. Cependant l'avocat lui montre les billets de banque et les documents se rapportant à la succession.

Edmond réfléchit encore quelques instants et se souvient enfin de cet oncle émigré aux Etats-Unis. Il signe le reçu demandé et touche la somme de $100,000.

L'avocat, avant de prendre congé de son client, lui annonce que, d'après le testament de son oncle, il est devenu aussi propriétaire

d'une grande ferme située dans l'état de l'Ohio, cette ferme étant évaluée à près d'un million. Si Edmond veut bien se rendre à son bureau,

" C'est ici que je viens chercher la véritable richesse."

il le mettra en possession immédiate de cette magnifique propriété ; il n'aura qu'à payer les frais que son avocat a été obligé de faire pour régler cette importante succession. L'avocat se retire.

Une grande joie peut avoir des conséquences aussi funestes qu'une grande douleur ; c'est ce qui arriva pour notre orphelin. Après le départ de l'homme de loi, Edmond reste plongé dans un état de torpeur indéfinissable en présence de ce monceau de billets de banque ; il les voit et il ne peut en croire ses yeux. "C'est donc cet argent, se dit-il enfin, qui doit rendre un homme heureux ! Mensonge et vanité !" Il était riche, et il n'était pas heureux. Le reste de l'histoire nous fera connaître le mot de l'énigme.

Dans l'après-midi, l'héritier se rend chez son avocat et met toutes ses affaires en parfait ordre ; il était devenu réellement millionnaire.

Cette heureuse et grande nouvelle fit bientôt le tour de la presse. L'orphelin abandonné et bafoué fut porté aux nues. Il reçut des félicitations de toutes parts. Ses anciens amis lui firent visite et lui adressèrent des invitations pour soirées et pour bals. Les femmes, parmi

lesquelles on remarquait des comtesses et des marquises, lui témoignèrent beaucoup d'intérêt et quelques-unes d'entre elles ne purent cacher la flamme qui dévorait leur cœur ; elles firent même les premiers pas, comme l'on dit ordinairement. Mais Edmond resta sourd à toutes ces marques tardives d'estime et de dévouement ; il savait comment apprécier ces adulations et ces flatteries, il en était écœuré ni plus ni moins ; car il avait appris à connaître le monde au milieu de ses adversités.

" Quoi, s'écriait-il, lorsqu'il était seul dans sa chambre, hier encore j'étais un être vil et méprisable ! On me fuyait comme une bête féroce, parce que je languissais dans la plus misérable indigence. Et aujourd'hui on me recherche, on me flatte, on me porte pour ainsi dire en triomphe, on me prend pour un grand homme, pour un véritable héros ! D'où vient ce changement subit ? A ce métal méprisable qu'on appelle l'argent. Comme la société est bouleversée ! Comment, pour être considéré dans le monde, il faut être riche ! Oh ! alors, ma fortune me fait horreur et j'ai honte d'être devenu un homme suivant les doctrines perverses de notre siècle. Ce n'est pas avec de

l'argent que l'on acquiert de l'honneur et de la vertu. Moi, je préfère la pauvreté à la fortune."

Ces réflexions faites, Edmond court chez un notaire, lègue tous ses biens aux pauvres et aux institutions de charité et se fait moine. En entrant dans le monastère, il dit au Supérieur : "C'est ici que je viens chercher la véritable richesse."

Voilà ce qu'on peut appeler un bon riche.

Pierrot a peur de son ombre.

DERNIERE INVASION FENIENNE

C'était pendant la dernière invasion fénienne. Tout le monde se rappelle les poignantes inquiétudes et les vives alarmes que le simple mot de *guerre* avait fait naître parmi la population, surtout dans nos campagnes. On croyait

que tout allait disparaître de la surface de notre beau pays. On voyait déjà l'armée envahissante incendier nos coquettes habitations, ravager nos champs et nos troupeaux et massacrer, en un mot, tous les habitants qu'elle rencontrait sur son passage. Dans certaines paroisses, l'agitation était à son comble.

La guerre ! elle retentissait à l'oreille des pusillanimes comme un glas funèbre. Aussi quels gémissements douloureux se firent entendre alors ! Le père pleurait le départ de son fils ; la mère, folle de terreur, courait çà et là et demandait à grands cris qu'on lui laissât l'objet de ses plus tendres affections; la jeune fille, les yeux remplis de larmes, pressait la main de son fiancé en le conjurant de ne jamais l'oublier, même sur le champ de bataille.

La guerre ! à ce mot terrible plusieurs jeunes gens, voyant la mort s'avancer à pas de géant, allèrent s'enfoncer dans l'épaisse forêt ou se réfugier dans des grottes à eux seuls connues. D'aucuns parcoururent des dizaines de lieues à travers les montagnes pour trouver un gîte sûr, une *cachette* où les autorités militaires ne pussent les découvrir. On ne redoutait ni les fatigues, ni la faim, ni la soif, ni la chaleur, ni

le froid ; pourvu qu'on se protégeât contre le triste fléau qu'on appelle la guerre, on était content.

Que de scènes, parfois comiques, se passèrent à cette époque de terreur générale ! Nous nous contenterons de relater un seul épisode, afin de démontrer que, bien souvent, on s'alarme à tort et que l'on prend des vessies pour des lanternes.

Les faits sont authentiques et ont eu lieu dans une paroisse située sur le bord du fleuve Saint-Laurent, dans le comté de Témiscouata. Ce sont de braves cultivateurs qui sont les héros de l'histoire.

Le bruit courait depuis quelques jours que les féniens s'étaient emparés de Montréal, de Québec, de Lévis, et qu'ils descendaient le long de notre majestueux fleuve en mettant tout à feu et à sang. Les habitants de la paroisse de X... étaient plongés dans la plus profonde consternation ; ils étaient comme l'oiseau sur la branche, toujours prêts à fuir au moindre danger. Par mesure de sûreté, les jeunes gens, les plus courageux, armés de fusils sans plaque, comme en 37, s'étaient cachés en embuscade dans un petit bois s'élevant près du chemin du

roi dans le haut de la paroisse, afin de surveiller l'approche de l'ennemi et donner l'alarme en temps voulu. Plusieurs jours et plusieurs

" Vite, s'écrie le bonhomme, voilà les feignants "...

nuits s'écoulèrent dans le plus morne silence. On aurait dit qu'une cruelle épidémie, comme le choléra asiatique, par exemple, avait ravagé cette paroisse, qui semblait déserte. La mort, l'affreuse mort paraissait planer sur cette population jadis si bruyante et si joyeuse.

Voyant que l'implacable ennemi retardait tant à apparaître, on finit par reprendre un peu de courage et se livrer de nouveau aux travaux de la ferme. Mais voilà que tout à coup, par une magnifique soirée, on entend une fusillade des mieux nourries du côté de l'ouest. Il n'y avait plus de doute, c'étaient les féniens qui arrivaient pour immoler les innocents. Décrire les scènes de tous genres qui eurent lieu alors est impossible. Il faut en avoir été le témoin pour s'en former une juste idée.

Une famille, entre autres, composée du père et de la mère, de trois garçons et de deux filles, se signala par des actes de *bravoure* que nous n'avons pas encore oubliés et que nous raconterons aussi brièvement que possible.

A la première décharge de mousqueterie, le père Pierrot commande à son fils aîné, Baptiste, d'atteler la cavale rouge à une charrette. "Vite,

s'écrie le bonhomme, voilà les *feignants* qui nous tombent dessus. Qu'allons-nous devenir ? Toi, Pierre, s'adressant à son deuxième fils, descends à la cave et monte un quart de lard ; et Jacques, c'était son troisième fils, cours au grenier et emporte deux quintaux de farine. Vous, la mère et les filles, empochez des patates, faites une bonne provision d'oignons, de sel, de poivre, de linge, etc., etc., et sauvons-nous dans les concessions. Hâtez-vous donc ; n'entendez-vous pas ? Pan ! Pan ! Pan ! O mon Dieu, nous sommes ruinés ! "

On s'empresse d'obéir aux ordres du patriarche. Mais la besogne n'avance pas vite. On sait qu'une personne dominée par la peur recule, au lieu de marcher de l'avant, tout en voulant se sauver au pas de course. On se trouble, on ne trouve rien, on perd la tête, ni plus ni moins. C'est ce qui arriva pour la famille Pierrot. Il fallut deux longues heures pour faire les préparatifs du départ.

Enfin la charrette est chargée, et la mère et les deux filles s'étant juchées sur le baril de lard et les sacs de farine, on se met en marche; les trois garçons forment l'avant-garde, mais en tremblant. Le père fait les plus grandes

recommandations à sa femme et à ses filles de garder le silence le plus strict pour ne pas

On se met en marche.

tomber entre les mains de l'ennemi—Pierrot savait que les femmes aiment à parler.

La fusillade se continuait toujours sans relâche et paraissait se rapprocher de plus en plus. Les fuyards ne s'avançaient donc qu'avec les plus sages précautions. Mais ils n'ont pas fait deux arpents, que l'avant-garde, saisie d'épouvante,retraite vers la charrette en courant. "Les *feignants*, s'écrient-ils, sont sur nous ; ils ne sont plus qu'à vingt ou trente pas."

Cette accablante nouvelle fut comme un coup de foudre pour la courageuse caravane. Les fuyards sont glacés d'effroi ; ils tremblent de tous leurs membres,comme s'ils étaient atteints d'une maladie de nerfs ; ils restent cloués sur place ; ils ne peuvent prendre aucune décision sur la conduite à tenir au milieu d'un danger aussi imminent ; la peur les paralyse complètement. Pendant ce court instant d'hésitation, l'ennemi approche, il arrive, il touche déjà à la charrette, en arrière de laquelle se sont blottis Pierrot et ses trois braves garçons ; la mère et les filles se sont laissées choir en bas du baril de lard et des sacs de farine et se sont couvert la tête de leurs tabliers pour ne pas être témoins de la mort de leurs proches ; encore une minute ou plutôt une seconde, et la famille patriarcale aura la tête tranchée.

L'un des féniens—ils étaient seulement trois—s'écrie alors : "Voyons donc, Pierrot, où vas-tu dans un pareil équipage ?"

Le chef de famille, en entendant le son d'une voix humaine—il ne croyait pas que les féniens fussent des hommes comme les autres—se précipite à genoux et marmotte les paroles suivantes: "Au nom de Dieu, épargnez-moi, épargnez ma femme et mes enfants. Nous n'avons fait aucun mal."

Le fénien reprend : "Mais, dis-donc, Pierrot, as-tu perdu la tête ?"

Pas de réponse. Les sanglots coupent la voix de Pierrot.

Sa femme se penche alors à son oreille et lui glisse ces mots : "Mon ami, c'est notre voisin Jean qui te parle. Je le reconnais à son *verbe*."

Pierrot, ouvrant de grands yeux et d'un air hébété : "Mais oui, c'est mon bon Jean. Je te prenais pour un *feignant*, ainsi que tes deux garçons."

—Comment ça, les *feignants ?*

—Eh bien ! oui, les *feignants* arrivent; n'entends-tu pas les coups de fusils ? Pan ! Pan ! Pan !

Jean éclate de rire. Oh ! les beaux pan !

pan ! des *feignants*. Ce sont mes deux chevaux qui font ce tapage infernal dans la grange, où je les ai renfermés ce soir. Je m'en vais voir s'ils ne peuvent pas se faire mal en ruant ainsi.

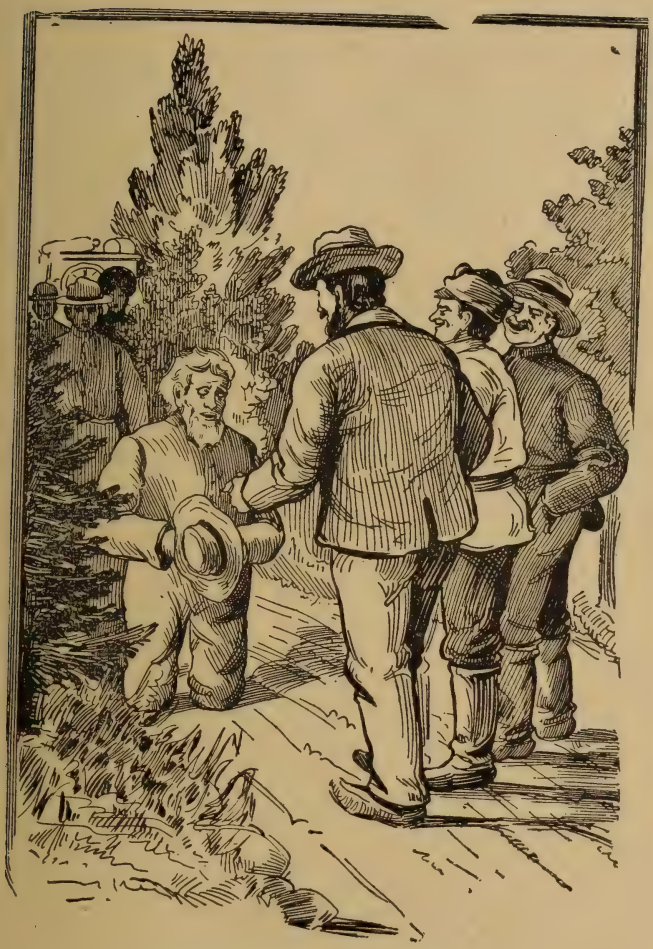
Pierrot reste la bouche béante ; il n'ose pas ajouter foi à l'explication que vient de lui donner son voisin.

Jean s'aperçoit que son ami doute encore ; il lui dit : " Envoie tes trois garçons avec moi à la grange, et tu te convaincras aisément que je ne veux pas te tromper."

Pierrot consent enfin, mais avec beaucoup d'hésitation ; il avait toujours peur.

Les garçons de Pierrot, guidés par Jean, partent donc en reconnaissance et s'assurent par eux-mêmes que les féniens si redoutés ne sont autre chose que les deux chevaux mentionnés par leur voisin.

Ayant fait rapport de leur mission à leur père, celui-ci, bannissant toute crainte de son esprit, s'adressa à ses garçons en ces termes : " Mes gars, nous avons fait preuve d'une grande lâcheté, retournons à la maison. Les *feignants* sont moins dangereux que les chevaux de notre voisin. Si jamais la patrie a besoin du secours de votre bras, je serai le premier à



" Au nom de Dieu, épargnez-moi "...

vous commander de voler à sa défense. Je vous dirai : allez vous ranger parmi nos braves soldats volontaires."

Il dit, et la charrette fit volte-face et fut conduite au point de départ ; et le déchargement s'opéra bien plus vite que le chargement.

Heureusement que toutes les familles canadiennes ne suivent pas cet exemple et ne se laissent pas emporter par la crainte; car, autrement, le peuple canadien ne serait plus un peuple de braves comme il en a donné si souvent la preuve. La bravoure est un des caractères distinctifs de notre nationalité.

Du reste, dans les campagnes, on ne craint plus la guerre ; on s'est habitué petit à petit à entendre prononcer ce mot si effrayant, et à l'appui de cette énonciation nous n'aurions qu'à citer les milliers de volontaires qui se sont enrôlés dans la milice canadienne depuis quelques années, et à mentionner la campagne sud-africaine où les Canadiens-français se sont signalés par de brillants faits d'armes. Nous sommes complètement convaincu que, lorsque l'occasion se présentera, les Canadiens-français seront les premiers à voler au combat et à verser leur sang pour la défense de leur pays.

L'ART DE CHASSER LES FEUX FOLLETS

Nous sommes au printemps. Le ciel est calme et serein ; le temps est magnifique ; pas un seul nuage au-dessus de l'horizon—on va peut-être croire que nous faisons ici une composition d'écolier, mais n'importe, continuons. Le soleil, qui arrive au terme de sa course, dore les

Laurentides. Tout dans la nature annonce le retour de la belle saison ; les musiciens du bocage remplissent l'air de leurs notes harmonieuses ; le ruisseau, au doux murmure, serpente à travers la prairie ; le léger zéphir agite mollement le feuillage ; les troupeaux broutent paisiblement l'herbe tendre ; le laboureur revient du champ en fredonnant des refrains joyeux. En un mot, notre globe terrestre reprend une nouvelle vie. Ce n'est ni plus ni moins qu'une de ces délicieuses journées si bien chantées par les poètes.

Après avoir contemplé un instant ce spectacle toujours ravissant, nous continuons notre *promenade sentimentale,* comme disait M. H Larue, de regrettée mémoire. Nous étions alors sur le chemin de Beauport. Mais où diriger nos pas ? Le panorama que nous avons devant nous est si grandiose ! L'air que nous respirons est si pur ! Et toutes ces merveilles de la nature que nous admirons sont si sublimes !

Québec, la vieille cité de Champlain, le Gibraltar de l'Amérique, attire nos regards. Noyé, pour ainsi dire, dans les flots d'une lumière étincelante et entouré d'une nappe

d'eau tranquille que sillonnent des centaines de coquettes embarcations, Stadaconé ressemble à une reine assise sur un trône d'or, portant une riche couronne, et environnée d'une nombreuse cour. Toute l'histoire de notre jeune et belle patrie se déroule alors à notre esprit. Mais, nous l'avouons en toute sincérité, ce jour-là nous étions plus disposé à contempler les chefs-d'œuvre de la création qu'à nous livrer à l'étude. Nous chassons donc aussitôt ces précieux souvenirs et nous poussons une pointe vers la ville dans le but d'y trouver de nouvelles et pures jouissances.

Arrivé dans la rue du Pont, que nous parcourons jusqu'à la rue St-Joseph, nous faisons demi-tour à gauche et nous nous acheminons vers l'est, tout en marchant nonchalamment comme un roi fainéant dans les rues de Paris.

Nous regardons à droite, nous regardons à gauche. Rien ne peut satisfaire notre curiosité. Nous sommes peut-être exigeant. Que voulez-vous ? le journaliste est curieux comme un enfant de dix ans, d'aucuns disent comme une vieille fille ; mais nous respectons trop le beau sexe pour nous servir d'une semblable comparaison.

Nous continuons notre course au hasard. Nous arrivons au Palais. *Palais !* ce mot nous rappelle encore de nombreux souvenirs histo-

" Un soir, j'étais assis "...

riques, mais chassons-les de nouveau. Ici, nous faisons une courte halte, et nous portons nos

regards dans toutes les directions. Rien ne nous attire, rien ne nous plaît, rien ne nous récrée. Nous allions retourner sur nos pas, lorsque nous apercevons un rassemblement près de la gare du chemin de fer du Pacifique. Nous nous approchons du cercle formé par une dizaine de personnes et au centre duquel parle et gesticule un citoyen du faubourg Saint-Roch, un homme qui jouit d'une grande réputation comme chasseur. Les auditeurs semblent porter une attention suivie au discours que débite le chasseur. Nous faisons de même ; nous écoutons de nos deux oreilles. Nous étions arrivé fort à point, car le citoyen de Saint-Roch commençait à raconter une anecdote intéressante. Voici ce que nous avons entendu ; c'est une histoire vraie, vous allez voir :

" Un soir, disait le chasseur, j'étais assis près de la porte de mon poêle, tout *en tirant une touche*, et je ruminais sur une affaire peu importante pour vous, messieurs; mais tout de même ça me tracassait. J'avais douze belles poules, et je ne savais où les hiverner ; je n'avais pas de place convenable. Comment faire ? Je ne pouvais me décider à les vendre, car mes poules pondaient dru comme mouches. Je formais

mille projets et je les rejetais aussitôt par mon seul vote. Dans mon esprit, il n'y a que le parti ministériel, la gauche ou la loyale opposition (quelle affreuse accolade ! *loyale* et opposition) n'existe pas. J'étais encore à réfléchir sur le parti que je devais prendre, lorsque quelqu'un frappe à ma porte. Je m'empresse d'ouvrir ; c'est un brave habitant de Charlesbourg. Après les saluts d'usage, mon visiteur nocturne me fait connaître le but de son voyage.

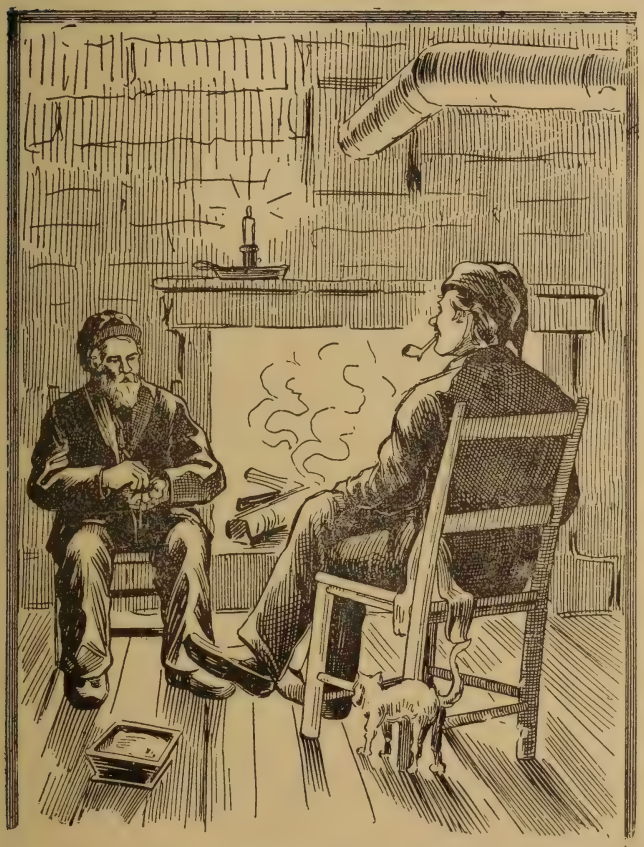
—Est-ce que vous n'auriez pas par hasard, me dit-il, un *Petit Albert* en votre possession ?

—Certainement, répondis-je.

—Ça vous gênerait-y de me le prêter pour une journée ou deux ? Voici pourquoi : depuis une quinzaine, nous voyons dans la cave de ma maison un *fif follette* (feu follet) qui apparaît tous les soirs et à la même heure. La femme et les enfants en ont tellement peur qu'ils ne veulent plus descendre dans la cave, même pendant le jour. Avec votre *Petit Albert*, j'apprendrai le moyen de le chasser.

—Vous n'avez pas besoin du *Petit Albert* pour vous débarrasser de ce feu follet. Je puis faire la besogne moi-même, si vous le désirez.

—Ah ! que vous êtes bon, Monsieur, je vous paierai comme il faut, si vous faites ce que vous dites.



C'est un brave habitant de Charlesbourg.

—Ça ne vous coûtera pas cher. Tenez, si vous voulez m'hiverner une douzaine de poules, nous serons quittes.

—J'accepte volontiers votre marché.

—Très bien. Demain soir, à huit heures, je serai chez vous. Au revoir.

Le lendemain, à l'heure convenue, j'étais au rendez-vous. En entrant, on accourt à ma rencontre comme un sauveur. On me prenait pour un grand homme, ni plus ni moins. Je riais sous cape de la réception dont j'étais l'objet. Sans perdre de temps, je me mets à l'œuvre. Je m'adresse au propriétaire en lui disant :

—Vous m'avez dit que le feu follet faisait son apparition à la même heure.

—Oui, Monsieur.

—Pensez-vous qu'on puisse le voir maintenant ?

—J'en suis sûr. Mon *fife follette* apparaît toujours à la même place, dans le coin nord-ouest de la cave ; il n'est pas plus gros qu'un jaune d'œuf, et ça dessine une traînée lumineuse, comme la queue d'une comète, sur toute la largeur de la maison.

—C'est bien. Je vais descendre à présent dans la cave. Ouvrez la trappe.

—Mais attendez un peu. Nous allons vous donner une chandelle.

—Pas du tout. Il ne me faut pas de lumière. Et, à tout bruit que vous entendrez, vous ne bougerez pas. Je courrai peut-être un grand danger dans la lutte que je vais soutenir. Mais encore une fois, ne bougez pas, et ne soufflez mot.

La trappe s'ouvre, et je m'enfonce dans la profondeur des ténèbres, armé seulement d'un énorme gourdin.

J'aperçois aussitôt le feu follet à l'endroit qui m'avait été indiqué. J'engage le combat sur le champ. Je trouve *la soupe chaude* ou mieux encore *chaussure à mon pied*, car j'avais affaire à un terrible ennemi. J'avais beau le rosser de coups, il revenait sans cesse à la charge. Les *cris de mort* que je poussais ne l'effrayaient pas ; ils semblaient, au contraire, redoubler son énergie et son activité. Il y avait un bon quart d'heure que la lutte était engagée, et la victoire paraissait encore douteuse. J'étais fatigué, je suais à grosses gouttes ; sans mentir, j'avais les

cheveux *mouillés comme une lavette.* Le feu follet se moquait de mon impuissance ; il folâtrait autour de moi en faisant entendre des excla-

" Epuisé de fatigue, je tombe dans un fauteuil "...

mations de joie et des rires sardoniques. J'étais fou de colère. Prenant mon bâton à deux mains, je fonce de nouveau sur mon ennemi, et je le terrasse enfin. Le combat était terminé, et je restais vainqueur. Le feu follet s'était dissipé en une fumée bleuâtre.

Le propriétaire de la maison ayant soulevé la trappe à ma demande, je rejoins les gens accourus de toutes parts pour être témoins de mes prouesses ; ils tremblaient tous de frayeur. Epuisé de fatigue, je tombe dans un fauteuil qu'on me présente. Je suis sur le point de perdre connaissance. La mère et ses filles s'approchent de moi avec une serviette et un bassin ; elles m'inondent le visage d'eau froide, et je reviens à la vie.

Je suis parfaitement bien maintenant, leur dis-je. J'ai eu une rude besogne à faire, mais je puis dire comme César à la bataille de Pharsale : " *Veni, vidi, vici*, je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu."

Toutes ces bonnes et braves gens restent étonnés et n'osent se fier à mes paroles.

Vous paraissez douter de mon triomphe sur l'ennemi. Eh bien ! que le propriétaire descende dans la cave avec moi, et il se convain-

cra que le feu follet a disparu, et à tout jamais.

Le maître de la maison et quatre de ses amis qui étaient venus assister au départ du feu follet, se rendent à mon invitation et constatent avec plaisir que j'ai dit la vérité ; il n'y a plus de queue de comète dans le coin nord-ouest de la cave. Lorsqu'à leur retour ils annoncent cette grande et heureuse nouvelle, un cri de joie s'échappe de toutes les poitrines.

Au moment où j'allais souhaiter le bonjour à cette nombreuse société, le propriétaire me dit, après m'avoir comblé de bénédictions et de remerciements : " Vos poules, vous n'aurez pas besoin de les emporter, j'irai les chercher moi-même." Et le lendemain, mes douze volailles étaient placées en hivernement à Charlesbourg."

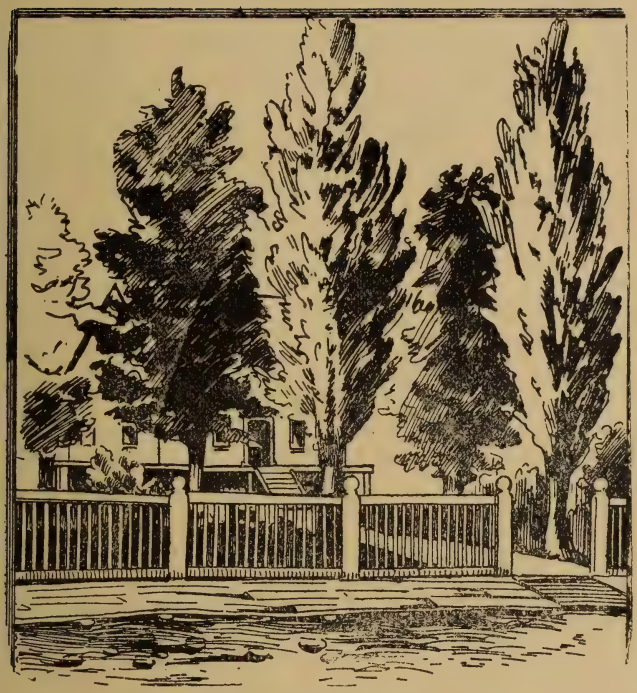
Le chasseur avait cessé de parler, et l'auditoire gardait le silence. On voyait que tous les auditeurs n'étaient pas convaincus de la véracité de son récit. L'un deux s'adressa au chasseur et lui demanda de nouvelles explications sur la manière dont il s'était pris pour vaincre le feu follet.

" C'était bien simple, reprit-il. Vous devez

vous imaginer que la lutte que je vous ai rapportée n'a jamais eu lieu, pour la bonne raison qu'il n'y avait pas plus de feu follet que *sur la main.* En descendant dans la cave, je vis bien une petite lumière dans un coin. Je m'approchai de cet endroit, et je découvris une fissure dans le mur du *solage* à travers laquelle pénétrait la lumière que projetait la lampe d'une maison voisine. Je pris alors un peu de boue que je pétris dans le creux de ma main et je bouchai le trou. Il n'y avait plus de feu follet, ni de traînée lumineuse comme la queue d'une comète.

C'était là tout mon secret pour chasser les feux follets."

Un franc éclat de rire accueille ces dernières paroles, et la foule de curieux se disperse.



La résidence du notaire.

LE MILLIONNAIRE

I

Je vais vous raconter une histoire vraie, mirobolante, merveilleuse, étonnante et désopilante. Ce n'est pas Madame de Sévigné

qui a dit cela; c'est tout simplement ma grand'-mère Fanchette qui nous a conté l'histoire du *millionnaire*, un soir que toute la famille était réunie autour du foyer paternel.

Un jour, en l'année 186*, nous dit ma grand'mère, un jeune homme, résidant dans la paroisse de XXX, reçoit une lettre des pays étrangers. Après avoir parcouru sa lettre, il s'écrie : " Est-ce bien vrai ? Moi, millionnaire ! Oh non ! je n'ai pas compris. " Il s'assied sur une vieille chaise et recommence la lecture de sa longue épître, en essuyant de la main gauche les sueurs froides qui inondent son visage. " Non, " reprend-il, je ne me suis pas trompé. Me voilà à la tête d'une immense fortune. Plusieurs châteaux d'Allemagne—j'allais dire châteaux d'Espagne — m'appartiennent. J'ai des parts dans les banques de tous les grands pays de l'Europe. O puissance de l'argent, comme tu changes vite les destinées de l'homme ! Hier encore, je n'étais qu'un pauvre artisan, aujourd'hui je suis comte, marquis, baron, duc, prince, roi et tout ce que l'on voudra.

La mère du millionnaire, qui filait dans la chambre où se tenait le jeune homme, ne peut

s'empêcher de lui dire : " Es-tu fou ce matin ? Tu ferais bien mieux de continuer de travailler et de prier le bon Dieu tous les jours plutôt que de t'arrêter à ces blagues-là.

PIERRICHE. (C'est le nom du millionnaire.) Comment ! vous voulez vous moquer de mon titre de noblesse ? Vous me prenez pour un menteur ! Eh bien ! écoutez..

LA MÈRE.—Tâche donc de ne pas me casser les oreilles, et laisse-moi terminer ma fusée de laine.

LE FILS.—Ecoutez ce que contient ce grand papier timbré.

LA MÈRE.—Aussi *timbré* que toi.

LE FILS.—Timbré tant que vous voudrez ; mais je suis riche, riche et puis encore riche. Faites-moi donc le plaisir de prêter l'oreille un seul instant, et vous verrez jusqu'à quelle hauteur notre famille est parvenue.

LA MÈRE.—Si ça te fait plaisir, tu peux lire aussi longtemps que tu voudras ; mais tu ne m'empêcheras pas de continuer ma fusée et de servir le bon Dieu comme auparavant.

Le fils prend alors une pose philosophique et donne lecture d'une lettre.

La mère, connaissant le contenu de cette lettre : Belle affaire !

Pierriche.—Oui, belle affaire ! et de ce pas je vais chez le notaire. Ça, c'est une tête qui comprend les grandes transactions commerciales. Il va-t-il me défricher cet héritage-là ! Personne autre que lui dans la paroisse ne peut jeter plus de lumière sur cette obscure question. Vous allez voir quelles nouvelles je vous rapporterai à mon retour.

Au moment où Pierriche se prépare à sortir, le notaire entre au pas gymnastique et tout essoufflé comme un homme qui aurait été poursuivi par une bête féroce.

Pierriche.—Bonjour, notaire ; je suis bien content de vous voir. Je courais chez vous.

Le Notaire.—Qu'y a-t-il donc, monsieur le baron ?

Pierriche.—Comment ! vous savez déjà la grande nouvelle ?

Le Notaire.—Tu sais pourtant bien que les roches parlent, et puis, une nouvelle comme celle-là, penses-tu la tenir secrète ? Il y a un moment, je suis entré au bureau de poste, et le gros José m'a dit : " Savez-vous une chose ? —Non, lui ai-je répondu.—Pierriche, à la veuve

Louison, vient de recevoir un grand papier timbré et daté d'Allemagne. Ça doit être l'héritage qu'il attend depuis longtemps. " Je n'en voulus pas en entendre davantage, et je suis venu immédiatement ici pour t'offrir mes services. Car, dans les affaires compliquées, ou mieux embrouillées, il faut avoir une personne de loi expérimentée. Tu as une bonne idée de mes talents ?

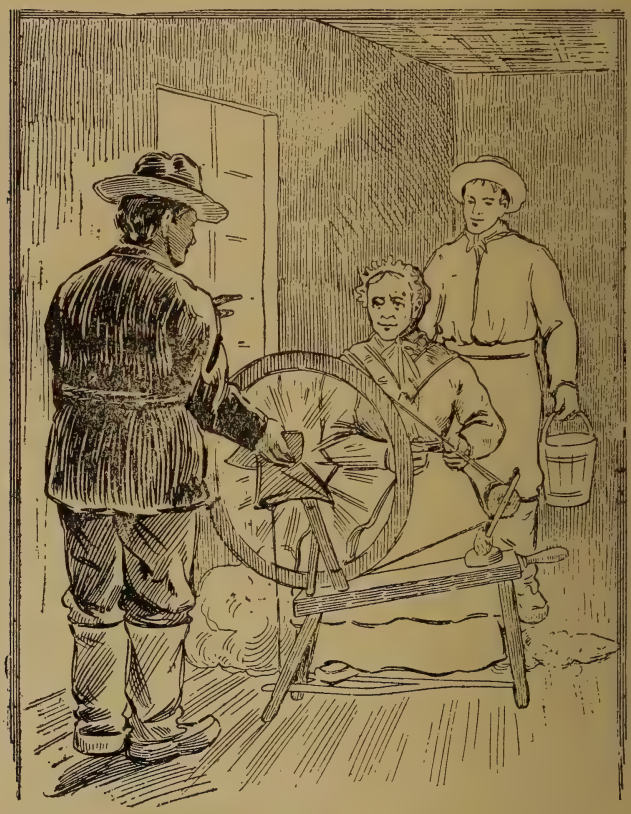
Pierriche.—Oui, une excellente.

Le Notaire.—Personne ne peut contester la validité de mes actes. Dans toutes les familles en désunion, j'ai établi la concorde, la paix et le contentement. Les testaments que j'ai faits ont satisfait tout le monde, même quand le donataire avait perdu l'usage de ses facultés mentales.

Pierriche.—Je sais tout cela. La paroisse admire en vous l'homme instruit et honnête et l'époux chéri de sa femme. Vous êtes celui sur lequel mon choix est tombé pour le règlement de ma fortune. Pour me servir d'une expression anglaise que j'ai apprise lorsque j'étais employé au collège de cette paroisse : " *You are the right man in the right place.*"

Le notaire, riant à gorge déployée—Ah ! Ah !

Ah ! l'odeur de l'argent te donne déjà un commencement d'érudition. Qu'en sera-t-il quand



Vous n'avez plus besoin de votre rouet..

tu toucheras du doigt ce précieux métal ? Holà ! la mère, en se tournant vers cette der-

nière, quittez votre rouet et jetez-le au feu ; vous n'avez plus besoin de votre quenouille pour vivre.

La mère.—Monsieur le notaire, je me soucie pas mal de l'argent, pourvu que je serve le bon Dieu comme il le faut, et que mes enfants se conduisent suivant les sages préceptes du petit catéchisme.

Le notaire.—Tout cela, c'est de la morale, la mère. Pour les vieux, passe ; mais pour les jeunes gens, il faut jouir, et pour jouir il faut de l'argent.

La mère.—C'est votre doctrine, à vous autres, hommes instruits. Moi, je suis l'Evangile qui dit : "Bienheureux les pauvres, car le royaume des cieux leur appartient."

Le Notaire.—Dites donc les pauvres d'esprit, la mère.

La mère.—Comme vous voudrez, vous êtes éduqué, vous. Mais l'Evangile dit encore : "Il est plus difficile à un riche de se sauver que de faire passer un chameau par le trou d'une aiguille." Et pourtant, j'ai vu sur des images que le chameau est une grosse bête.

Pierriche.—Chut ! Chut ! voilà quelqu'un qui entre.

Louison, frère de Pierriche, fait son entrée triomphale en poussant l'exclamation suivante, précédée d'un *ouf* des mieux conditionnés : "Ah ! vous voilà donc enfin, depuis si longtemps que je vous cherche."

Les trois amis s'embrassent, se pressent les uns contre les autres en se serrant si fortement que les os en craquent, et ils s'écrient en chœur :

Quel bonheur ! Quel bonheur !

Les deux frères.—Que nous sommes riches !

Le notaire.—Oui, mes amis, la paroisse tout entière appartient à vos seigneuries. Je parle ici par figure.

Louison.—Voyons, raconte-moi ça ; et, se tournant vers sa mère qui filait toujours: "Jetez donc ce rouet-là au grenier. Vous nous ennuyez par votre bruit monotone *mru, mru, mru.*

La mère.—Mon cher Louison, le travail a été imposé à l'homme par Dieu lui-même. Et puis, mes enfants, ne vous tournez pas la tête pour si peu de chose.

Louison.—Hâte-toi, Pierriche. Je brûle de connaître les détails de cette magnifique affaire. Tout le monde m'accoste en me demandant comment que ça se fait que nous ayons reçu

notre héritage ; et moi, qui ne connais rien, je passe pour un *baignet*, (benêt). Parle, parle..

PIERRICHE.—Fais-toi raconter l'histoire par monsieur le notaire. Lui qui est si instruit, il n'oubliera rien et te mettra parfaitement au courant de cet heureux tripotage. *That's the man.*

LOUISON.—Cache-moi donc cet anglais que tu as appris lorsque tu faisais tes études à la porte du collège. Vite, vite, parlez, quelqu'un, à la fin de tout.

PIERRICHE.—Il ne faut pas faire allusion à notre ancienne position dans la société ni à notre pauvreté d'autrefois.

LE NOTAIRE.—C'est cela. Vous n'êtes plus de petites gens. Tenez-vous à la hauteur de votre noble rang et..

LA MÈRE.—Mon rang à moi, c'est d'être une femme pauvre qui file toute la journée et s'efforce de servir le bon Dieu comme il le mérite.

LOUISON.—Pour lors, monsieur le notaire, puisque l'argent paralyse la langue de mon illustre frère, faites aller la vôtre.

LE NOTAIRE.—Oui, mon cher Louison, je vais satisfaire ta curiosité par trop légitime, et

ensuite nous nous rendrons à ma villa tous ensemble. C'est convenu, et je commence.

Le fait est bien facile à raconter. Vous vous rappelez toutes les démarches qui ont été faites depuis quelque temps pour arracher, j'oserais dire, cette énorme succession. Nous avions des ennemis terribles à combattre en Allemagne. Je dis *nous* ; car, vous le savez, j'ai beaucoup travaillé pour vous autres dans le règlement de cette question épineuse. Je me suis mis en relation avec le consul allemand à Québec (il n'y en avait pas,) et avec une foule de personnages distingués qui résident actuellement sur les bords du Rhin.

Louison.—Quoi que c'est que le Rhin ?

Le Notaire.—C'est un magnifique fleuve qui traverse l'Allemagne.

Louison.—Je voudrais bien être là avec ma petite goëlette. J'en prendrais des bordées.

Le notaire.—La correspondance que j'entretenais avec ces grandes célébrités a eu un plein succès. On me faisait remarquer que j'aurais beaucoup de difficultés à surmonter, mais que je finirais par réussir. Je me suis dit alors : *Labor improbus vincit omnia.*

Louison.—Ecoutez-moi, monsieur le notaire.

Labarre ! Est-ce le bonhomme Labarre qui restait au sixième rang et qui est mort il y a une quinzaine de jours ?

Le notaire.—Non, mon cher Louison ; *labor* est un mot latin qui signifie *travail.*

Louison.—Ah ! qu'on est bête, quand on n'est pas fin.

Le notaire.—Je continue. Depuis quatre mois, nous n'avions reçu aucune nouvelle. Rien de surprenant, mes amis. L'affaire était réglée, et notre avocat, en Allemagne, préparait les comptes de la succession, qui nous paraîtraient fabuleux, si nous n'avions la preuve officielle devant les yeux. C'est toute l'histoire.

Pierriche.— Monsieur le notaire, que vous avez de la chance d'avoir fait des études en dedans du collège !

Le notaire.—Ne te plains pas. Aujourd'hui, tu es le plus heureux des hommes. Toute la paroisse va ôter son chapeau pour te saluer, lorsque tu passeras sur la voie publique,toi dont les illustres ancêtres viennent directement de l'Allemagne.

Maintenant, mes amis, acceptez l'invitation que je vous ai faite d'aller à ma villa, où de

bonnes liqueurs nous attendent. Et, après avoir bu quelques santés en votre honneur, messieurs les barons, nous préparerons nos malles pour

Monsieur le curé, nous sommes millionnaires..

voler à Québec par le train du midi, afin de toucher le magot.

PIERRICHE.—C'est bien, allons.

LA MÈRE.—N'oubliez pas le bon Dieu dans toutes vos courses.

Les deux frères et le notaire saluent la mère et prennent le chemin de la *Villa Florentina* en passant par le village. Une foule immense se porte à leur rencontre pour les féliciter de leur bonne fortune. C'est une véritable ovation. Toutes les portes des magasins leur sont ouvertes.

Les marchands s'empressent de faire disparaître leur enseigne banale : " Pas de crédit ", et étalent leur plus beau drap aux regards des barons, en leur disant : " Achetez pour 20, 30, 50 et 100 louis. Votre nom est bon ". Voilà ce que c'est que d'avoir un bon nom ; on ne regarde plus à la bourse.

Lorsque nos millionnaires défilèrent devant le presbytère, le curé, qui se promenait sur sa galerie, leur fit signe d'approcher et d'entrer un moment pour lui donner des renseignements. Les trois amis du Monométapa se firent un plaisir de relater à leur bon curé

tous les faits qui se rattachaient à cette merveilleuse histoire.

Pierriche et Louison s'écrièrent ensemble : —Monsieur le curé, nous sommes millionnaires. Mais, pour cela, nous n'oublierons pas notre ancien état. Les pauvres seront les premiers qui éprouveront les doux bienfaits de notre fortune. Nous paierons toutes les dettes de l'église et celles du collège ; nous ferons bâtir un couvent. Nous mettrons tous les habitants à l'aise. Et notre capital ne sera pas encore entamé. Car, imaginez-vous donc que, si tout notre argent était converti en pièces d'or, nous en aurions assez pour couvrir toutes les voies publiques d'ici à Québec. La traite que nous avons entre les mains porte la jolie somme de $900,000,000, et ce ne sont que les intérêts de l'année dernière.

M. le curé.—La noble conduite que vous vous proposez de tenir vous honore. Dieu vous récompensera dans l'autre vie pour toutes les aumônes que vous ferez. Votre fortune, au lieu de diminuer, augmentera de jour en jour, car votre trésor ne sera pas de ce monde. Dites donc, quand pensez-vous aller à Québec ?

Le notaire.—A midi même, monsieur le curé. Messieurs les barons m'ayant fait l'honneur de me choisir pour gérer leur colossale fortune, je leur ai conseillé d'agir sur-le-champ.

M. le Curé.—Pierriche et Louison, vous avez fait un excellent choix dans la personne du notaire. Les nombreux services qu'il vous a rendus dans l'obtention de cet héritage—sans lui vous ne l'auriez pas eu—vous imposaient le devoir de le nommer votre intendant. C'est bien, mes amis, allez vous préparer pour le train du midi.

Pierriche, Louison et le notaire font une courbette à se rompre l'épine dorsale et sortent.

Ma grand'mère jeta alors les yeux sur l'horloge et remarqua qu'il était neuf heures. " Mes petits enfants, nous dit-elle, je vais suspendre ici ma narration, car il est temps de se coucher. Si vous êtes bien sages jusqu'à la semaine prochaine, je terminerai alors mon histoire.

Nous nous séparâmes en répétant : "A la semaine prochaine !

II

Nous avons été bien sages depuis l'autre jour; nous ne voulions pas être privés de la fin de l'histoire du millionaire. Ma grand'mère tint parole et continua ainsi son récit :

La distance qui sépare le presbytère de la villa du notaire est bien vite franchie ; et les deux millionnaires sont introduits dans un magnifique salon, bien qu'ils portassent des bottes de bœuf. Les carafes arrivent ensuite en nombre incalculable, et l'on se met à trinquer.

Au moment où ils vont monter en voiture pour se transporter à la station, le notaire fait remarquer à Pierriche, qui seul est chargé de toucher l'héritage au nom de la famille, qu'il lui faut de l'argent pour figurer, en arrivant à Québec, au milieu de l'élite de la société. Car un baron doit toujours se faire passer pour riche, quand même il ne l'est pas.

Pierriche.—Vous devez savoir que je n'ai pas un seul sou.

Le notaire.—Tiens, prends ces vingt-cinq louis pour tes menues dépenses. Avec tes $900,000,000 tu pourras toujours bien me rembourser.

PIERRICHE.—Ça me coûte ; on ne sait pas ce qui peut arriver.

LE NOTAIRE.—Comment, tu douterais ! Ne vois-tu pas cette traite ? C'est de l'or tout pur. Et puis, tu insultes à mes profondes connaissances.

PIERRICHE.—Puisque vous le voulez, j'accepte vos vingt-cinq louis, mais à la condition que je vous en rende cent.

LE NOTAIRE—Nous arrangerons cela plus tard. Mets cette somme dans ton gousset, prenons un coup et partons ; car il est onze heures et demie.

Les deux voyageurs courent à la station prendre le train, ayant en mémoire ce vieil adage populaire : *Qui trop embrasse manque le train.* L'attente de nos heureux mortels à la station ne fut pas de longue durée ; le train arriva aussitôt. Inutile de dire que le millionnaire et le notaire s'étaient procuré des billets de première classe. Il ne faut pas l'oublier : noblesse oblige.

Le train emporte à toute vitesse les passagers vers leur destination.

Pendant la montée, qui paraît trop longue à l'homme de loi, la conversation roule natu-

rellement sur le millionnaire et les magnifiques projets qu'il a formés pour la prospérité de son village. Toutes les personnes présentes à cette intéressante causerie applaudissent chaleureusement l'héritier fortuné, à l'exception d'un marchand de Québec, qui garde le silence et laisse échapper de temps à autre un sourire narquois. Son attitude signifiait visiblement qu'il n'avait aucune confiance dans ce monstrueux héritage.

Le notaire remarque l'attitude du marchand, s'approche de lui avec familarité et lui dit sans aucun préambule : "Vous paraissez douter de notre mission ? "

Le Marchand.—Votre prétendu héritage me semble être un beau canard sans plumage.

Le Notaire.—Vous portez là un jugement faux ; car vous n'avez pas vu les pièces officielles que nous avons en notre possession.

Le Marchand.—Ça se peut.

Le Notaire. — Vous qui passez pour un homme entendu dans les affaires du grand monde commercial, auriez-vous objection de jeter les yeux sur ce document, que je viens de recevoir d'une banque d'Allemagne ? Vous jugerez ensuite.

Le Marchand.—Je n'ai nullement envie de m'occuper d'une chose qui ne me regarde pas du tout ; mais, puisque vous le désirez, j'examinerai ce document auquel vous attachez tant de prix.

Vous êtes encore plus bête que moi..

Le marchand prend le papier timbré des mains du notaire, le parcourt avec la plus grande attention et le remet à son propriétaire en disant : " Je ne donnerais pas deux sous de votre fortune."

Le notaire bondit alors comme un léopard blessé par la balle du chasseur, et, se tournant vers ses amis : " En voilà un imbécile, s'écrie-t-il ! Venir me dire que cela ne vaut rien, à moi notaire public qui ai étudié toutes les lois existantes ! Nous verrons dans une couple d'heures qui des deux a raison, le soi-disant marchand ou le vrai notaire.

Le notaire achève à peine cette phrase suintant la colère la plus outrée, que le train s'arrête à la gare de Lévis, et le conducteur ouvre la porte des chars en beuglant : "*All abord pour Québec.*"

Le notaire et Pierriche, plus agiles que l'écureuil, sautent dans l'*Arctic*, qui les transporte à Québec. Le premier soin de nos deux voyageurs en arrivant dans la capitale est de descendre dans une boutique de barbier pour refaire leur toilette, et d'aller ensuite chez le meilleur restaurateur pour apaiser la faim qui les dévore. Après le repas, il est trop tard

pour vaquer aux affaires de banque ce jour-là ; ils se décident en conséquence à faire visite à plusieurs de leurs amis, à qui ils racontent la *grrrande nouvelle.* Deux heures après leur arrivée, le millionnaire était connu de toute la ville, et partout la foule accourait sur son passage pour saluer le Crésus du Canada. Le notaire, voyant que son protégé seul attire les regards des curieux, lui fait observer qn'il est temps de retourner à l'hôtel, afin de réfléchir dans le calme et la solitude aux choses sérieuses du lendemain. Pierriche se rend avec plaisir au vœu du notaire. Les fatigues et les émotions que les deux amis ont éprouvées depuis le matin, ont épuisé leurs forces physiques, de sorte qu'ils songent bientôt à se livrer au sommeil.

Le Notaire.—Allons, Pierriche, nous jeter dans les bras de Morphée. La nuit porte conseil. Demain, nous délibérerons.

Pierriche.—Morphy ! Est-ce M. Murphy qui vend du charbon à la basse ville ?

Le Notaire.—Non, Pierriche ; c'est un dieu de la mythologie, qui procure un doux repos aux faibles mortels.

Pierriche.—Ah ! que vous êtes savant,

notaire. Mais la mythologie, est-ce l'art de faire des mitaines ?

Le Notaire.—Voyons, Pierriche, tu n'as pas envie de commencer ce soir un cours d'études classiques. Allons nous coucher.

Le notaire et le millionnaire se retirent dans leur chambre et dorment comme des bienheureux jusqu'au lendemain matin.

Le notaire, en s'éveillant, jette un coup d'œil sur la pendule " Neuf heures, se dit-il ! Vite, Pierriche, debout ! "

La toilette et le déjeûner terminés, les deux amis, tout rayonnants de joie, sed irigent vers la banque ; mais il leur faut attendre encore quinze longues minutes, car les bureaux ne sont pas encore ouverts. Cette attente est fatale au notaire ; le doute pénètre dans son esprit ; il se fait la réflexion suivante : " Si c'était un tour de Jarnac ! mais non, ce n'est pas possible. Je m'y connais trop. "

Le notaire se parle encore à lui-même, lorsque la porte de la banque s'ouvre toute grande.

Nos deux individus s'empressent d'entrer, le notaire le premier ; Pierriche se tient à quelques pas en arrière de son homme d'affaires, qui va se placer la tête dans un guichet et

demande le caissier pour une transaction importante. Le caissier accourt et s'informe de la transaction dont il s'agit.

Le Notaire.—Pourriez-vous me payer cette traite aujourd'hui même ? Ma question peut vous paraître curieuse, mais le montant que porte la traite est très élevé.

Le caissier prend la traite, l'examine quelques instants et puis la tend au notaire en lui soufflant dans le tuyau de l'oreille : " *C'est bon à rien. C'est un faux.* "

Le notaire passe alors par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et, oubliant dans quelle position il se trouve, il s'écrie avec rage : " Vous mentez ; ce papier est excellent. Je m'y entends, car je suis notaire. "

Le Caissier.—Si vous aimez à continuer de pratiquer comme notaire, vous feriez bien de vous retirer sur-le-champ. Autrement, j'appelle un sergent de ville et je vous fais mettre au violon pour le reste de vos jours.

Contre un semblable argument, il n'y a pas à regimber. Aussi le notaire prend-il le parti le plus sage, celui de faire volte-face, de retraiter vers la porte et de fuir au plus tôt ce lieu où, quelques heures auparavant, il pensait

trouver le vrai bonheur terrestre. En abordant Pierriche, il s'empresse de lui demander : As-tu dépensé mes vingt-cinq louis ?— Non, lui répond Pierriche, il me reste encore quarante piastres, que voici.

Le notaire empoche l'argent et entraîne Pierriche dans la rue

Après avoir respiré quelque temps l'air du dehors, le notaire dit à Pierriche : Ta traite ne vaut rien. C'est un tour qu'on t'a joué. Je m'en doutais ; mais je ne voulais pas te le dire pour ne pas te causer de chagrin. Penses-tu que je ne sois pas plus fin que cela ?

Pierriche.—Vous êtes encore plus bête que moi, pauvre ignorant que je suis.

Je n'aurais pas sacrifié ainsi mon argent comme vous l'avez fait, si je n'eusse pas compté sur une grande récompense.

Pierriche tourne le dos à son ancien intendant et s'embarque sur un convoi de chemin de fer qui partait pour son village.

Le notaire, plus penaud qu'un chien battu, attendit le train de nuit pour descendre dans sa famille ; car il redoutait, et avec raison, les quolibets et les épigrammes de ses co-paroissiens. On dit même qu'il passa quinze jours

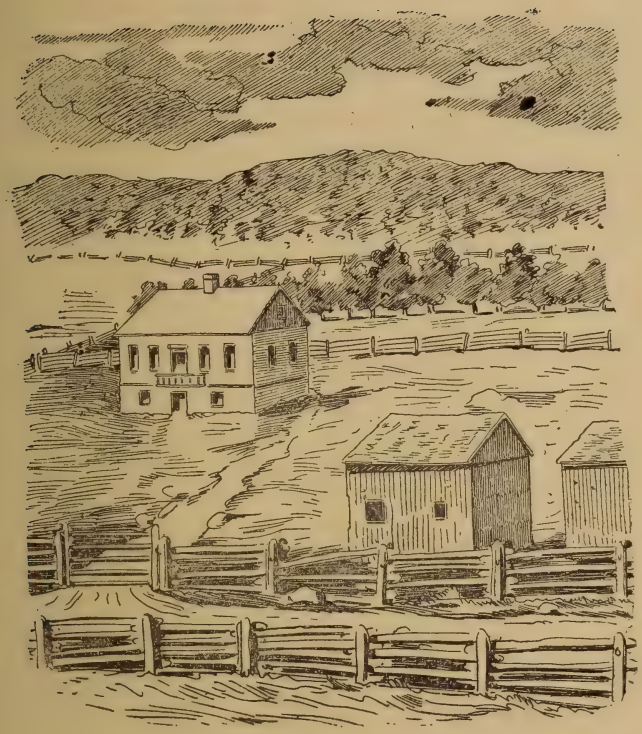
sans paraître en public. Devons-nous ajouter foi à cette éclipse totale ? Je ne le crois pas : c'est ma grand'mère qui me l'a dit, et elle ne voyait pas clair.

EPILOGUE.

Pierriche, de retour à son village, s'est mis à travailler avec ardeur et à prier le bon Dieu suivant les conseils de sa bonne mère. Aujourd'hui, sans être millionnaire, il vit heureux et content.

Le soir, quand il arrive de son travail, sa chère moitié lui dresse une table bien garnie et ses petits enfants lui sautent au cou pour le couvrir des baisers les plus affectueux.

Le notaire, ne pouvant supporter plus longtemps la grande humiliation qu'il avait essuyée comme homme de loi, vendit sa *villa florentina* et alla se réfugier dans une retraite obscure pour méditer sur le moyen de devenir millionnaire sans entrer dans les banques. Nous n'en avons eu aucune nouvelle depuis plusieurs années. Espérons qu'il est heureux et que sa science légale n'a jamais été trouvée en défaut.



UNE MAISON HANTÉE

C'était par une belle journée du mois de mai. Le ruisseau au doux murmure — c'est ainsi que je m'exprimais lorsque j'étais élève de rhétorique

—serpentait à travers le gazon fleuri en décrivant mille sinueux détours ; les musiciens du bocage faisaient retentir l'air de leurs notes harmonieuses ; le feuillage s'agitait sous le souffle embaumé du zéphir ; le laboureur ensemençait son champ tout en fredonnant des chants nationaux ; la nature entière enfin avait revêtu son riche manteau de verdure et se présentait sous l'aspect le plus riant. Cette scène grandiose m'apportait au cœur de bien douces consolations, et je me disais : Que les œuvres du Créateur sont grandes et sublimes ! Quel est celui qui ne reconnaîtrait pas en ce jour la toute-puissance et les bontés infinies de Celui qui, de rien, fit toutes choses.

Tout en débitant ce monologue, je me promenais nonchalamment sous les grands arbres qui entourent le beau collège de Saint-Anne ; j'étais en vacances, et, pour me reposer un peu des rudes labeurs de l'année, je venais contempler cette admirable institution, où j'avais coulé des jours si sereins et si remplis. Tantôt je regardais ce dôme élevé qui semble inviter le jeune homme à venir puiser dans cet asile des trésors de science et de vertu ; tantôt je portais mes regards à l'orient, sur l'église dans

laquelle j'ai eu le bonheur de manger, pour la première fois, le vrai Pain des Anges ; et puis, au sud du temple dédié à la Divinité, je voyais ce magnifique couvent où les Révérendes Sœurs de la Charité reçoivent et distribuent d'abondantes aumônes, en même temps qu'elles dirigent une foule de jeunes vierges dans la voie du véritable bonheur.

J'étais là, et je me livrais à mille autres rêveries, lorsque je fus rejoint par un de mes cousins, que je venais de quitter pour un moment et qui s'efforça de dissiper les sentiments de tristesse et de mélancolie qui m'obsédaient, en me racontant une histoire intéressante. C'est une histoire réelle et non pas un roman ou un conte de fée. Je vais vous la raconter telle qu'elle est arrivée. Je laisse la parole à mon cousin, qui est bien plus éduqué que moi, puisqu'il a étudié le génie.. civil, bien entendu.

Ecoute donc, me dit-il, en m'engageant à continuer ma promenade sous les rameaux verdoyants ; as-tu entendu parler des choses merveilleuses qui ont lieu dans la paroisse de B.... ?

Non, lui répondis-je ; je n'ai pas eu le temps

Je fus rejoint par un de mes voisins.

d'apprendre tout le nouveau qui s'est passé dans votre canton ; j'arrive de Québec.

Eh bien ! alors, je vais t'instruire....Non, je ne parlerai pas. J'aime mieux que tu sois témoin oculaire du prodige. Es-tu brave ?

Peut-on faire une semblable question à un ancien zouave pontifical !

Pardon, j'oubliais. Je retire ma question intempestive, et je t'invite à venir ce soir contempler un spectacle qui sera loin de te faire rire, mon zouzou.

J'accepte ton invitation, et, à huit heures précises, aussi exact que le canon du midi de la citadelle, je serai à mon poste.

Nous allions nous séparer, lorsqu'ayant réfléchi sur le sens de cette phrase : *un spectacle qui sera loin de te faire rire*, je lui demandai quelle était cette scène si extraordinaire qu'il voulait me faire voir.

C'est une maison hantée par je ne sais qui que nous visiterons, puisque tu es si courageux. Tout ce que je puis te dire, tu as besoin de tenir ton chapeau des deux mains.

Es-tu déjà entré dans cette maison ?

Oui, certainement, et même plusieurs fois.

Tiens, belle affaire. Penses-tu que je ne

puis pas en faire autant que toi, blanc-bec, qui as peur de ton ombre ? Va ; ce soir, au rendez-vous.

Le soir, je rencontre mon cousin, qui me conduit en cabriolet *aux ailes jaunes* dans la paroisse indiquée. Il me dit en arrivant près de la maison hantée que le merveilleux ne commençait généralement qu'à neuf heures, lorsque d'épaisses ténèbres couvrent la terre. En attendant, nous entrons chez le voisin, une de nos connaissances, où se trouvait déjà une foule nombreuse que la grande nouvelle avait réunie.

Après avoir causé quelques instants, neuf heures sonnent à la pendule. Au même moment, tous les yeux se dirigent vers la maison qui était devenue le sujet général de toutes les conversations. Cet édifice était alors inhabité. Nous ne voyons rien d'alarmant ; mais tout à coup nous apercevons une petite lumière blâfarde. Cette lumière augmente bientôt d'intensité et s'agite en tous sens. C'était à une fenêtre des mansardes qu'elle apparaissait.

La foule tremble d'effroi. Les cheveux se dressent sur la tête. La respiration se fait difficilement. Une pâleur livide se répand sur

tous les visages. On entend de profonds soupirs et des exclamations prolongées. Personne n'ose parler, personne n'ose bouger. On dirait

Chez le voisin.

que la foule est paralysée, ou qu'elle est changée en statue de sel comme la femme de Loth.

Cependant, je m'empresse de faire exception. Quelques jeunes gens, qui avaient passé plusieurs hivers dans les chantiers de la Gatineau, regardaient la petite lumière sans éprouver nulle crainte ou la moindre émotion et demandaient aux personnes présentes de les suivre. " Allons, disaient-ils, près de la maison hantée pour constater si on entend du bruit, comme on le prétend. Après tout, nous ne sommes pas des femmelettes."

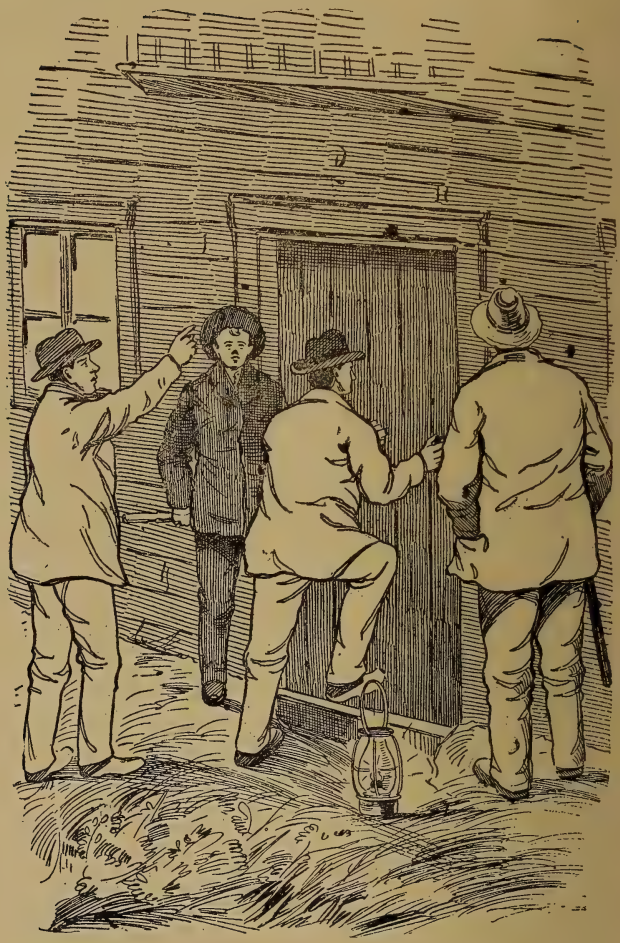
Cette courte exhortation produit son effet, et le courage fait place à la peur. Les spectateurs se décident donc à suivre les chefs de la bande et se transportent à l'habitation du revenant—c'est ainsi qu'on la nommait dans l'endroit. La lumière brillait toujours d'un vif éclat, mais le silence le plus profond régnait dans tous les appartements.

Quatre hommes robustes, qui n'avaient jamais eu peur, prennent la résolution de pénétrer dans l'intérieur pour voir de leurs yeux si le porte-flambeau était de chair et d'os comme le reste des faibles mortels.

Mais, au moment où ils s'apprêtaient à monter sur la galerie qui entoure le bâtiment, il se produit au grenier un vacarme épouvantable. Tantôt c'est un bruit semblable au roulement du tonnerre, tantôt c'est un homme qui marche en traînant de lourdes chaînes. Je vous le dis en vérité, mes quatre curieux retraitèrent sans tambour ni trompette et se mêlèrent à la foule, en tremblant de tous leurs membres comme des enfants qui craignent d'être battus. Je ne puis m'empêcher de rire, malgré les scènes émouvantes qui se passaient devant mes regards, et pour cause; mon cousin éduqué, et qui s'était vanté auparavant d'être entré plusieurs fois dans cette maison, était du nombre de ceux qui venaient d'opérer une aussi glorieuse retraite.

Quelques minutes plus tard, le silence se rétablit, et la conversation reprend son cours parmi les témoins de cet effrayant spectacle.

Un jeune homme de vingt-quatre ans prend alors la parole et dit : " Si c'est vous, mon oncle—son oncle était mort depuis quelques mois—qui avez besoin de prières, frappez autant de coups que vous voulez avoir de messes."



Quatre hommes robustes prirent la résolution de pénétrer dans l'intérieur....

Sa demande reste sans réponse.

Un farceur lui fait remarquer qu'il n'est peut-être pas en état de grâce, et que, conséquemment, sa prière ne sera ni entendue ni exaucée.

Tu as raison, réplique-t-il ; mais voici ma petite sœur qui n'a que cinq ans ; elle est aussi pure qu'un ange. Le revenant lui répondra sans aucun doute.

C'est bien ; fais-la parler.

Irma, c'était son nom, répète la demande de son frère d'une voix ferme et distincte.

Aussitôt vingt-cinq coups, frappés avec violence, se font entendre au grenier. A ce prodige, tout le monde de tomber à genoux et de se mettre en prières. Le père de la jeune fille, qui avait adressé la parole au revenant, promet vingt-cinq messes pour les âmes du purgatoire ; le tapage cesse et la lumière s'éteint.

Les quatre jeunes gens dont il est fait mention plus haut, ne voulant pas passer pour des peureux, forment de nouveau le projet de faire une visite domiciliaire.

S'étant procuré une chandelle, ils montent sur la galerie. Le bruit recommence avec une nouvelle fureur, tout l'édifice en est ébranlé

Nos hardis explorateurs tiennent bon ; ils ouvrent la porte d'une main ferme, visitent tous les appartements du premier étage, et grimpent ensuite au grenier. Ils fouillent tous les coins et les recoins, et le mystère reste sans explication. C'est décidé : un esprit hante cette habitation.

Rien, disent-ils, rien. Descendons.

Ils ne sont pas rendus au milieu de l'escalier qui conduit du premier étage au second, que la trappe du grenier se rabat sur la tête de celui qui ferme la marche avec une violence telle, qu'il est précipité à terre, lui d'un côté et son chapeau de l'autre. Ses compagnons roulent aussi sur le parquet plus morts que vifs. Ils parviennent néanmoins à se traîner jusqu'à la porte, n'ayant plus la force de marcher, et s'élancent dans les bras des personnes qui attendaient au dehors le résultat de leurs fouilles. C'était terrifiant.

Le bruit continua encore quelques instants, et tout rentra ensuite dans le calme le plus plat.

Les curieux se séparèrent, convaincus que la maison n'était pas habitable, puisque des esprits en avaient pris possession.

Pendant quinze jours, la même scène se renouvela avec quelques légères variantes. Tous les habitants du rang où cette maison était bâtie, étaient plongés dans la plus

Deux enfants sont les acteurs...

grande frayeur. On n'osait pas, même en plein jour, passer dans cet endroit, si tristement célèbre. Et le soir donc ! la voie était

complètement déserte. En un mot, la plus grande excitation régnait dans toute la paroisse.

La langue des commères marchait du matin au soir, et les commentaires pleuvaient. L'une d'elles disait qu'elle avait vu un grand fantôme blanc ; l'autre, un gros chien noir qui rôdait autour de la maison ; une troisième, une foule de petits nains dansant une danse ronde au grenier ; une quatrième enfin, le diable avec ses longues cornes et sa fourche de fer servant à retourner les damnés sur le gril. Tous ces braves gens étaient sous l'empire d'une terreur indescriptible.

Mais, comme on le dit généralement, toute chose a des *émites* ; il en fut ainsi de la maison hantée. Le bruit, la petite lumière et les fantômes disparurent complètement ; on rapporte qu'ils émigrèrent sur une île du fleuve Saint-Laurent ; et la maison fut ensuite habitée par une famille d'ouvriers qui ne furent nullement troublés dans leur sommeil par ces apparitions mystérieuses.

C'est une véritable histoire de revenants que tu nous racontes là, me direz-vous. Oui

c'est une histoire de revenants qui ne sont pas revenus. Voici l'explication du mystère :

Deux enfants, âgés l'un de huit ans et l'autre de neuf, sont les seuls acteurs de cette pièce si habilement représentée.

Munis d'une clef qui ouvrait la porte principale de la maison hantée, ils allaient tous les soirs se renfermer dans le grenier et allumaient, toujours à la même heure, une chandelle qu'ils plaçaient près d'une fenêtre. Lorsque des curieux s'approchaient de la maison, ils faisaient le plus de tapage possible avec les ferrailles qui remplissaient le grenier. Et " tout le monde en était effrayé," comme dirait la chanson. C'est tout simple, n'est-ce pas ? Maintenant vous connaissez l'histoire de la maison hantée.... par deux jeunes enfants qui avaient des complices parmi les spectateurs, savoir : ceux que nous avons vus monter au grenier et qui n'ont rien trouvé. Ces quatre drôles avaient fait des recherches les yeux fermés.

Comme les problèmes les plus difficiles s'expliquent facilement quand on en connaît la *sentène* !

Un pont construit par le diable.

La femme plus rusée que le diable

Nous étions à la fin du mois d'août, en l'année 1863, c'est-à-dire à la fin de nos vacances d'écolier. Encore huit jours, et nous disions adieu aux plaisirs et aux jouissances si pures que nous éprouvions au sein de la famille. Encore huit jours, et nous retournions au collège nous

livrer à l'étude des sciences, reprendre nos rudes labeurs que nous avions interrompus pendant quelque temps, afin de procurer un repos bienfaisant à nos jeunes intelligences. L'heure du départ allait donc sonner bientôt, et déjà il nous semblait entendre les lugubres vibrations de l'airain nous appelant à la salle d'études et à la classe—l'écolier redoute tant le bonheur qu'on ressent dans une maison d'éducation !

"Comment ! il nous reste encore huit jours de vacances ! Huit jours bien employés, c'est quelque chose dans la vie d'un écolier !" Telle fut l'exclamation que laissa échapper un élève de mathématiques assis au milieu d'un groupe de camarades qui s'étaient donné rendez-vous, par une magnifique soirée, dans le riant bocage au sein duquel se dresse le superbe collège de Ste-Anne. Nous étions au nombre de ces heureux étudiants. L'un de nous s'empressa de répliquer : "C'est vrai, mais quel est le meilleur moyen d'employer comme il faut un laps de temps aussi court ?" Plusieurs projets sont alors émis par la réunion de ces vrais amis de collège. Le premier suggère une partie de pêche, le deuxième plaide en faveur de la

chasse ; le troisième préfère une *promenade sentimentale* dans les paroisses environnantes ; un quatrième enfin propose une excursion en chaloupe vers la rive nord du fleuve Saint-Laurent. Nous votons—sans cabale, et le qua-

La nacelle se balance mollement...

trième projet de .... plaisir, nous allions dire de loi, est adopté par une grande majorité. Et tous alors de s'écrier en chœur : " Demain matin, à 6 heures précises, à la chaloupe ! " La réunion est dissoute.

***

Le lendemain matin, personne ne manque à l'appel, et notre légère nacelle, dont les voiles sont gonflées par le doux zéphir, se balance mollement sur les ondes limpides du Saint-Laurent. Nous voguons vers la baie Saint-Paul. Nous n'entreprendrons pas de retracer ici le magnifique panorama qui se déroule alors à nos regards. Plus d'une fois nos lecteurs ont eu l'avantage d'admirer les sites enchanteurs et les paysages pittoresques et féeriques que nous rencontrons à chaque pas dans ces parages, que le Créateur s'est plu à combler de ses faveurs. Toutes ces sublimes beautés de la nature parlent au cœur un langage divin et élèvent notre esprit vers Celui qui de rien a fait toutes choses.

Arrivés à quelques arpents de la plage, non loin d'un gouffre célèbre dans les annales maritimes, nous dirigeons notre course vers la Malbaie. Le zéphir a cessé de souffler, et notre coquette embarcation glisse tranquillement sur la plaine liquide, au gré des flots. Le temps est alors splendide, le ciel clair et serein ; pas un seul nuage au-dessus de l'horizon. D'élégantes maisonnettes, blanchies à la chaux, sont échelonnées au pied des Lauren-

tides ; de nombreux troupeaux broutent l'herbe tendre ; le moissonneur fait retentir l'air de ses joyeux refrains ; de petites rivières, bordées d'arbres verdoyants, se précipitent çà et là, de cascade en cascade, du flanc des montagnes ; des centaines de pêcheurs couvrent la rive

Nous voyons apparaître un vénérable vieillard...

sablonneuse et rejettent sur la côte leurs filets remplis de poissons de différentes espèces. Cette scène champêtre nous ravit d'admiration.

Après avoir longé la rive nord du fleuve pendant un temps assez considérable, nous entrons dans une petite baie, entourée de sapins aux rameaux toujours verts. Notre premier soin en abordant la rive est d'apaiser la faim dévo-

rante qui nous tourmente depuis plus de deux heures ; l'air frais et pur que nous avons respiré à pleins poumons a passablement aiguisé notre appétit. Aussi, c'est avec une bien vive satisfaction que nous nous étendons nonchalamment sur la pelouse pour prendre notre frugal déjeûner.

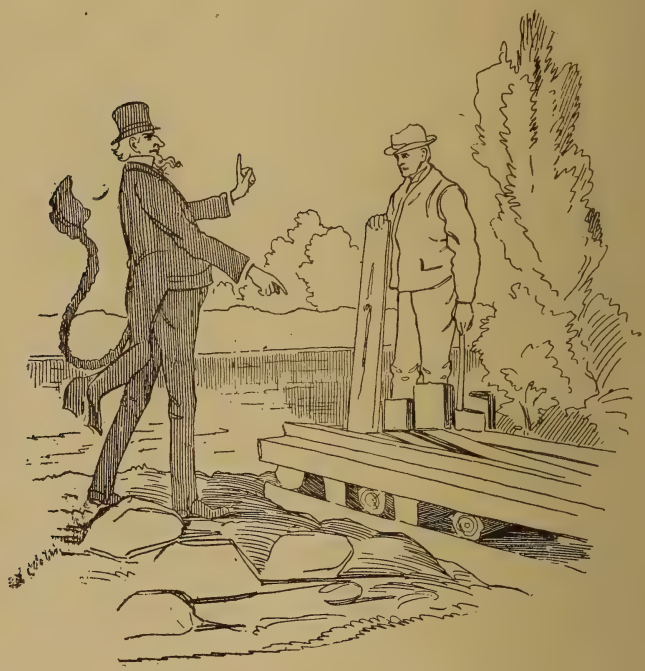
Nous n'avons pas encore terminé notre repas, lorsque nous voyons apparaître sur la lisière de la forêt un vénérable vieillard, appuyé sur un énorme bâton et portant une longue barbe, qui lui tombe sur les épaules. Ce patriarche, au port noble et fier, s'approche de notre groupe en nous souhaitant la bienvenue dans un langage qui n'était connu que de nos illustres aïeux : " Que Dieu soit avec vous, mes chers petits amis. " Nous répondons par une profonde révérence : les cheveux blancs inspirent toujours le respect. Sur notre invitation, le visiteur vient s'asseoir à côté de nous, et la conversation, un moment interrompue, reprend son cours. Notre héros,—il méritait bien ce qualificatif, ce respectacle vieillard, car il s'était conduit en brave à la bataille de Châteauguay,—nous raconte alors une foule d'histoires du temps passé, qui nous ont bien amusés.

Nous ne les avons pas encore oubliées, surtout celle du pont construit par le diable. Cette histoire mérite d'être lue. Voici le récit même que nous fit le narrateur :

*
* *

Mes bons amis, dit-il, vous voyez là-bas à votre gauche une petite rivière qui décrit mille détours et sur laquelle s'élève un magnifique pont de bois. Eh bien ! ce pont a été construit par le diable lui-même. Ça vous surprend, n'est-ce pas ? Pourtant c'est la pure vérité. Autrefois le diable apparaissait souvent aux mortels. Vos bonnes mamans ont dû, pendant les longues veillées de l'hiver, vous parler des nombreuses apparitions du démon sous différentes formes ; soit, par exemple, en cheval, comme lors de la construction d'une église dans une paroisse de la côte sud ; soit en veau, comme dans une maison habitée par des ivrognes et des blasphémateurs et située dans la paroisse de X*** ; soit en homme enfin, comme cela arrivait souvent au milieu des danses du temps de nos ancêtres. Tout le monde connaît ces histoires-là. Mais revenons à notre pont.

C'est un pauvre habitant de la localité qui l'avait entrepris dans l'espérance, sans aucun doute, de réaliser quelques louis; mais, malheu-



Cet étranger l'enveloppe d'un regard scrutateur

reusement, il fut d'abord trompé dans son attente. N'ayant pas un sou vaillant, personne ne voulut travailler pour lui. Il se vit donc forcé de se mettre seul à l'œuvre.

Les travaux avancèrent lentement, à tel point que notre homme tomba dans le découragement le plus complet. Un jour il se rendit comme de coutume sur le théâtre de ses exploits, mais il ne frappa coup, tant il était profondément plongé dans le désespoir. "Que faire, se disait-il, appuyé sur sa grande hache ? Point d'argent, par conséquent point d'ouvriers à mon service ; point de chevaux pour transporter le bois de construction ; point de pain à la maison ! Que c'est donc triste ! Si je pouvais terminer mon entreprise, je deviendrais riche, content et heureux. Je suis né pour être toujours malheureux." Il allait proférer un blasphème épouvantable, lorsqu'il aperçut à ses côtés un homme bien mis paraissant âgé d'une quarantaine d'années.

Cet étranger l'enveloppe d'un regard scrutateur, et, sans préambule, lui demande la cause de sa tristesse. L'entrepreneur s'empresse de lui ouvrir son cœur et lui raconte en peu de mots l'histoire de sa vie.

L'étranger reprend aussitôt : "Voulez-vous que je vous aide à terminer ou plutôt à construire votre pont ?—Si je le veux ! Ah ! que vous êtes bon, monsieur ! Vous êtes mon sau-

veur. J'accepte vos services avec la plus grande joie. Vous serez bien récompensé.—Je

Et la maison retentit de sanglots.

ne vous demande qu'une chose.—Demandez tout ce que vous voudrez, je vous l'accorde

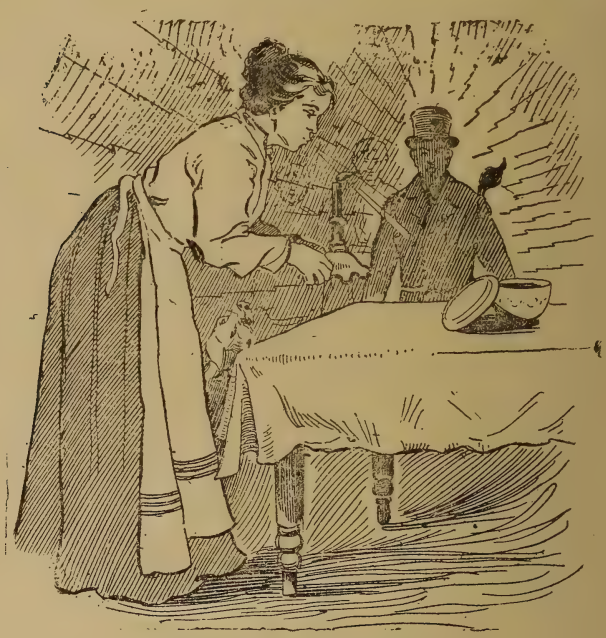
d'avance.—Très bien ; je veux que vous m'appartenez entièrement un an après que le pont sera terminé, j'ai besoin de vous.—C'est convenu, je vous donne ma parole. "

Le visiteur inattendu s'absente quelques instants et revient ensuite accompagné d'une vingtaine d'ouvriers forts et vigoureux. Quinze jours sont à peine écoulés, que le pont est complètement fini et accepté par la municipalité comme étant parfaitement solide et exécuté suivant les conditions du contrat.

Le constructeur reçoit le prix de son entreprise et achète aussitôt une ferme d'une grande étendue, sur laquelle il semble vivre content et heureux, suivant ses désirs. Toinette, c'est le nom de la femme de l'entrepreneur—s'aperçoit cependant, vers la fin de l'année écoulée depuis que le pont est construit, que son mari n'est plus le même ; une profonde mélancolie a remplacé la gaieté qui éclatait jadis sur sa figure. Elle l'assiège de questions pour connaître la cause du chagrin qui le dévore ; mais le mari reste muet. Toinette fait enfin un assaut si redoutable sur le cœur de son mari que celui-ci s'avoue vaincu et lui

raconte le marché qu'il a conclu avec un étranger, lorsqu'il a construit son célèbre pont.

"Malheureux ! Imprudent ! s'écrie la femme, tu t'es vendu au diable." Et la maison retentit



Toinette souffle la chandelle.

alors des sanglots de Toinette et de son mari. Mais à quoi servent les lamentations ? Le mal existe ; il faut chercher à le réparer. Le silence se rétablit bientôt et l'on se met à

réfléchir aux moyens qu'il faut adopter pour sortir de cette terrible situation. " Quand le diable doit-il venir, demande la femme ? Ce soir même, répond le mari. "

Toinette se jette à genoux devant une image de la bonne sainte Anne et conjure la grande thaumaturge du Canada de lui aider à arracher l'âme de son mari des griffes de Satan. Elle passe une grosse heure en prière et se relève ensuite en disant à son mari : " J'ai l'espoir de te sauver, mais laisse-moi agir seule."

Les ombres commencent à s'étendre dans la vallée, lorsqu'un inconnu vient frapper à la porte. On ouvre ; c'est l'étranger dont l'arrivée est si redoutée ; il entre en faisant un salut profond à toute la famille réunie près du foyer. Il se dirige droit vers l'entrepreneur et lui dit : "Monsieur, vous m'appartenez depuis dix minutes. Je viens donc vous réclamer comme mon bien."

La femme se précipite au devant de l'étranger et lui demande, avec des sanglots dans la voix, de lui laisser son mari pour quelques instants seulement. " Pour combien de temps, demande l'étranger ?—Pour le temps seulement, reprend Toinette, que mettra à brûler

le petit bout de chandelle que vous voyez allumé sur la table à dîner.—Ce n'est pas long, je vous l'accorde bien volontiers."

La femme s'approche aussitôt de la table et, soufflant de toute la force de ses poumons, elle éteint la chandelle. Elle se retourne ensuite vers l'étranger en lui disant : "Vous n'aurez pas mon mari de sitôt, car jamais je ne rallumerai ce petit bout de chandelle."

Inutile d'ajouter que le diable se retira tout furieux d'avoir été ainsi joué et vaincu par une femme.

Le vieillard termina son histoire en y ajoutant cette conclusion :

La femme est toujours plus rusée que le diable.

Une élégante habitation.

UNE COUTURIÈRE

Sur les bords pittoresques de la Baie-des-Chaleurs, à l'endroit appelé aujourd'hui Carleton, vivait, il y a quelques années, une pauvre mais honorable famille composée du père, de la mère et de deux enfants, un garçon et une fille. Les ancêtres de cette famille habitaient jadis l'Acadie, dont l'histoire est si palpitante

d'intérêt et de scènes émouvantes ; ils avaient quitté leur infortuné pays le jour où les Anglais, par une infâme trahison, attiraient dans un guet-apens, au Grand Pré, tous les sujets loyaux de la couronne de France.

Après des privations et des souffrances de toutes sortes, la famille DuBourg—c'est le nom des victimes de la fière Albion qui font le sujet de cette légende—parvint à se fixer dans une paisible retraite, sur la lisière d'une épaisse forêt, au pied d'une montagne dont le sommet s'élève jusque dans la nue, et sur le bord d'une charmante rivière, qui se décharge dans la Baie-des-Chaleurs. Là, les DuBourg étaient en sûreté ; ils avaient échappé à la haine et à la fureur d'un ennemi implacable. Mais, s'ils n'avaient plus à redouter la persécution et la mort, ils avaient à lutter contre les intempéries des saisons et contre toutes les horreurs de l'indigence. En quittant leur modeste habitation, ils avaient tout perdu, excepté le courage et l'honneur. Forts de ces deux vertus, ils s'enfoncèrent dans la forêt, et, après quelques années d'un rude labeur, ils se trouvèrent à la tête d'une jolie ferme, qui rapportait assez pour leur propre subsistance.

Mais de nouveaux malheurs vinrent frapper cette famille déjà si cruellement éprouvée. Pendant l'été de 1830, un incendie détruisit la chaumière et toute la récolte des DuBourg, qui se virent réduits à la plus grande misère. Le père et la mère, brisés par ce terrible désastre, tombèrent malades presque en même temps et moururent dans l'espace de trois semaines. Pierre, l'aîné des garçons, après avoir rendu les derniers honneurs à ses malheureux parents, abandonna la ferme aux soins de Jean, le deuxième fils des DuBourg et partit pour Québec et de là pour la Californie, d'où il n'est jamais revenu. On n'en a pas entendu parler depuis cette époque. Les filles, au nombre de trois, épousèrent de riches cultivateurs des paroisses environnantes.

Jean, resté seul, se livra à la culture de sa ferme avec une énergie et une activité sans bornes. Mais ses efforts restèrent stériles ; il vécut toujours dans la gêne, et lorsque Dieu l'appela au céleste séjour, sa veuve dut vendre la ferme pour payer les dettes et se réfugia avec ses deux enfants dans une chétive cabane construite près de la baie; elle vivait du travail de son fils et de sa fille. Jean, c'était le nom

du garçon, partait tous les printemps pour faire la pêche sur les bancs de Terreneuve et ne

Elle prend son franc et le porte à son curé.

revenait que l'automne. Julie, la fille, faisait la consolation de sa mère ; elle était pieuse,

active et douée de toutes les qualités qui ornent la femme chrétienne dont parle l'Evangile; elle avait appris le métier de couturière, et l'ouvrage ne lui faisait presque jamais défaut. Cette jeune fille portait une dévotion toute particulière aux âmes du Purgatoire. Chaque samedi, elle donnait un franc à son curé pour faire dire une messe pour les bonnes âmes ; jamais elle n'avait manqué de remplir cet acte religieux.

Il en est de la couture comme de tous les autres métiers ; le chômage arrive parfois avec toutes ses funestes conséquences. C'est ce qui eut lieu pour Julie. Une semaine, elle eut beau frapper à toutes les portes, partout elle essuya un refus ; et le samedi elle n'avait qu'un simple franc dans son gousset. Que faire ? Sa mère n'a plus de pain. Et les âmes du Purgatoire ! Va-t-elle les négliger ? Elle hésite, elle réfléchit, elle verse quelques larmes sur son malheureux sort. Mais son hésitation ne dure qu'un instant ; elle prend son franc et court le porter au curé, en se disant : Si ma mère et moi mourons de faim, le bon Dieu aura pitié de nous.

La semaine suivante, Julie se met à la recher-

che d'ouvrage ; elle marche bien péniblement; elle est si faible—elle n'a pas mangé depuis deux jours—qu'elle chancelle comme un homme ivre. Malheureusement ses démarches sont encore infructueuses ; il lui est impossible de trouver le moindre ouvrage.

Julie tombe alors dans le découragement le plus complet; elle ne sait où diriger ses pas, lorsqu'elle fait rencontre d'un beau jeune homme, qui l'aborde en lui disant : " Mademoiselle, permettez-moi de vous demander la cause de votre tristesse et de l'abattement que je lis sur votre visage."

Julie, rassurée par l'air candide et bon du jeune homme, répond sans hésiter et lui raconte en peu de mots l'histoire de sa vie.

Le beau jeune homme reprend :

" Vous manquez d'ouvrage. Je connais une maison où vous en trouverez certainement." Et il lui indique la maison bénie.

La couturière se rend à l'endroit désigné et frappe, en tremblant, à la porte d'une élégante habitation. Personne ne répond. La jeune fille frappe de nouveau, et toujours le silence le plus profond règne dans l'intérieur. Alors elle se décide à ouvrir, entre dans un riche

corridor et se trouve tout à coup en présence de Madame L...., la maîtresse de céans. Julie

Mademoiselle, permettez-moi....

lui expose le but de sa visite et lui fait connaître sa rencontre avec le jeune inconnu.

La bonne dame reste toute surprise de cette visite inattendue. C'est un jeune homme qui l'envoie vers elle pour avoir de l'ouvrage, et elle n'a aucune couture à faire faire ! Il y a là un mystère.

—Vous dites que ce jeune homme vous a assuré que vous auriez de l'ouvrage ici ?

—Oui, madame. Après avoir su que j'avais dépensé mon dernier franc pour les âmes du Purgatoire, il m'a pour ainsi dire commandé de m'adresser à vous pour sortir de ma pénible situation.

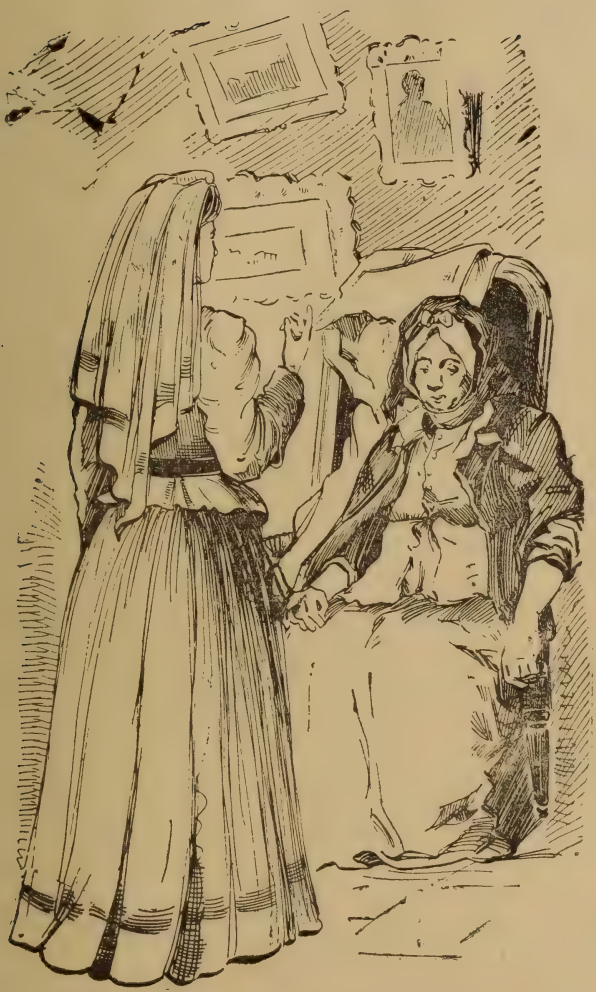
—Et ce jeune homme, vous ne le connaissez pas ?

—Non, madame, c'est la première fois que je le vois.

Tout en parlant, Julie jetait un regard sur les portraits qui ornaient les murs du salon, où les deux causeuses se trouvaient alors. Tout à coup, elle s'écrie :

—Voilà, madame, le portrait du jeune homme que je viens de rencontrer, et elle désigne de la main le portrait en question.

—Vous êtes parfaitement sûre que ce portrait



Voilà le portrait du jeune homme....

est l'image fidèle du jeune homme que vous avez rencontré tout à l'heure ?

—J'en ferais serment, madame. C'est cette personne elle-même.

Madame L.... fond alors en larmes et se jette à genoux en s'exclamant : "Ma bonne demoiselle, c'est mon fils unique que vous avez racheté des flammes du Purgatoire ; c'est le dernier franc dont vous vous êtes dépouillée en sa faveur qui lui a ouvert la porte du ciel. Je n'ai pas d'ouvrage à vous donner ; mais je veux vous sauver de la misère, comme vous avez sauvé mon enfant des flammes du Purgatoire. Désormais ma maison sera la vôtre. J'ai perdu mon mari et mon fils unique, vous les remplacerez à mon foyer."

Après lui avoir glissé quelques louis d'or dans la main, la dame dit à Julie : "Allez consoler votre mère chérie et venez ensuite vivre avec moi." Voyant que Julie hésitait à partir, elle lui demanda la cause de son trouble.

La jeune fille lui avoua franchement qu'elle ne pouvait se décider à abandonner sa bonne mère.

Madame L.... la rassura. "Vous ne quitterez pas votre mère, lui dit-elle. Retournez

chez elle et qu'elle vienne demeurer ici avec vous. Elle a aussi sa place dans ma maison."

Quelques jours plus tard, Julie et sa mère étaient installées dans la charmante villa de la veuve et menaient une existence des plus heureuses. A la mort de madame L...., Julie hérita de l'immense fortune de cette femme de bien.

Un franc déposé chaque semaine entre les mains du curé avait produit des millions.

LA CHAMBRE DU REVENANT

Il y aura bientôt vingt ans nous rencontrions, à Québec, un ami que nous n'avions pas vu depuis que nous avions campé ensemble près du Mont Cavi, à l'endroit généralement connu sous le nom de *Camp d'Annibal,* qui se trouve situé à huit lieues environ au midi de Rome.

Après force poignées de mains, nous causons du temps passé, du temps présent et de nos projets de l'avenir. Mille questions se présentent à la fois à notre esprit : nous avions tant hâte de connaître ce qui nous avait le plus intéressé depuis notre séparation ! Mais notre curiosité fut bientôt satisfaite, car l'histoire de deux années de la vie d'un homme n'est pas longue à raconter, surtout quand cette vie s'écoule dans un bureau de rédaction. C'est bien simple : le matin vous vous installez à votre pupitre, vous écrivez et corrigez des épreuves ; le midi vous allez au pas gymnastique *prendre une bouchée*, et vous retournez au bureau, où vous continuez d'écrire et de corriger jusqu'au soir. Pendant la soirée, vous faites la même chose. La nuit, vous dormez peu. Le lendemain, vous écrivez et vous corrigez encore. Les jours et les semaines s'écoulent vite de la sorte ; vous passez l'année à écrire, à corriger et à glisser quelques coquilles par-ci par-là. C'est la besogne ordinaire d'un journaliste qui combat dans le rang de serre—file : les Canadiens lui donnent improprement le nom *d'assistant-rédacteur*.

***

Notre ami, M. F. X***, nous parla du voyage qu'il venait de faire aux Etats-Unis. Son récit nous intéressa vivement, et nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en rapportant ici une partie de sa narration, c'est-à-dire celle de la deuxième nuit qu'il passa sur la terre étrangère. Nous laissons la parole à M. F. X*** :

" J'arrive à minuit dans une petite ville de l'état de Pensylvanie. Je voulais descendre dans une maison de pension privée ; mais, vu l'heure avancée de la nuit, je dus me rendre au premier hôtel que je rencontrai sur ma route.

Le lendemain matin, je demande au maître d'hôtel s'il connaît une famille où l'on prendrait un pensionnaire. Comme je posais ma question, un Américain, ayant l'air tout à fait respectable, se présente à moi et me dit : " Monsieur, je puis vous procurer ce que vous demandez. Si vous voulez venir chez moi, je ferai mon possible pour vous satisfaire. Je n'ai pas d'enfants ; je demeure seul avec ma femme. Ma résidence est située à quinze minutes de marche environ de la ville."

J'accepte son offre, et j'accompagne immé-

diatement mon hôte à ma nouvelle maison de pension, où je trouve une excellente table.

* * *

Pendant la journée, j'arpente la ville américaine en tous sens, et je parcours toutes les fonderies—vous le savez déjà, j'ai appris le métier de mouleur. Vers le soir, je m'engage chez un patron du nom de Goodchild, *Bonenfant*, un Canadien pur sang, qui m'offre un prix raisonnable. Inutile d'ajouter que j'étais on ne peut plus heureux d'avoir réussi à me caser aussi vite que cela. Et aussi, au souper, je fis jouer le couteau et la fourchette avec une agilité qui peignait bien la joie que j'éprouvais en ce moment.

A dix heures, je prends congé de mon hôte, et je me retire dans la chambre que M. Moore —c'était le nom du propriétaire de la maison— m'avait destinée. Cette chambre se trouvait au deuxième étage, et pour y parvenir il fallait gravir un escalier tournant, interrompu vers le centre par un palier ayant trois à quatre pieds de superficie. Une fois entré dans " le réduit obscur de mon alcôve enfoncée ", comme dirait Boileau, j'adresse une fervente prière à

Celui qui me tendait une main aussi secourable sur cette terre d'exil, et je me jette ensuite dans les bras de Morphée, après avoir pris la précaution de fermer la fenêtre et la porte de ma chambre de manière à ne recevoir aucune visite nocturne. Je m'endors aussitôt

Une main invisible enlève mes couvertures....

comme l'enfant au berceau. J'étais heureux, et l'avenir me souriait.

Une heure s'est à peine écoulée, que je suis éveillé tout à coup par un vent violent, qui secoue fortement les rideaux de mon lit. Je me mets sur mon séant et je porte un regard scrutateur dans tous les coins et les recoins. Ma

porte et ma fenêtre sont encore fermées ; il n'y a rien de dérangé dans la chambre. Cette brise reste pour moi un mystère. Après tout, me dis-je, c'est peut-être un rêve que j'ai fait. Et je me recouche. Mais il n'y a pas dix minutes que je suis mollement étendu sur le duvet—je ne dormais pas encore, je vous l'assure—qu'une main invisible enlève toutes mes couvertures et les transporte au pied de ma couche. Je reste alors plus mort que vif. Le sifflement des balles piémontaises ne m'ont jamais causé une frayeur aussi grande. La peur m'obscurcit tellement la vue que je ne distingue aucun objet dans mon réduit. Je voulais faire de la lumière, mais je ne pouvais même pas trouver les allumettes que j'avais déposées sur une petite table placée près de moi, j'étais devenu presque fou, et je tremblais comme le condamné à mort qu'on est sur le point de lancer dans l'éternité.

Cependant le plus grand silence règne dans ma chambre hantée. Je reprends un peu de courage après avoir dit un *pater* et un *ave* pour les âmes du purgatoire, et je m'efforce de clore la paupière en *m'abriant* avec mes draps par-dessus la tête. Mais vaine tentative ; les esprits recommencent leur jeu infernal ; ils ne me

laissent pas une minute de repos. Cette fois, je sens rouler sur mon corps, de la tête au pied, un objet qui, par le toucher, ressemble à un sac rempli de laine. Je me dresse alors tout d'une pièce en criant : " Si quelqu'un a affaire à moi, qu'il parle. Il faut en finir avec cette chanson-là." J'avais réellement peur, et j'étais en colère.

Personne ne répond à mon interpellation. Tout dans ma chambre est dans le même état qu'auparavant. Je me jette à genoux sur mon lit—je n'aurais pas voulu mettre pied à terre pour tout l'or du monde—et je prie pour les âmes qui ont le plus besoin de secours. Ma prière fut exaucée, car j'ai passé le reste de la nuit sans être inquiété davantage par les revenants.

A trois heures, j'étais debout et je me promenais de long en large dans le jardin, pour respirer cet air embaumé de la campagne qui s'exhale pendant une délicieuse journée du printemps. J'étais brisé, fatigué, harassé.

***

Le soir arrivé, je préviens M. Moore que je ne coucherai plus dans la chambre qu'il m'avait

"Montez avec moi."

assignée. Je vais, ajoutai-je, dormir sur le canapé que l'on voit là-bas dans la cuisine.

Mon hôte s'empresse de répliquer : " Montez dans votre chambre ; ne craignez rien. Je sais que vous avez eu peur. Mais ne vous alarmez pas du bruit que vous entendrez. Il ne vous sera fait aucun mal, je vous le jure. C'est à moi seul que l'on en veut. "

Ces paroles me rassurent un peu, mais je vous avoue franchement que je ne me sentais pas disposé à me rendre à son invitation. M. Moore m'ayant sollicité de nouveau, je me décide à monter en tenant ma lampe de la main gauche. Arrivé au palier, auquel j'ai fait allusion tout à l'heure, je sens un poids lourd s'abattre sur mes épaules. Je fais une halte, afin de prendre de la force pour continuer mon ascension périlleuse, et je gravis ensuite un degré. Le poids qui m'accablait déjà augmente de pesanteur et menace de m'écraser au milieu de l'escalier. J'appelle le propriétaire de la maison, qui accourt à mes cris de détresse. Je lui raconte ce qui vient de m'arriver.

" Ce n'est rien, me répond-il. Montez avec moi." Nous continuons. A peine sommes-nous dans le passage qui conduit à ma chambre, que

la porte de cette dernière s'ouvre avec un fracas épouvantable, et, en même temps, mon hôte reçoit une giffe des mieux conditionnées ; les cinq doigts d'une main restent empreints sur son visage.

M. Moore me dit alors d'une voix brève et tremblante : " Descendons." Il n'a pas besoin de répéter son invitation, car en deux temps et trois mouvements je suis au pied de l'escalier.

***

Je m'empresse de demander à mon hôte la cause de ce mystère. Ce dernier se fait un devoir de satisfaire ma légitime curiosité. " J'avais, dit-il, un fils unique que j'aimais tendrement. Je lui donnais de l'argent toutes les fois qu'il m'en demandait. Mais, ayant constaté un jour qu'il menait une vie des plus misérables, je discontinuai de lui alimenter le gousset. Il me prit alors en aversion et se conduisit en véritable fils dénaturé. Et quand, l'année dernière, il mourut à la suite d'une orgie épouvantable, il me jura que jamais personne n'occuperait sa chambre. Cette chambre est précisément celle qui vous était des-

tinée. Vous êtes le premier qui ait passé la nuit dans ce lieu redoutable. Tous les autres pensionnaires que j'ai eus avant vous, n'ont pu y rester pendant plus d'une heure."

Malgré cette grande dose de courage que m'attribuait ce bon vieillard, je n'ai plus remis les pieds dans la *chambre du revenant* ; c'est ainsi que je la désignais dans la suite."

Avant de porter jugement sur la véracité du narrateur, nous prions le lecteur de ne pas oublier cet adage populaire : "Grand voyageur, grand menteur."

Le signe de notre rédemption se dressa....

PUISSANCE DE L'"AVE MARIA"

Il existe dans la Beauce une forêt qui fut autrefois le théâtre de crimes innombrables. Cette forêt, large de dix lieues environ, longe sur une distance de cent à cent cinquante lieues la frontière qui sépare les Etats-Unis de la province de Québec. Par son sombre aspect elle ressemble beaucoup à la célèbre Forêt Noire de l'Allemagne.

Dans la partie la plus obscure de cette immense solitude et au milieu d'une touffe épaisse de sapins s'élève une grande croix, dont le pied porte l'inscription suivante :

" *En souvenir d'un grand pécheur à qui Dieu a beaucoup pardonné.* "

Ces paroles sont pour nous un profond mystère, mais elles résument cependant toute la vie de l'homme qui a élevé ce monument sacré en l'honneur du divin Crucifié. Il n'y a pas longtemps que cette croix montre aux voleurs et aux brigands de cette forêt redoutable la voie qu'ils doivent suivre pour aller au ciel : voie de larmes, de souffrances et de persécutions. C'est en 1820 que le signe de notre rédemption se dressa triomphalement et pour la première fois dans cet horrible et obscur repaire du brigandage. Et voici dans quelle circonstance ; le fait que nous allons raconter est historique :

* * *

Une vertueuse veuve, possédant une brillante fortune, vivait modestement dans une ville des plus populeuses du Canada. Elle n'avait qu'un enfant, et celui-ci vint au monde quelques

jours après la mort de son père. La veuve, restée seule avec son cher enfant, porta ses regards vers le Ciel en conjurant la divine Providence de la conduire dans le sentier de la vertu, et trouva dans la prière la consolation aux maux qui étaient venus fondre sur elle au moment où l'avenir lui promettait la plus grande somme de bonheur. Elle ne négligea rien pour donner une éducation chrétienne à son fils et rendre sa vie conforme aux enseignements de la religion catholique. A l'exemple de la mère de saint Louis, roi de France, elle aurait mieux aimé voir son enfant mort à ses pieds que de lui voir commettre un seul péché mortel. Le jeune Gaston—c'est le nom de l'enfant—répondit d'abord aux nobles espérances que sa mère mettait en lui. Au collège, il devint le modèle des étudiants. Pendant les vacances, sa conduite faisait l'admiration de toutes les personnes qui le fréquentaient.

Partout on parlait de Gaston comme d'un jeune homme doué des plus précieuses qualités du cœur et de l'esprit. La mère était heureuse. Mais son bonheur fut de courte durée ; car Gaston, qui aimait passionnément la lecture des romans immoraux, comme on en rencontre

si souvent de nos jours, se perdit entièrement. Sa mère eut beau lui faire de sages remontrances sur la lecture de semblables livres et sur les mauvaises compagnies qu'il hantait, tout fut inutile. Plus Gaston avançait en âge, plus il s'enfonçait dans la fange du crime. Après avoir été un phare lumineux par ses vertus, il devint la triste personnification de la débauche, de l'ivrognerie et de l'impiété. Quand il passait dans la rue, on le montrait du doigt et les enfants le fuyaient comme un pestiféré.

***

La malheureuse veuve éprouva tant de chagrin de la conduite de son fils dénaturé, qu'elle tomba malade et mourut quelques semaines plus tard. Avant de rendre le dernier soupir, la moribonde appela Gaston à son chevet et lui fit promettre, après lui avoir mis sous les yeux toute l'horreur de sa situation et le triste avenir qui s'ouvrait devant lui, de ne jamais oublier la sainte Vierge dans ses prières et de dire tous les jours à son intention un *Ave Maria*. Gaston—nous le disons à sa louange—tint sa promesse ; jamais il n'omit la récitation de la Salutation angélique.

La mort de sa mère le retint quelques jours chez lui. Mais les salutaires réflexions que lui inspira ce tragique événement ne laissèrent

Gaston au chevet de sa mère.

bientôt aucune trace, et un mois s'était à peine écoulé depuis cette lugubre époque, que Gaston se livra de nouveau au plaisir et à la débauche avec une ardeur indescriptible. Il était immensément riche ; aussi il redevint immensément dépravé. Il roula de crime en crime et finit par le pénitencier, où il passa cinq années confondu avec tout ce que la société renferme de plus vil et de plus honteux. Ce terrible châtiment n'opéra en lui aucun changement. En sortant, Gaston courut à Québec presser la main de ses compagnons de désordre et continua, comme par le passé, de se vautrer dans tous les excès.

Trois ans après sa sortie du pénitencier, Gaston avait complètement dissipé la fortune presque fabuleuse que lui avait léguée sa bonne et tendre mère. Lorsque son intendant lui apprit cette nouvelle, l'enfant prodigue resta comme foudroyé. Il lui semblait qu'il avait mal compris, il lui fit répéter ce qu'il venait de dire. L'intendant lui annonça de nouveau que toutes ses richesses étaient disparues. Gaston ne put proférer une seule parole. Ce n'était pas la perte de ses biens qui le torturait le plus, mais c'était plutôt la pensée d'être

obligé de renoncer à ses plaisirs—il était radicalement méchant—et de voir *ses amis*, ses prétendus amis l'abandonner, parce qu'il n'avait plus le sou pour les maintenir dans la débauche.

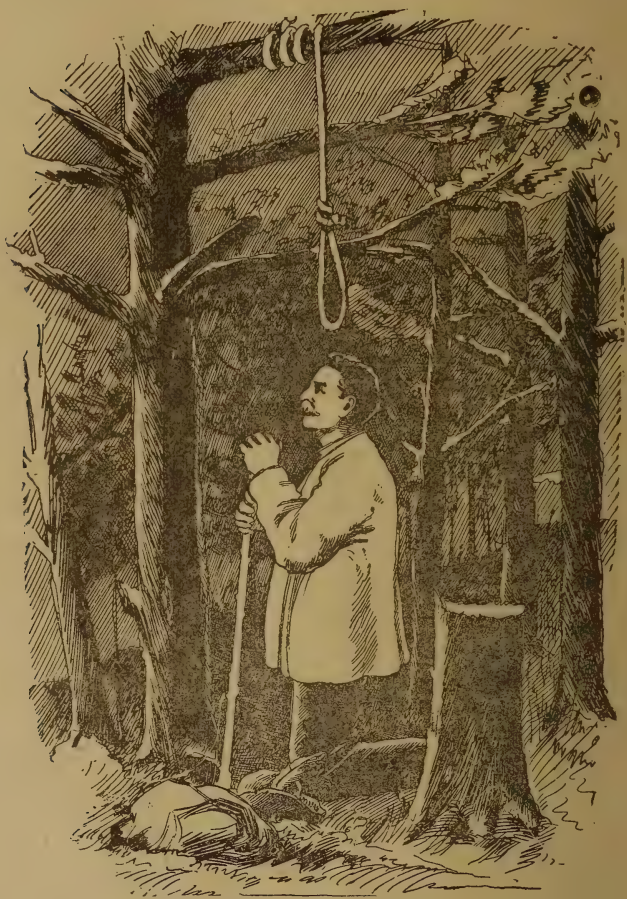
Peu à peu le vide se fit autour de lui, et bientôt il fut plongé dans le plus complet isolement. Un soir, son concierge vint lui signifier l'ordre de quitter immédiatement sa chambre, parce qu'il devait deux mois de loyer et que son ameublement couvrait à peine la somme due. Gaston répondit avec un aplomb et une fermeté qui étonnèrent le concierge : "Demain à cette heure-ci, je serai loin de Québec." Le concierge se retira à cette réponse, et le lendemain Gaston avait quitté la vieille capitale du Canada.

***

Huit jours plus tard, nous retrouvons Gaston au milieu de la Forêt de la Beauce. C'était par un jour d'été, et le soleil, qui arrivait au terme de sa course, allait disparaître bientôt derrière les sapins dont la cîme s'élevait jusqu'à la nue.

Le jeune homme cheminait d'un pas tranquille, mais ferme ; il paraissait cependant aussi sombre que le bois qui l'environnait. Après

avoir marché pendant plus d'une heure dans cette ténébreuse retraite, il s'arrêta sur un



Gaston récitant l'*Ave Maria.*

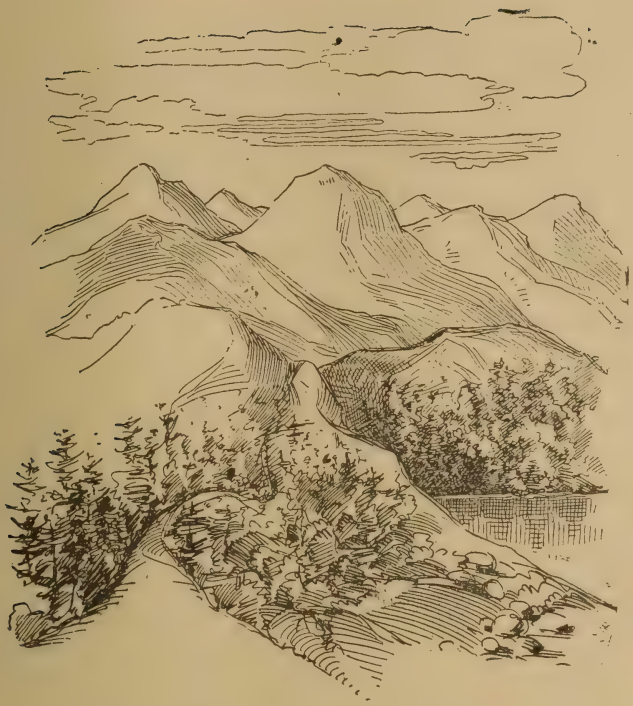
tertre assez élevé et entouré d'arbres touffus. Gaston sortit alors une corde qu'il tenait cachée sous son habit et en fixa une des extrémités à une forte branche, tout en ayant eu le soin de faire un nœud coulant à l'autre bout, qui s'arrêtait à une dizaine de pieds du sol. Il avait pris la résolution de se suicider. Le malheureux ! il n'avait de la force que pour le crime. En face de la misère, il perdait courage, et plutôt que de lutter vaillamment contre les adversités de cette vie de larmes, il avait recours au suicide, le plus grand acte de lâcheté que l'homme puisse commettre.

Gaston se préparait à grimper dans l'arbre où la corde fatale était attachée, pour se lancer ensuite dans le vide, lorsque la pensée lui vint de réciter l'*Ave Maria* qu'il avait promis à sa mère mourante. "Je l'ai promis, se dit-il, et je ne veux pas manquer à ma promesse à la dernière heure de ma vie." Et il se jeta à genoux au pied de l'arbre. Les mains jointes et le regard tourné vers le ciel, Gaston récita avec une certaine dévotion la Salutation angélique. Lorsqu'il eut prononcé ces mots : "Priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort," il éclata en sanglots.

Marie avait touché ce cœur plus dur que la pierre, et Gaston était converti. Il reste plusieurs heures en prière pour demander pardon à Dieu de toutes les iniquités dont il s'était rendu coupable, et quand il se releva, l'idée du suicide s'était évanouie, et l'espérance, appuyée sur la foi, avait remplacé le désespoir. Gaston courut aussitôt s'enfermer dans un célèbre monastère de la France et mourut quelques années plus tard dans cet asile du bonheur, après avoir donné l'exemple de toutes les vertus les plus sublimes et les plus héroïques.

C'est en mémoire de sa conversion que Gaston fit élever dans la Forêt de la Beauce la croix dont nous avons parlé au commencement de ce récit.

Gaston était perdu, mais il fut sauvé par la puissance de *l'Ave Maria.*



Les montagnes de la province de Velletri.

LE SOUVENEZ-VOUS

Lorsque nous avions l'honneur de servir comme zouave dans l'armée pontificale, il nous a été donné de connaître une classe d'individus

qui ont, de tout temps, fait la terreur d'une grande partie de l'Italie, surtout de l'ancien royaume de Naples. Ces monstres à figure humaine sont désignés sous le nom pompeux de *brigands* ; et ils méritent bien ce qualificatif, ces voleurs et ces assassins. Il n'y a pas un seul crime qui ne leur soit connu. Leur histoire fait frémir de crainte et d'horreur et paraît même invraisemblable ; mais les faits nombreux que nous avons recueillis à Rome sur leur compte, ne nous permettent pas de douter un seul instant de l'authenticité des terribles tragédies dont ils ont été les sinistres héros.

Au mois de juin 1868, la compagnie de zouaves dont nous faisions partie—le 3e dépôt commandé par le capitaine de Kermoal—fut envoyée en garnison à Velletri, patrie d'Auguste, ville importante des anciens Volsques et située à trente-six milles environ au sud de la Ville-Eternelle. Cette région était devenue alors le rendez-vous des brigands. Les nombreuses chaînes de montagnes qui entourent cette province comme d'une ceinture, offrent un refuge assuré à ces êtres dépravés. Plusieurs fois les soldats du Saint-Père furent lancés à

la poursuite des brigands ; mais ils revenaient bien souvent de la chasse la besace complètement vide. Le gibier avait disparu à l'approche du chasseur et s'était envolé dans une forêt inconnue. Comment veut-on qu'il en soit autrement ? Les brigands n'ont pas d'habitation fixe ; leur vie est tout à fait nomade. Un jour, ils s'installent dans une grottte profonde ; le lendemain, ils transportent leurs pénates dans un autre repaire situé à plusieurs milles de distance.

Ils connaissent parfaitement toutes les montagnes et les collines ; crevasses, grottes, cavités souterraines, défilés, tout leur est familier ; ils peuvent donner la topographie des rochers aussi facilement qu'un enfant récite son catéchisme de première communion. Il est plus difficile de mettre la main sur les brigands que d'abattre un *orignal* au milieu de nos vastes forêts. Vous croyez les saisir : vous n'êtes plus qu'à quelques arpents des fuyards, vous les voyez courir devant vous, et, tout à coup, il n'y a plus rien. Les brigands ont disparu comme par enchantement. On dirait qu'ils possèdent une vraie baguette de fée. Vous fouillez toutes les sinuosités, tous

les coins et toutes les fissures des rochers sur lesquels ils glissaient, pour ainsi dire, il n'y a qu'un instant, et vous ne trouvez aucune trace de leur passage, aucun vestige, aucun indice qui puisse vous guider dans vos recherches. La montagne s'est entr'ouverte sur leurs pas pour les cacher dans ses entrailles, et toute empreinte s'est évanouïe comme au passage des Israélites sur la Mer Rouge.

Dans le cas où nous parviendrions à connaître la retraite des brigands, nous n'en serions pas plus avancés ; car, dès que le soldat commencerait à descendre dans leur antre ténébreux, les brigands prendraient la fuite par une autre issue secrète, qui est quelquefois placée sur le flanc opposé de la montagne, et iraient se nicher dans un autre édifice pierreux dont l'existence est ignorée du commun des mortels. Pour couper la retraite des brigands dans ce cas-là, il n'y aurait qu'un moyen : ce serait de cerner la montagne qu'ils occupent, et, une fois le cercle formé par plusieurs compagnies de soldats, de gravir lentement la colline en rétrécissant la circonférence. Mais l'exécution d'une pareille entreprise offre encore peu de garantie de succès. En effet, supposons qu'on

vienne vous dire que les brigands sont campés sur telle montagne et qu'on les a vus à l'instant même. Aussitôt un bataillon se met en marche et se prépare à *emporter la montagne*

Le gendarme prend l'habit, l'examine, le tourne...

d'assaut. Arrivés au lieu désigné, les militaires ne trouvent plus que des ronces et des épines, et voici pourquoi : les brigands, du haut de leur place forte, ont vu s'opérer le mouvement militaire, ou bien encore, un ami fidèle vivant au milieu même des habitants de la campagne, est allé donner l'éveil aux montagnards ; et ceux-ci ont levé le pied légèrement et ont couru se cacher sur une autre montagne.

C'est ce qui arrivait ordinairement. Nous avons plusieurs fois fait la chasse aux brigands pendant que nous étions à Velletri, et presque toujours nos démarches sont restées infructueuses. Si, dans une de nos patrouilles, nous avons réussi à capturer cinq de ces monstres, c'est que nous les avons surpris au milieu de leurs orgies ou qu'ils ont été trahis par leurs compagnons *ruraux.* Nous appelons de ce nom les paysans que la crainte d'être immolés à la fureur des brigands rend muets, quand on veut avoir des informations sur les faits et gestes de ces bandits. La plupart des paysans et des bergers d'Italie, résidant au pied des montagnes, sont de *petits brigands,* qui font cause commune avec les *grands.*

Les brigands de la province de Velletri

étaient d'une impudence et d'une hardiesse vraiment étonnantes. Ils venaient souvent dans les villes prendre le café, le soir, dans les hôtels les plus fréquentés, et ils échappaient souvent aux recherches les plus actives de la gendarmerie. Et pourtant la gendarmerie pontificale jouissait d'une excellente réputation d'habileté, de zèle et de fidélité. C'était le plus beau corps de police que nous ayons jamais vu. La ville de Velletri a eu plusieurs fois la visite des brigands ; en voici une preuve entre mille :

Un soir, nous étions de patrouille en compagnie de MM. Charles Trudelle et Napoléon Courteau, zouaves canadiens, et d'un zouave français dont nous avons oublié le nom. Cette patrouille était commandée, comme toutes les autres du reste, par un gendarme. En parcourant la plus grande rue de la ville, le *Corso*, s'il vous plaît—chaque ville des états de l'Eglise a son *Corso*—nous passons devant le *Café du Soleil*. Notre commandant ralentit le pas et jette un regard scrutateur sur la foule des buveurs qui encombrent le café, dont la porte est toute grande ouverte.

Nous remarquons alors que le gendarme est

vivement excité ; mais tout de même nous continuons notre promenade militaire. Quelques arpents plus loin, nous nous arrêtons et nous faisons volte-face. Notre chef *pro tempore* nous recommande de marcher *piano, piano,* en arrivant au Café. Un grand nombre de buveurs ont déjà déserté le restaurant ; il reste cependant encore cinq ou six joyeux convives assis à une table placée dans un coin assez obscur. Le gendarme s'arrête en face de la porte et nous donne l'ordre de faire halte et de fixer le sabre-baïonnette au bout de notre carabine. Cette halte et le dernier commandement donné à voix basse nous intriguent excessivement. Nous ne voyons rien qui puisse nécessiter une charge à la baïonnette, et pourtant notre commandant a des raisons pour nous faire placer sur la défensive, tout prêts à recevoir l'attaque. Obéissons donc sans murmurer ; c'est la discipline qui le veut, et c'est pour la bonne cause qu'il nous faut obéir.

L'énigme s'explique bientôt ; car le gendarme nous donne le commandement de *porter armes* et d'entrer dans le Café. Vous pouvez vous figurer facilement la surprise et la binette des habitués du café en voyant arriver cinq

militaires armés jusqu'aux dents. L'un des convives, entre autres, nous paraît mal à l'aise, et c'est vers lui que nous nous dirigeons. Le gendarme lui frappe sur l'épaule en lui disant: "Vous êtes mon prisonnier." Pour quelle

Nous le conduisons à la prison.

raison, réplique l'homme interpellé par le gendarme ? Pour toute réponse, ce dernier lui ordonne d'ôter son habit—une blouse de drap noir. Le buveur obéit sur-le-champ, mais en faisant une grimace. Le gendarme prend l'habit, l'examine, le tourne, le retourne, et l'approche d'un bec de gaz. Une lettre apparaît entre la doublure et le dessus. En un clin d'œil, la doublure est enlevée d'un coup de sabre, et la lettre tombe aux pieds d'un zouave, qui la ramasse et la remet au gendarme. Notre commandant est satisfait de ses investigations ; il sait ce qu'il voulait savoir. Habillez-vous, dit-il au buveur, et suivez-nous à la prison. Le convive se fâche, frappe la table du poing, casse les verres et se met en état de résister à la patrouille, en se servant d'une chaise comme d'un bouclier. Le commandant reste impassible ; les zouaves ne sont nullement effrayés des menaces de cet énergumène ; ils attendent l'ordre d'agir. " Zouaves, commande le gendarme, en avant." Nous avançons et nous pointons la baïonnette vers la poitrine du forcéné. Sa résistance n'est pas de longue durée ; car, se voyant menacé d'une mort certaine, il demande grâce pour la

vie et, devenu aussi doux que l'agneau, il promet de nous suivre. Nous le conduisons à la prison entre quatre baïonnettes.

Après avoir confié notre prisonnier au geôlier, nous reprenons notre course à travers la ville. Chemin faisant, nous demandons au gendarme la cause de l'arrestation que nous venons d'opérer. "C'est, nous répondit-il, un brigand de la pire espèce que nous avons pincé ce soir. Il fait partie de la bande qui rôde depuis quelque temps aux environs de Cori, l'ancienne Cora, la patrie de Ponce-Pilate, et il était venu en cette ville chargé de remplir une terrible mission. Comme j'ai pu m'en convaincre par la lettre qu'il tenait cachée dans la doublure de son habit, ce brigand devait voler un enfant d'un des plus riches citoyens de cette ville, l'emporter dans les montagnes et demander ensuite une forte rançon. Heureusement que je le connaissais, car c'est un ancien résidant de Velletri qui, après avoir commis les crimes les plus horribles, avait échappé à la justice en se réfugiant dans les montagnes et en se joignant quelques jours plus tard à une bande de brigands."

Deux semaines après son arrestation, notre

brigand subit son procès et est condamné à être fusillé. Deux religieux se rendent à la cellule du condamné et offrent leurs services

Il tombe frappé de six balles.

pour le préparer à la mort. Le malheureux pécheur refuse ; il ne veut pas entendre parler de Dieu. Les zélés religieux reviennent plusieurs fois à la charge, mais en vain ; leurs paroles de consolation sont accueillies par des jurements et des blasphèmes. Le cœur de ce brigand reste aussi dur que le roc.

La veille de l'exécution, les courageux apôtres entrent de nouveau dans le cachot du prisonnier et lui parlent avec des larmes dans la voix du sort épouvantable qui lui est réservé s'il meurt dans l'impénitence finale. " C'est trop tard, reprend le brigand' et je suis trop criminel pour que Dieu me pardonne. Rien ne peut m'arracher des flammes de l'enfer, que je vois déjà entr'ouvert sous mes pieds." Les religieux redoublent de courage et d'efforts. Le brigand résiste toujours en répétant : " C'est trop tard."

Minuit sonne, et toujours la même obstination de la part de ce grand criminel. La nuit s'écoule au milieu des pleurs et des prières des dignes fils de saint François. Et le prisonnier continue de hurler qu'il est damné et que rien ne peut le sauver.

Il est cinq heures du matin. Encore trois heures, et le brigand va paraître chargé d'ini-

quités devant son souverain Juge. Les prêtres se jettent à ses pieds et le conjurent de réciter avec eux le *Souvenez-vous* de saint Bernard. A cette ardente supplication, le condamné porte les yeux vers la voûte de son obscur cachot, joint les mains sur sa poitrine oppressée, récite le *Souvenez-vous*, éclate en sanglots et tombe à genoux en criant : " Mon Dieu, pardon ! " La glace était rompue, et le brigand était converti. Il fait une confession générale, assiste au saint sacrifice de la messe, reçoit la sainte communion et, cinq minutes plus tard, tombe sur la place publique frappé de six balles.

Avant de mourir, le condamné adresse la parole à la foule, énumère tous les crimes qu'il a commis pendant sa vie et demande pardon à tous ceux qu'il a offensés. " Je meurs content, dit-il, car je meurs réconcilié avec mon Dieu, que j'ai tant outragé. Je dois ma conversion à la bonne Madone. Sur son lit de mort, mon père m'avait fait promettre de réciter le *Souvenez-vous* tous les jours. J'étais bien jeune alors, et je n'ai jamais manqué à ma promesse. C'est la Vierge Marie qui m'a ouvert les yeux et sauvé des flammes de l'enfer. Mes amis,

priez toujours Marie, et Elle vous tendra une main secourable dans les circonstances les plus pénibles. Adieu "...

Et le converti entre dans l'éternité.

Une danse du temps passé.

UNE VEILLÉE

CHEZ

MA GRAND'MÈRE

Au temps de ma plus tendre jeunesse, me disait un jour un de mes bons amis de collège,

ma grand'mère Josephte me raconta trois histoires effrayantes, que je n'oublierai jamais de ma vie. Veux-tu que je te les raconte, à mon tour ?—Certainement ; il n'y a rien que j'aime autant que ces contes du temps de mes aïeux.—Ce ne sont pas des contes comme ceux que tu lis dans les Mille et une Nuits, mais des histoires vraies comme le "Discours sur l'histoire universelle de Bossuet." Ecoute-moi, et tu verras que je dis la vérité.—Tu as la parole.

"Comme toute vieille paroisse du nord du fleuve Saint-Laurent, celle de X..... a ses légendes de couleur sombre et d'odeur diabolique.

A l'époque où le vieux rhum de la Jamaïque coulait à flots, trois jeunes gens du village avaient passé la veillée au moulin seigneurial, rendez-vous des amateurs de gigues, de *reels*, de *plongeuses*, de danses rondes, d'*ailes de pigeons*. Sur le minuit, ils reprenaient le chemin du village tout à fait gaillards, riant des prouesses et des gaucheries dont ils venaient d'être témoins. Comme ils passaient devant le calvaire, qui s'élevait alors à un mille à l'est du moulin, aucun d'eux n'ôta son chapeau ni

ne fit le signe de la croix. Cette irrévérence leur porta malchance.

—Mes "fistons," dit l'un des trois, ne trouvez-vous pas comme moi que c'est éreintant de s'en aller comme cela à pied dans le chemin du roi, après avoir eu autant de plaisir et brûlé le plancher du moulin pendant quatre heures consécutives ?

—Oui, reprend un autre, c'est de valeur de n'avoir pas un ami assez généreux pour nous prêter sa cavale, qui nous aurait transportés chez nous dans le temps de le dire. Il n'y a pas un seul de nos danseurs qui pense à nous après la veillée. Il faut se morfondre pour faire plaisir à ces gens-là et eux....

—Ecoute, dit le premier, n'entends-tu pas venir un cheval au galop. Oui, c'en est un, et il se démène tout aussi fièrement que vous autres tantôt.

Et de fait, arrive à eux, au grand galop, un splendide cheval, dont le poil noir reluit aux rayons de la lune. Il n'a ni selle, ni bride, ni licou. Il s'arrête tout net auprès de nous, il fait trois ou quatre tours gracieux et se fouette les flancs de sa longue queue. Il semble offrir ses services.

—Tiens, Quénon, dirent ses deux compagnons de route, voilà une excellente chance pour toi, prends-la. Comme tu restes plus loin que nous, saute sur cette bête et va te coucher.

—Oui, mes amis, je suis votre conseil.

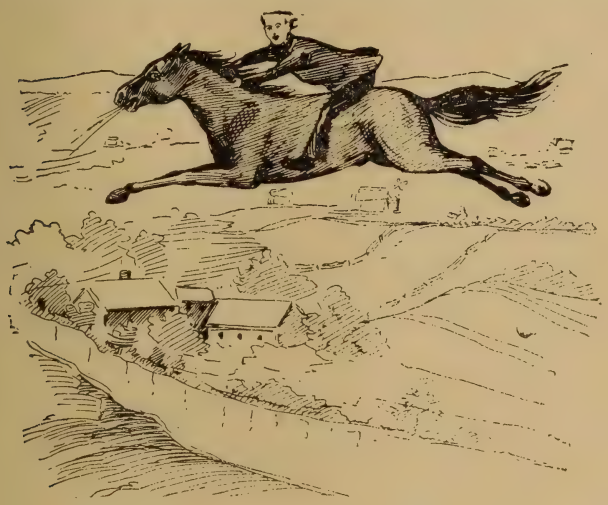
Quand bien même ça serait le diable métamorphosé en cheval, je vais lui en donner un air d'aller, et tu vas suer mon beau, en lui caressant le cou. Regardez-moi faire.

Aussitôt dit, aussitôt fait ; Quénon saisit la crinière d'une main vigoureuse, et, d'un élan, le voilà sur le dos du plus magnifique coursier qu'il ait enfourché de sa vie.

Mais à peine Quénon est-il à cheval, que la bête part comme un éclair. Du premier bond, elle franchit une distance de deux milles ; du deuxième, elle tombe sur le bord d'une rivière ; et, au moment où elle s'élance pour la troisième fois, Quénon, tout navré et perdant haleine, se jette par terre au risque de se casser les os, et il la voit continuer ses bonds effrayants. La voilà dans le fleuve ; ses pattes touchent aussi légèrement l'eau que tantôt la terre. Rendu au milieu du Saint-Laurent, large de cinq lieues en cet endroit, le beau cheval noir fait entendre un rire sardonique, dont les échos se

répercutent au loin, et disparaît au milieu d'un nuage de feu et de fumée.

Au petit jour seulement, Quénon, épuisé de fatigue et de peur, arrivait chez son père. Après avoir changé de toilette, il courut à l'église faire l'aveu de ses péchés à son curé et



La bête part comme un éclair.

demander pardon à Dieu de ses égarements passés. Sa conversion fut sincère, car on ne le vit plus aux veillées du moulin.

Ses deux amis, témoins de cette terrible aventure, crurent que Quénon avait été entraîné dans le fleuve et qu'il s'était noyé. Le mal-

heur arrivé à leur compagnon de plaisir les avait profondément touchés, et ils promirent aussitôt de changer de vie. Le lendemain matin, ils prirent, eux aussi, le chemin du confessionnal, où ils furent agréablement surpris de rencontrer Quénon, qu'ils croyaient mort.

Ces trois jeunes gens devinrent ensuite des modèles de vertu dans leur paroisse et renoncèrent pour toujours à la danse et à la boisson.

Comment trouves-tu mon histoire, me demanda le narrateur ?

—Je te l'avoue en toute sincérité, j'y crois fermement, parce que le diable a joué le même tour à deux individus dans une paroisse du comté de Portneuf

***

Voici la deuxième histoire de ma grand'mère. Permets-moi de taire le nom de la paroisse où se passèrent les événements que je vais relater, parce que les enfants des acteurs de la scène vivent encore.

Deux familles faisaient la frayeur du deuxième rang de cette paroisse. Voisines et proches parentes, elles n'avaient d'énergie que pour l'ivrognerie et le blasphème. Quand la

cruche de boissons arrivait bien pleine, les deux ménages, hommes vieux et jeunes, femmes et enfants emplissaient à tour de rôle tasses et plats de ferblanc. Une fois que la boisson avait produit son effet, c'était une bataille en règle qui commençait, accompagnée de hurlements affreux et de malédictions contre Dieu et les choses saintes. Tous les habitants du voisinage fermaient la porte de leurs maisons à clefs, éteignaient la chandelle ou la lampe de fer suspendue à la crémaillère et défendaient à leurs enfants d'écouter ce qu'on entendait au dehors ou de regarder ce qui se passait chez leurs infortunés voisins. On disait dans toute la paroisse qu'un grand châtiment allait frapper bientôt ces coupables, qui depuis longtemps ne fréquentaient ni église, ni sacrements. Personne du rang ne voulait même porter leurs enfants au baptême.

Un soir, les deux familles avaient bu outre mesure. Le souper à peine terminé, tous ces ivrognes se mirent à parcourir la voie publique en hurlant et en blasphémant ; les enfants frappaient leurs parents et les donnaient au diable, et les parents leur rendaient la pareille. Bien qu'ivres, ils s'aperçurent néanmoins qu'il y

avait au milieu d'eux plusieurs hommes au visage noir qui riaient, blasphémaient et les excitaient à se battre. Enfin, à bout de forces, une famille entra au logis.

La famille voisine n'avait pas encore la mesure tout à fait pleine : de nouvelles rasades achevèrent l'œuvre diabolique, et tous ces ivrognes se mirent à pousser des beuglements et des jurements qui faisaient dresser les cheveux à tous les habitants des environs.

Dans la maison, dont la porte était toute grande ouverte, il n'y avait aucune lumière, bien que la nuit fût venue depuis longtemps.

Cependant, tout à coup un enfant s'écrie :

" Maman, regarde donc ce qu'il y a dans la maison ; ça éclaire."

Le père de dire :

" Si c'est quelque maudit qui veut nous faire peur, je lui casse la tête. Venez avec moi. "

Et tout le monde entre en titubant.

Dans l'obscurité se promenait un monstre de la taille d'un gros chien, les yeux et la langue en feu. Après avoir fait quelques tours au milieu des spectateurs, l'animal va se coucher

sous une table, tout en les fixant de ses yeux étincelants.

" Disons le chapelet, c'est le mauvais esprit, s'écria la mère. Et aussitôt tous tombent à

Un gros chien, les yeux et la langue en feu.

genoux, bien dégrisés, et demandent à Dieu miséricorde et pardon.

Le chapelet terminé, le monstre avait disparu. Mais personne ne voulut se mettre au lit.

Au lever du jour, toute la famille se rendit à l'église, pria le curé de dire une messe pour elle et promit de se corriger.

Ces malheureuses victimes de l'intempérance changèrent de conduite et firent élever, quelques semaines plus tard, une croix ou plutôt un calvaire en face de leur demeure, sur le chemin du roi.

Les descendants de cette famille sont aujourd'hui de bons chrétiens.

***

Je vais remettre ma troisième histoire à un autre jour, car je crains de t'ennuyer.

—Non, continue ; toutes ces histoires du temps passé m'intéressent au suprême degré.

—Je me rends à ton désir, en laissant parler ma grand'mère. C'est un fait historique qu'elle va te remettre en mémoire.

En 1853 et en 1854, un amusement venu on ne sait d'où s'introduisit dans la paroisse de Sainte-Anne de la Pocatière : faire tourner les

tables et les faire parler. C'était devenu presque tous les soirs un passe-temps général ; vieux et jeunes, tous y prenaient part et croyaient au langage des tables tournantes. Cependant personne ne pensait que le diable fût au fond du sac. Si l'on constatait que la table avait dit la vérité, on y ajoutait foi. Il est tout probable que la table mentait très souvent, mais alors on ne le remarquait pas. Si l'on mettait un objet béni sur la table en mouvement, elle s'arrêtait tout net jusqu'à ce qu'on l'eût enlevé. On s'amusait, mais on ne réfléchissait pas.

La même chose se passait dans les paroisses voisines et même dans la bonne ville de Québec. Mais c'est à Sainte-Anne de la Pocatière que se produisit le fait décisif qui engagea l'autorité diocésaine à défendre le jeu des tables tournantes, et voici dans quelle circonstance :

Un paroissien, chrétien exemplaire, mourut muni de tous les secours de la religion. Pendant qu'on faisait la veillée au corps et qu'on priait pour le repos de son âme, quelques jeunes gens se réunissaient dans une maison voisine pour faire la causette avec les trois filles de ce brave habitant. La conversation

roula sur différents sujets et tomba finalement sur les tables tournantes. L'un des "cavaliers" dit alors :

—Faisons donc tourner la table pour savoir où est l'âme du défunt.

On forme la chaîne des doigts autour de la table.

Aussitôt on forme la chaîne des doigts autour de la table, et l'un d'eux demande :

—Si l'âme du défunt est au ciel, frappe un coup ; si elle est dans le purgatoire, frappe

deux coups ; si elle est en enfer, frappe trois coups.

La table se soulève alors lentement, et frappe trois coups.

—C'est à croire, se dirent les jeunes gens surpris ; un bon chrétien comme lui, qui meurt administré, il ne peut pas être damné !

Et on laisse là la table pour jaser de choses et d'autres, ne donnant aucune croyance à ses réponses.

Mais quelques jours après, l'épouse du défunt apprit ce qui s'était passé, et comme elle était très nerveuse, la folie s'empara d'elle. La voilà furieuse, et on fut obligé de la conduire à l'Asile de Beauport. Le curé crut de son devoir d'avertir son évêque, et peu après était publié le mandement qui défendait de faire tourner les tables.

Ce fut le coup de mort des tables tournantes, et le diable, furieux, dut retourner dans son antre ténébreux pour réfléchir sur les nouveaux stratagèmes auxquels il aurait recours pour perdre le monde.

La poule sortant du nid.

LA FIN DU MONDE

L'année 1869 fera époque dans les annales de la belle et riche paroisse de S**.On en parlera longtemps comme ayant été une année de grâces et de bénédictions abondantes pour cette

paroisse, qui s'élève coquettement sur la rive nord de la rivière St-Jean, dans le district de Madawaska. Tous les fidèles, saisis d'une frayeur religieuse, se sont convertis ; et il y avait parmi eux, comme dans beaucoup d'autres villages du reste, des *durs à cuir*, comme on dit vulgairement, des endurcis qui n'avaient pas été à confesse depuis bien longtemps. Missions sur missions, sermons sur sermons, rien n'avait pu les déterminer à venir se courber sous la main qui pardonne, qui bénit et qui console. Tous les efforts, toutes les luttes, tous les assauts du courageux et dévoué curé pour s'emparer de la forteresse du démon furent inutiles. Ces malheureux pécheurs, dominés par le respect humain ou une fausse honte, fuyaient le confessionnal et semblaient décidés à mourir dans l'impénitence finale.

***

Il est bien vrai qu'une petite cause peut souvent produire de grands effets ; car la conversion de toute cette paroisse est due tout simplement à un œuf de poule. Le lecteur doit rire en nous entendant dire qu'un œuf de poule a changé tout à coup les sentiments

religieux de toute une population. De prime abord, nous l'avouons, ce fait paraît un peu étonnant ; car quel rapport peut-il y avoir entre une conversion et un œuf ? Tout de même, c'est le cas, et nous allons le démontrer.

Par un beau matin du mois de juillet, un brave cultivateur de S... se rend à sa grange pour ramasser les œufs que ses poules avaient déposés dans leurs nids depuis la veille. La moisson est assez abondante. Au dernier nid, ses regards tombent sur un œuf qui n'a pas la même apparence que ses voisins ; il est de couleur rose et, comme au festin de Balthasar, une main invisible et mystérieuse avait tracé des caractères prophétiques sur la surface la plus proéminente de l'ovale. Notre homme reste tout stupéfait, il croit rêver, il se frotte les yeux pour voir s'il ne s'est pas trompé ; et il constate qu'il a bien vu et qu'il voit bien. Il se tient près du nid et n'ose toucher l'œuf prodigieux. C'est pourtant, dit-il, un œuf que je vois là. Sa curiosité est vivement excitée, mais il hésite à jeter l'œuf dans son panier.

Après quelques instants de réflexion et d'hésitation, il se décide néanmoins à mettre la main sur cette merveille. Il prend donc

l'œuf avec un respect vraiment religieux et l'examine avec la plus grande attention. Tout à coup il laisse échapper l'exclamation suivante : "O mon Dieu, ayez pitié de moi, ayez pitié de ma femme et de mes enfants," et il se met à genoux.

***

Sa femme arrive sur ces entrefaites. On peut s'imaginer quelle fut sa surprise en voyant son mari dans cette position.

Que fais-tu là, lui dit-elle, en riant aux éclats ? Est-ce que tu pries pour que tes poules pondent plus à l'avenir ?

Le mari se lève et répond ainsi à sa femme : "Au lieu de rire, tu devrais pleurer sur tes péchés comme les filles de Jérusalem."

—Mais pourquoi pleurer ? Je n'ai aucun crime à me reprocher.

—Pauvre femme, c'en est fini de nous. La fin du monde arrive.

—Comment ! la fin du monde ! Elle devient alors sérieuse.

—Eh bien ! oui, regarde cet œuf—c'est l'œuf mystérieux—et lis les inscriptions qui sont gravées sur l'enveloppe.

La femme recule de trois pas.

La femme, en apercevant l'œuf en question, fait un bond et recule de trois pas !

—Ne crains rien, reprend le mari, c'est un objet inoffensif. Examine-le attentivement, et tu verras si nous devons rire ou pleurer.

La femme, rassurée par ces paroles, prend l'œuf et lit les mots suivants :

GUERRE UNIVERSELLE

PESTE EPOUVANTABLE

Fin du monde

"Ah ! mon Dieu, s'écrie-t-elle. Tu as raison de prier et de demander au Créateur pardon de toutes les fautes dont nous nous sommes rendus coupables. Nous avons là un avertissement du Ciel. C'est bien clair ; la guerre va se déclarer dans tout l'univers et sera suivie de la peste, et puis arrivera la fin du monde, qu'on nous prédit depuis si longtemps. Mais que vas-tu faire de cet œuf ?"

Le mari et la femme réfléchissent quelque temps sur le parti à prendre et décident enfin d'aller montrer l'œuf prodigieux au curé de la paroisse. Le vénérable pasteur est bien étonné; mais il ne peut expliquer le mystère.

L'œuf mystérieux fit grande sensation dans la paroisse. Les prophéties que l'enveloppe contenait créèrent une véritable panique parmi les habitants.

On répétait partout que la fin du monde était proche ; et tous les fidèles de voler à confesse et de demander pardon. Ce fut une conversion générale ; personne ne resta en arrière.

Le possesseur de l'œuf miraculeux eut une heureuse idée. "Si je parcourais, dit-il à sa femme, les campagnes et les villages avec mon œuf en demandant cinq sous par tête pour le montrer, je ferais certainement de l'argent."

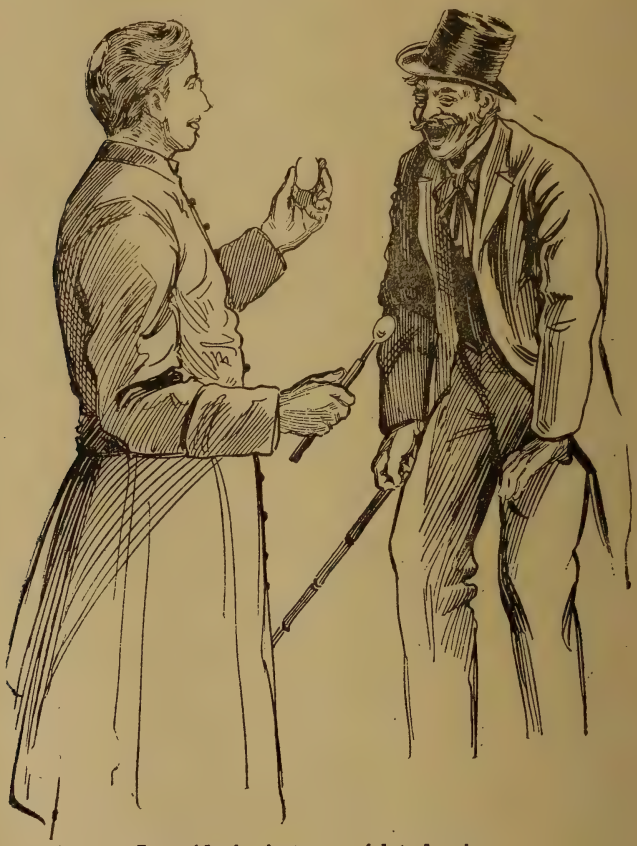
—Tu parles comme un gros livre, reprit la femme. Pars immédiatement, fais-toi aller la langue comme ces charlatans qui passent par ici de temps à autre pour nous vendre des remèdes, et sois sûr que nous deviendrons riches avant longtemps. Quand je te regarde, mon mari, je te trouve fin à croquer.

***

Voilà donc qu'aussitôt le mari part. Il traverse les campagnes situées sur la rive sud

du fleuve Saint-Laurent en bas de Québec. Son voyage lui rapporte de bons revenus.

Arrivé au collège de X..., notre homme vend son œuf pour la somme de deux piastres au



Le médecin jette un éclat de rire.

professeur de physique, qui se trouvait en face d'un problème difficile à résoudre. Le professeur ne comprenait rien à ce nouveau genre de calligraphie. Il avait beau examiner l'œuf et le réexaminer, il ne pouvait que répéter : " Mais c'est prodigieux !"

Une certaine crainte religieuse commençait à s'emparer de son esprit. La grande nouvelle de la fin du monde avait fait le tour du collège et une panique semblable à celle que nous avons mentionnée plus haut, était sur le point d'éclater, lorsque le médecin de l'institution vint trouver le professeur de physique et le prier de lui laisser voir l'œuf à sensation. Le professeur se fit un plaisir de lui montrer la *grande merveille* dont il venait de faire l'acquisition.

Le médecin jette alors un bruyant éclat de rire, qui remplit tout le cabinet de physique. Le professeur est très surpris de l'hilarité du médecin en présence d'un prodige aussi étonnant.

" Vous me paraissez étonné, lui dit le médecin, de ce que je ne sois pas tombé par terre en apercevant votre œuf mirobolant. Reprenez

vos sens ; les caractères gravés sur la surface de cet œuf sont tout à fait faciles à exécuter, et le premier venu peut en faire autant et même mieux."

La bouche et les yeux du professeur s'élargissent outre mesure.

Le médecin continue ; " Je puis écrire de la même manière sur tous les œufs que vous voudrez. "

Le professeur, toujours plongé dans le plus grand étonnement, demande au médecin l'explication de cette énigme.

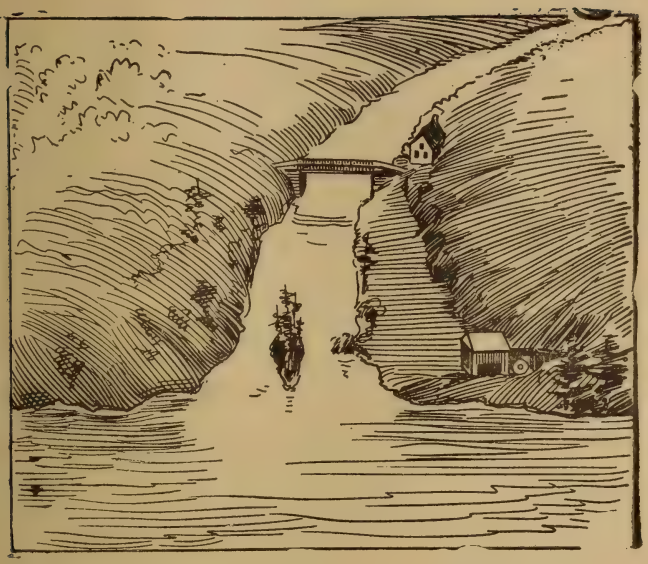
" Le procédé est bien simple, lui répond le médecin. Prenez un œuf, enveloppez-le d'une légère couche de cire ou d'une graisse quelconque ; tracez ensuite les caractères qu'il vous plaira au moyen d'un stylet ou autre instrument du même genre. Plongez votre œuf dans de l'acide acétique ou dans du vinaigre ; enlevez l'enveloppe graisseuse, et votre œuf portera les inscriptions que vous aurez écrites. Ce n'est pas plus difficile que cela."

Le médecin parti, le professeur fait l'expérience suggérée et constate qu'on lui a dit vrai.

L'œuf prodigieux dont nous venons de

raconter l'histoire, avait subi l'opération chimique que le médecin a expliquée au professeur.

C'était un voisin qui avait déposé l'œuf dans la grange de son ami dans le seul but de lui jouer un tour et de lui faire peur.



L'embouchure de la rivière Jacques-Cartier.

LE MOULIN DU DIABLE

Nous venons de mettre la main sur un manuscrit fort précieux : c'est le journal d'un de nos anciens compagnons d'armes, décédé à Québec, il y a dix-huit à vingt ans. Cette relation renferme de très jolies légendes, que les braves habitants des paroisses des Ecureuils, du Cap-Santé et de la Pointe-aux-Trembles ont

recueillies de la bouche de leurs bien-aimés ancêtres et dont la tradition se transmet avec un soin jaloux, de génération en génération.

Nous avons lu ces légendes avec un vif plaisir, et nous croyons intéresser nos lecteurs en reproduisant quelques-uns de ces récits épisodiques mais épiques de notre histoire nationale. Nous laisserons la parole à notre bon ami L..., qui va nous transporter à trente milles en amont de Québec, dans la paroisse des Ecureuils, située sur la rive nord du fleuve Saint-Laurent.

Bien souvent, dans mon jeune âge, dit-il, j'aimais à me promener sur les bords enchanteurs de la rivière Jacques-Cartier et à contempler les deux énormes caps qui en gardent l'entrée comme deux sentinelles vigilantes. Ces lieux, remarquables par leur beauté naturelle et pittoresque, ont été le théâtre de luttes héroïques et sanglantes entre les Français et les Anglais. Le soc de la charrue du laboureur a plus d'une fois ramené sur la surface du sol des débris de sabres et de mousquets, comme pour inspirer aux générations futures le respect qu'elles devront à la

mémoire des vaillants capitaines qui ont arrosé de leur sang ces champs de bataille.

Outre les brillants faits d'armes compulsés par les historiens, les anciens de la paroisse ont recueilli de la bouche de leurs aïeux une foule de légendes merveilleuses, des contes de revenants, de loups-garous, etc. La légende du Moulin du Diable, entre autres, a été, pendant plus d'un siècle, un sujet de terreur pour toute cette région ; car on le disait hanté par le diable lui-même, et c'est pour cela qu'on l'avait baptisé de ce nom peu poétique. Le moulin dont je parle s'élevait dans le "Fond de Jacques-Cartier" ; mais, aujourd'hui, on n'en voit plus que les ruines. Toutes les fois que je passais près de cette vieille masure, même en plein jour, j'étais saisi de frayeur ; car il me semblait voir à travers les ruines la figure de quelques diablotins avec leurs grandes cornes, leurs longues queues et leurs fourches traditionnelles.

Par un beau soir du mois de juillet, désirant "respirer l'air embaumé de mon pays" et me reposer dans la solitude, je pris le chemin qui conduit à Jacques-Cartier, et je descendis sur le bord de la rivière du même nom. Le soleil

disparaissait alors derrière les grands arbres qui se dresssent majestueusement sur la falaise du Cap-Santé, et les ténèbres s'allongeaient peu à peu sur l'onde bondissante. Le spectacle qui se déroulait devant moi, aurait fait le sujet d'une magnifique peinture ; je le contemplais avec allégresse, mais je ne pouvais m'empêcher d'éprouver en même temps un sentiment d'effroi, parce que j'entrevoyais dans le fond noir du tableau les ruines du Moulin du Diable.

Je continuai cependant ma promenade, et je me préparais à allumer ma pipe, lorsque j'entendis un bruit semblable à celui que fait une petite pierre qu'on lance dans une rivière. Je regardai de tous côtés, et j'aperçus bientôt la silhouette d'un homme robuste qui, assis sur le sommet d'un rocher, faisait la pêche au doré. Je m'approchai tranquillement du pêcheur, que je reconnus aussitôt, et je l'apostrophai ainsi :

—Holà! père Godin, il paraît que vous n'avez pas peur du diable, puisque vous pêchez à la brunante, si près de sa demeure.

Le père Godin, tout occupé au plaisir de la pêche, ne m'avait pas entendu venir vers lui; aussi fit-il un bond prodigieux à cette excla-

mation, mais il reprit bientôt son aplomb et me répondit:

Holà ! père Godin...

—Ah! bonsoir, mon petit Louison. Moi avoir peur! mais tu me connais, et tu sais bien que

je ne crains pas plus le diable que les voleurs et les brigands passés, présents et futurs. Tu arrives fort à propos. Je m'aperçois que tu te prépares à fumer; par conséquent, tu dois avoir des allumettes dans tes poches. Imagine-toi donc que je suis parti si pressé de la maison que j'ai oublié de prendre mon "batte-feu." Viens t'asseoir, et nous "tirerons une touche" ensemble.

—C'est ce que je venais faire; car, en vous apercevant, je me suis dit: je vais aller fumer la pipe avec le père Godin, et nous causerons en même temps des fameuses ruines qui sont là, à quelques pas de nous.

Un sourire effleura les lèvres du pêcheur ; et, tout en bourrant sa pipe de bon tabac canadien, le père Godin reprenait:

—Pourtant, c'est un fait certain qu'on a entendu du bruit dans cette masure.

Je riais sous cape; mais le bon vieux s'en aperçut.

—Tu ris! Bigre, si tu avais été à ma place, un soir, tu n'aurais pas ri et tu ne rirais pas aujourd'hui; car, sans mon scapulaire et ma petite médaille de la Vierge Marie, je ne serais pas où je suis maintenant. Tiens! quand

j'y pense, je tremble encore comme un peuplier agité par l'aquilon.

Et de fait, j'entrevis la frayeur peinte sur le visage du père Godin, qui jetait des regards furtifs sur l'habitation diabolique. Mais ce ne fut qu'une ombre passagère, car il continua aussitôt d'une voix calme:

—Tu dois savoir qu'il n'y a plus personne dans la maison de monsieur Lucifer, depuis que j'y ai couché un soir. Je n'ai pas froid aux yeux, tu sais; or, si j'ai eu peur, c'est que c'était effrayant, tu peux m'en croire.

—Racontez-moi donc cette histoire-là. Je désire beaucoup connaître ce qui inspirait tant de crainte et de terreur aux braves habitants des Ecureuils et du Cap-Santé, qui ont cherché à pénétrer ce mystère, mais qui avaient bien le soin de se tenir à une certaine distance du moulin, de peur de voir des revenants ou d'entendre des chansons infernales. Je crois que vous êtes le seul qui ait osé entrer dans cette masure, le soir, et réussi à faire cesser tous les racontages qui circulaient dans la paroisse à ce propos.

Le père Godin fut charmé de l'éloge sincère

que je faisais de sa bravoure. Il se rendit donc à mon désir avec empressement. Secouant sa cendre de pipe sur son genou, il retira sa ligne de l'eau et me fit le récit suivant :

—Le moulin dont tu vois les ruines était bâti au même endroit qu'occupait la maison de mon grand-père Jean Godin, du temps du Fort Jacques-Cartier, qui fut pris par les Anglais commandés par le capitaine Fraser, dans le cours de l'automne de 1759. Le premier moulin, qui fut construit par un Anglais, fut emporté par la crue des eaux au printemps suivant. On en rebâtit un autre, qui devint, quelques années plus tard, la proie des flammes, et il n'en reste plus que les ruines qui sont là, à notre droite. On ne fit, dans la suite, aucune tentative pour le reconstruire. C'est de cette époque que datent toutes les histoires de revenants que tu as entendu raconter. On a cru pendant longtemps, et on le croit encore dans certaines familles, que ces ruines étaient hantées par des esprits infernaux. On disait qu'on voyait, tous les soirs, des lumières se promener dans toutes les parties de cette masure ; on a été même jusqu'à faire courir le bruit que l'on y avait vu le diable tout rouge habillé comme un soldat

anglais, se dandinant avec une torche flamboyante à la main, chantant et blasphémant. Toutes ces histoires firent le tour de la paroisse, et tout le monde en fut effrayé.

Un jeudi du mois d'août, il y a trois ans de cela, ma bonne vieille Madeleine, que j'aime autant qu'au jour de mon mariage dans la petite église des Ecureuils, me dit :

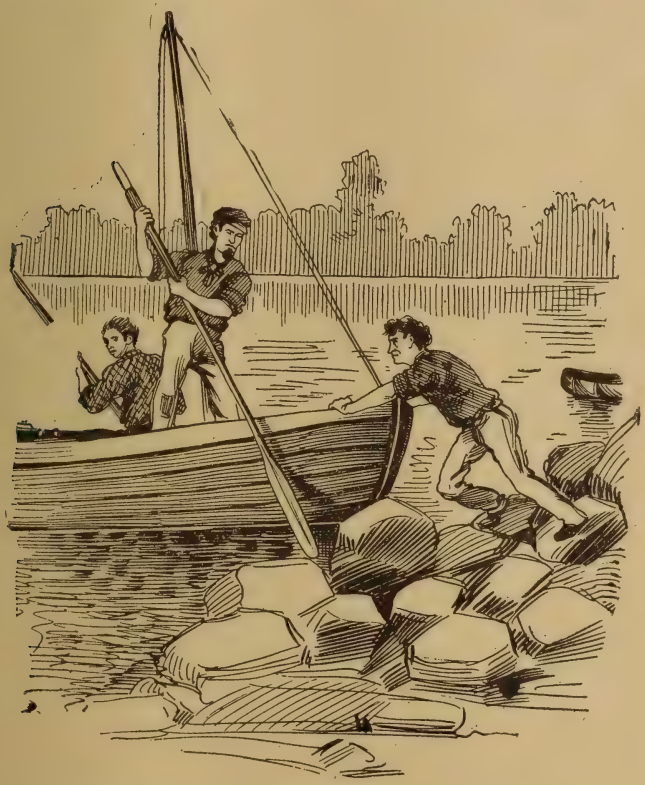
—Mais, mon bon Jean, on n'a pas de poisson pour demain, et tu sais que vendredi est un jour maigre. Prends donc ta ligne, descends à la rivière et emporte-moi une couple de beaux dorés pour notre dîner de demain. Hein ! mon vieux ?

Je ne me le fis pas répéter deux fois. Je cours chercher ma ligne favorite, ma pipe, mon tabac et mon briquet, et je descends, en fredonnant *La Claire Fontaine,* la côte qui conduit au rocher où nous sommes maintenant. Je viens toujours ici, en face de l'îlot, parce que c'est la meilleure place de toute la rivière pour prendre du doré. Mais, ce soir-là, la fortune ne me souriait point du tout ; j'eus beau recourir à toute ma science de vieux pêcheur, le poisson fuyait mon hameçon. Aussi, il faut bien le dire, le temps n'était pas propice : la

chaleur était accablante, il n'y avait pas un air de vent, la surface de l'eau était unie comme celle d'un miroir, le tonnerre grondait dans le lointain, et la noirceur arrivait à pas de géants. Cependant je ne bougeais pas de mon poste, je voulais à tout prix capturer deux ou trois dorés; car je n'aurais pas eu belle façon de retourner à la maison les mains vides. Ma bonne Madeleine, malgré la tendre affection qu'elle me témoigne, aurait pu me gouailler et peut-être me priver de mon dîner le lendemain.

Tout à coup je sens mordre ; je tire vivement ma ligne, mais le poisson que je tiens au bout de ma ficelle est très gros et il se débat comme le diable dans l'eau bénite, à tel point que ma perche casse. Inutile d'ajouter que mon prisonnier s'empresse de fuir et de disparaître pour ne plus revenir. Comme il faisait déjà noir et que l'orage devenait de plus en plus menaçant, je pris le parti de lever le pied et de retourner à la maison ; car Madeleine m'avait dit en partant : " Mon cher Jean, on va avoir de l'orage, le temps se graisse ; reviens de bonne heure et passe loin des ruines du moulin.—N'aie pas peur, femme, je serai

ici avant l'orage. Quant au moulin, il n'y a pas plus de diable dedans que sur la main. Bonsoir ; dans deux heures je serai ici, avec



Une chaloupe aborde près du moulin.

une bonne "brochetée." Deux heures s'étaient écoulées, et je n'avais pas de "brochetée."

Au moment où je me levais pour retourner au logis, un éclair épouvantable sillonna la nue, un coup formidable de tonnerre ébranla les deux caps qui se dressent de chaque côté de la rivière, et la pluie commença à tomber par torrents. Ce fut un véritable déluge. Que faire ? J'étais en chemise, et l'eau me pénétrait jusqu'aux os. Il n'y a pas à balancer, il faut que je me mette à l'abri, et, comme le moulin se trouve à deux pas de moi, je me réfugie dans cette masure, malgré les recommandations de ma bonne Madeleine.

Dans ce temps-là, il y avait sur l'aile droite du moulin une partie du toit qui était encore debout. Je grimpe avec beaucoup de difficulté sur une espèce d'échafaudage en planches qui se trouvait sous cette couverture, et je me couche sur ce lit de camp en attendant le retour du beau temps.

Il y avait à peine une demi-heure que j'étais là, dans ces ruines, lorsque j'entendis une forte exclamation en anglais, suivie d'un formidable juron contre la température. Je compris parfaitement le sens de cette phrase, parce que je savais passablement bien baragouiner l'anglais

à cette époque. J'eus peur, quoique je ne sois pas un lâche, comme tu vas le voir.

Je porte mes regards vers la rivière, et, à la lueur d'un éclair, je distingue trois hommes, vêtus de chemises rouges, dans une chaloupe qui aborde près du moulin. Je fais aussitôt le signe de la croix et je récite toutes les prières que ma pauvre défunte grand'mère m'avait enseignées dans ma plus tendre jeunesse ; car le doute n'était plus possible : c'étaient certainement les habitants du moulin, c'est-à-dire le diable et ses diablotins.

Le plus grand, qui me paraissait être le chef de la petite bande, dit à l'un de ses compagnons :

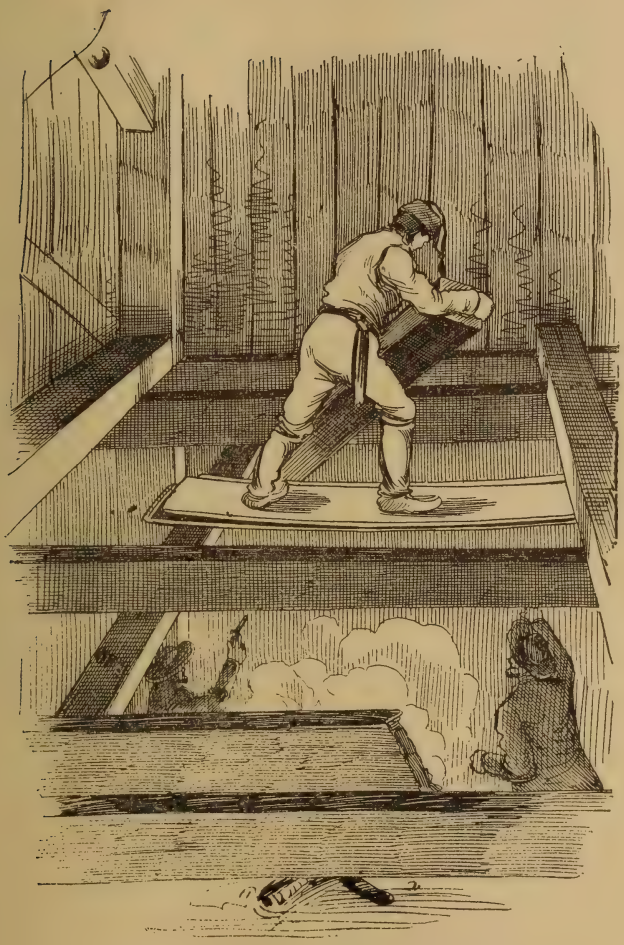
" John, va faire partir la grande roue du moulin, et entrons vite nous mettre à l'abri de la pluie et prendre un bon coup de brandy. Voilà déjà trop longtemps que nous sommes dehors, pour que cela nous a payés. C'est un diable de voyage. " Et il se mit à jurer et à maudire contre le temps, contre le ciel et contre tous les saints.

En entendant ces jurements épouvantables, les cheveux me dressaient sur la tête, et j'aurais donné tout ce que je possédais pour être

dans ma maisonnette, auprès de ma bonne Madeleine, qui devait être inquiète sur mon sort.

Les chemises rouges amarrent leur embarcation à un bouleau près du moulin, entrent dans la masure, viennent s'installer au-dessous de moi et allument un bon feu. Après avoir pris *une larme*, ils font un excellent repas avec les provisions qu'ils ont apportées de la chaloupe et causent des différents vols qu'ils viennent de commettre dans les paroisses de Saint-Augustin et de la Pointe-aux-Trembles.

D'après leurs discours, je m'aperçois que ce n'est pas le diable que j'ai là, auprès de moi, mais bien quelque-uns de ses suppôts, qui vivent de meurtres, de vols et de rapines de toutes sortes. Je comprends bientôt qu'ils appartiennent à la célèbre bande des brigands du Cap-Rouge qui, sous les ordres de Chambers, s'est signalée par ses déprédations dans la ville de Québec et ses environs. Je les craignais alors autant que le diable ; car, s'ils réusissaient à me découvrir dans mon réduit obscur et aérien, c'en était fini de moi, et la paroisse des Ecureuils aurait compté une veuve de plus dans ses registres de l'année courante.



Je lui lance une planche par la tête.

La position que j'occupais dans ma cachette me devint intolérable. Pour alléger la fatigue que j'éprouvais, je voulus me retourner sur l'autre *flanc;* mais, comme mon poids est plus lourd que celui d'un enfant, au mouvement que je fis pour changer de position, une planche cassa net et les deux bouts s'abattirent sur le feu de mes hôtes.

Une exclamation de fureur s'exhala aussitôt de la poitrine des trois bandits: "Il y a ici quelqu'un qui nous espionne!"

Et le chef ajouta: "Que ce soit le diable ou un être humain, il faut s'en emparer mort ou vif. Cherchons partout. Allume des torches, John, et hâte-toi."

Deux torches brillent aussitôt dans l'obscurité, et les lumières s'étendent vers mon gîte. Comme il ne me reste plus que deux planches pour reposer ma tête, les brigands aperçoivent immédiatement mon bonnet rouge, dont le gland passe à travers une fissure.

Le chef dit alors à John:

"Regarde là-haut; vois-tu son bonnet rouge? C'est le diable en personne; car il n'y a que lui qui puisse grimper jusque-là. Faisons-le des-

cendre à coup de pistolet, si nous ne pouvons pas l'atteindre autrement."

Il dit, et l'un des brigands se met à escalader le mur en ruines. Il monte sur une poutre et se trouve à cinq ou six pieds de moi. Les torches ne projetaient plus qu'une pâle lumière; mais je le voyais par intervalle, à la lueur des éclairs. Il pointe son pistolet sur moi, en criant : "Descends, ou tu es mort."

Je n'hésitai pas un seul instant. Comme j'avais hérité un peu de la force de mon grand-père Jean, que les Anglais n'ont pu faire mourir, je lui lance une planche par la tête, et mon agresseur dégringole sans tambour ni trompette jusque sur le terrain des vaches.

La frayeur et la colère avaient triplé mes forces. Je soulève aussitôt une poutre de quinze pieds de longueur sur un pied d'épaisseur et je la jette sur le feu, qui menaçait alors de s'éteindre. Dans sa chute précipitée, ma poutre entraîne une autre pièce de bois, qui bondit, rebondit, donne contre la grande roue, la casse et en fait rouler les débris en bas du coteau, jusqu'à la rivière.

Rendu presque fou par la peur, je me mets, sans savoir ce que je fais, à crier comme un

forcené. Ces hurlements achèvent l'œuvre de mon salut ; car les rôles sont changés. Tout à l'heure j'avais pris ces brigands pour des diables, et maintenant c'est moi qui, à leurs yeux, passe pour être le père des tenèbres. Une partie du moulin démolie, un de leurs compagnons assommé, des cris diaboliques ; il n'en fallut pas davantage pour les convaincre que j'étais le diable en personne. Empoignant leur camarade que j'avais si mal reçu du haut de mon perchoir, ils s'embarquent précipitamment dans leur chaloupe et disparaissent au milieu de l'obscurité, en jurant que jamais le moulin de Jacques-Cartier ne leur servirait de refuge.

Depuis cette époque, les habitants des Ecureuils n'ont plus entendu de bruit ni vu de lumières dans le Moulin du Diable."

—D'après votre récit, reprit notre ami L..., c'était la bande du Cap-Rouge qui venait se réfugier de temps à autres dans le vieux moulin et que les habitants de notre bonne paroisse prenaient pour le diable.

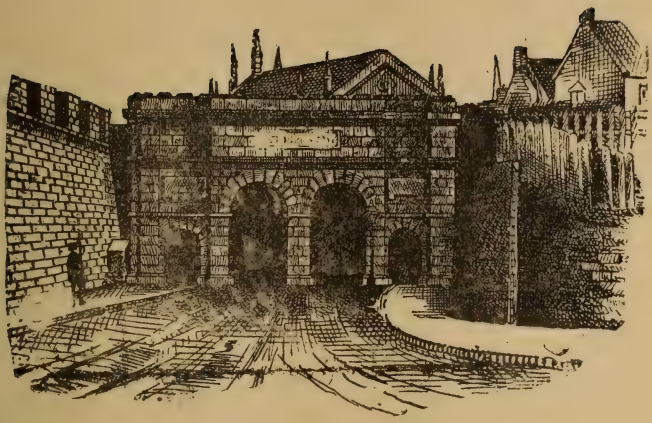
—C'est cela. La Providence s'est servie de ton humble serviteur pour chasser ces brigands du moulin, et voilà tout.

—Dites donc, père Godin, veuillez bien me raconter d'autres histoires comme celle-là. Je pourrais passer la nuit à vous écouter.

—Ce sera pour demain; car, depuis mon aventure, ma vieille ne veut pas que je m'absente plus d'une heure le soir; elle craint toujours qu'il ne m'arrive quelque malheur, et elle m'aime tant!

—C'est bien; demain soir, nous nous rencontrerons sur ce rocher.

A demain! et nous nous séparons.



La porte Saint-Jean.

LES DEUX PRISONNIERS

Quelle soirée ravissante, père Godin ! Telle fut l'exclamation que poussa notre ami L.. en arrivant au rendez-vous fixé la veille. Je craignais de ne pas vous rencontrer sur le rocher, car....

—Arrête, mon Louison, parole donnée, parole sacrée, c'est ma devise.

—Je le sais, mais vos nombreuses occupations auraient bien pu me priver du plaisir de vous

entendre raconter une autre belle légende, comme celle du Moulin du Diable.

—Tu n'as pas oublié, je pense bien, que c'est demain vendredi et qu'il faut deux ou trois dorés pour la cuisine de ma bonne Madeleine. Cette fois-ci, je vais lui en emporter une brochetée. Regarde. " Et il lui exhibe une brochetée de douze dorés."

—C'est une pêche miraculeuse à cette saison, reprend Louison, et je vous en félicite.

—Merci du compliment, et je sais qu'il est sincère. J'ai assez pêché et assez fumé-ce soir, je n'ai pas oublié mon " batte-feu "- et je vais te raconter immédiatement l'histoire que je t'ai promise ; car, encore une fois, parole donnée, parole sacrée.

Le père Jean Godin commença son récit sans autre préambule :

La légende du Moulin te met sans doute sous l'impression que je puis être classé parmi nos hommes forts. C'est peut-être vrai jusqu'à un certain point, car je charge facilement sur mon épaule droite un quart de lard de trois cents livres ; mais, mon cher petit, je ne suis qu'un nain auprès de mon grand-père Jean Godin et de son ami Pierre Léveillé : le premier,

sergent, et le second, caporal dans le détachement de troupes françaises en garnison au Fort Jacques-Cartier en 1759. Ecoute un épisode de leur vie ; j'abrégerai mon histoire autant que possible, afin de retourner au logis avant la noirceur.

Après la défaite de Montcalm sur les Plaines d'Abraham, le 13 septembre 1759, la vaillante petite armée française se retira à la rivière Jacques-Cartier, où le chevalier de Lévis vint en prendre le commandement le 17 septembre. Deux jours après, c'est-à-dire le 19, le chevalier de Lévis, voulant empêcher la ville de Québec de tomber au pouvoir de l'ennemi, arriva avec son armée à Saint-Augustin ; mais là il eut la douleur d'apprendre que M. de Ramezay avait capitulé la veille. L'armée française se replia, une seconde fois, sur la rivière Jacques-Cartier. En opérant sa retraite, le chevalier de Lévis quitta 400 hommes à la Pointe-aux-Trembles pour surveiller les mouvements de l'ennemi, et le soir il vint camper à Jacques-Cartier. Au mois de novembre, il partit pour Montréal, en laissant 1000 hommes au fort, dont tu vois encore les ruines sur la

rive opposée, et en confia le commandement au marquis d'Albergotti.

Le fort Jacques-Cartier n'était rien autre chose qu'une caserne, construite en bois carré, de sapin et d'épinette, et lambrissée en planches. Le tout était entouré d'un mur de pierre de cinq pieds de hauteur. Du côté du fleuve s'élevait une plateforme, sur laquelle on avait placé quatre canons pour recevoir messieurs les Anglais. Le drapeau français flottait au haut d'un mât qui surmontait la caserne.

Au mois de janvier 1760, le marquis d'Albergotti, désirant avoir des nouvelles du camp du capitaine Dumas à la Pointe-aux-Trembles et de la garnison de Québec, chargea de cette mission mon grand-père Jean Godin et Pierre Léveillé. Ces deux hommes étaient d'une taille gigantesque et d'une force herculéenne. Ils prirent des provisions pour huit jours, et, habillés en paysans, ils partaient le 15 janvier, entre neuf et dix heures du matin, pour se rendre à la cité de Champlain.

A une heure de l'après-midi, les deux envoyés extraordinaires arrivèrent à la Pointe-aux-Trembles, où le capitaine Dumas leur fit un

excellent accueil et leur suggéra le moyen de s'introduire dans la ville sans se faire reconnaître. Ils couchèrent au camp de Dumas, et, le lendemain matin, ils se mirent en route pour Québec. Rendus sur le chemin de Sainte-Foye, ils entrèrent dans une maison abandonnée, mangèrent et fumèrent comme des bienheureux, en attendant le moment favorable pour pénétrer dans la ville.

A huit heures du soir, ils faisaient leur entrée, nous ne dirons pas triomphale, mais furtive dans le faubourg Saint-Jean. La lune brillait alors de son plus vif éclat. Pour ne pas être remarqués, ils avaient la précaution de marcher le long et à l'ombre des quelques maisons qui bordaient alors la rue Saint-Jean. La chance les favorisa, car ils ne rencontrèrent que deux ou trois piétons, qui venaient de faire la partie de cartes chez le voisin. Comme ils avaient déjà été en garnison à Québec, ils n'eurent pas de peine à se rendre à la demeure d'un vieux citadin, nommé Gaufflé, où le marquis d'Albergotti leur avait conseillé d'aller séjourner.

Le père Gaufflé, comme on le désignait ordinairement, avait soixante à soixante-cinq

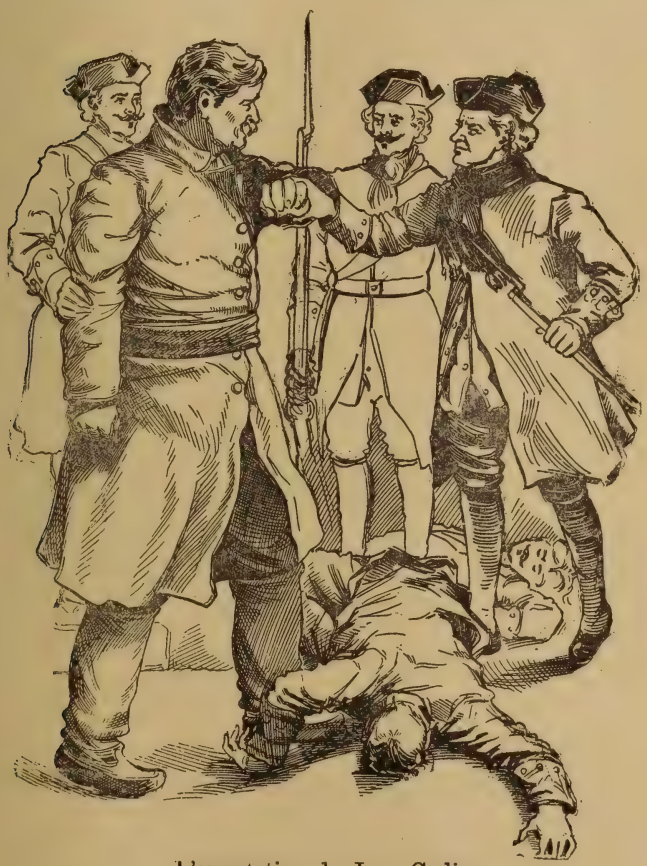
ans. C'était un homme gros et court ; il portait une barbe grisâtre, qui lui descendait jusqu'à la ceinture. Il était célibataire, exerçait le métier de forgeron et vivait seul dans une vieille maison, située où se trouve aujourd'hui le cimetière de l'église Saint-Mathieu.

Mon grand-père et son ami furent très bien reçus par le forgeron. Celui-ci leur fit sans doute bon accueil, parce qu'il s'aperçut qu'il ne donnait pas l'hospitalité à des enfants.

Le lendemain matin, Léveillé, un peu fatigué du voyage, resta à la maison, non pas tant pour se reposer que pour surveiller les allées et venues du bonhomme Gaufflé ; car leur hôte avait l'air suspect, il sortait et entrait très souvent. Nos deux amis redoutaient une trahison, et ils n'avaient pas tort, comme tu vas le voir.

Mon grand-père Jean Godin alla donc seul faire une promenade en ville, dans le but de glaner quelques renseignements sur les prochains mouvements de l'armée du général Murray. Sa mission fut couronnée du plus grand succès, car il revenait, trois ou quatre heures plus tard, avec des nouvelles de la plus

haute importance ; il s'était procuré des journaux français, arrivés par le dernier courrier de l'Europe et, ce qui plus est, le plan de campagne que les Anglais devaient mettre



L'arrestation de Jean Godin

à exécution le printemps suivant. Pour s'emparer de ces précieux documents, mon grand-père avait joué la même comédie que Félix Poutré dans la prison de Montréal. En arrivant auprès de la sentinelle qui se tenait à la Porte St-Jean, mon grand-père se mit à chanceler comme un homme ivre et à insulter le factionnaire, en se servant de la langue anglaise, qu'il maniait assez facilement.

La sentinelle ne se laissa pas injurier bien longtemps ; elle cria aussitôt ; "Guard turn out, " et la garde conduisit mon grand-père au violon.

Le prisonnier ne fit aucune résistance, et, rendu au corps de garde, il se coucha et feignit de dormir.

Tout à coup il se leva, vociféra, hurla, cassa tout dans le corps de garde et demanda de la jamaïque à boire. Les soldats anglais, le prenant pour un fou ou pour un homme en délire, le saisirent, le transportèrent dans une chambre en arrière, fermèrent la porte au verrou et le laissèrent seul.

Mon grand-père continua de crier encore quelque temps, puis il finit par s'apaiser et se taire. Son premier soin fut de visiter sa

prison, qui se composait de trois chambres, dont l'une servait de bureau privé aux officiers du génie. C'est là qu'il empocha les journaux français et le plan de campagne dont je t'ai parlé plus haut. Après avoir trouvé ce trésor inestimable, il recommença son tapage infernal, renversa les tables, cassa les chaises et donna dans la porte de formidables coups de pieds qui ébranlèrent tout le corps de garde.

L'officier qui commandait la garde dit alors à ses hommes : " Ouvrez la porte et rendez-lui la liberté. On le pincera bien quand il sera à jeun. Aujourd'hui, pour le calmer, il faudrait le tuer, et c'est contre nos ordres. "

Mon grand-père s'empressa de venir rejoindre son ami Léveillé pour lui faire connaître le résultat de ses démarches ou plutôt de son ivresse simulée et pour se préparer à retourner au fort Jacques-Cartier, où le marquis Albergotti ne manquerait pas de le nommer maréchal ou colonel, en récompense de sa bravoure et de son dévouement à la cause de la colonie. Mais quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'en arrivant à la maison du père Gauffré, il trouva Léveillé garrotté, attaché à une patte du poêle et gardé par une vingtaine de soldats anglais

commandés par un capitaine ! C'est maître Gaufflé qui avait fait comme Judas ; il les avait trahis pour quelques louis d'or.

Léveillé se conduisit en brave, comme toujours du reste, car j'aperçus cinq ou six soldats qui se lavaient le visage dans une cuvette dont l'eau était toute rouge de sang.

En entrant dans la maison, mon grand-père se trouva face à face avec ces vingts habits rouges armés, qui se précipitèrent sur lui pour le faire prisonnier à son tour ; mais, avant d'être enchaîné, il eut le temps d'assommer quatre soldats et d'administrer un coup de poing au bonhomme Gaufflé, qui roula sous la table sans connaissance. Le traître mourut le lendemain. Une patrouille arriva au même instant sur les lieux et amena mon grand-père et Léveillé à la citadelle, où on les enferma dans un cachot, sans s'occuper d'eux jusqu'au lendemain matin.

Le lendemain, on les fouilla; mais on ne trouva rien, pour la bonne raison que, pendant la nuit, mon grand-père avait soulevé une énorme pierre du plancher de sa cellule et caché au-dessous les documents qu'il portait sur lui au moment de son arrestation.

C'est ce qui sauva la vie aux deux envoyés du marquis d'Albergotti. Pourtant je me trompe, les soldats trouvèrent sur chacun d'eux une vieille pipe de plâtre, toute noire,

L'interrogatoire des deux prisonniers.

et une boîte de cuivre à moitié remplie de tabac canadien.

Après l'examen des prisonniers, on procéda à l'interrogatoire. L'officier chargé de cette besogne commença par mon grand-père Jean.

—Qu'êtes-vous venu faire à Québec ?

—Je suis venu faire mes affaires.

—Mais en quoi consistaient ces affaires ?

—Eh bien, mon ami et moi nous désirions rendre visite à un vieux luron, que nous n'avions pas vu depuis longtemps.

—Quel était ce luron ?

—Le maudit Gaufflé, dont j'ai *écrapouti* la carcasse, il n'y a pas longtemps. Je voulais lui donner une leçon, et il l'a eue meilleure que je ne le pensais ; car je n'avais point du tout l'intention de l'envoyer dans l'autre monde.

L'officier continua d'interroger mon grand-père pendant quelques minutes, mais il n'en put tirer rien de bon.

Pierre Léveillé fut soumis au même interrogatoire, mais l'officier ne fut pas plus heureux qu'avec mon grand-père. Léveillé resta muet comme la tombe.

Les deux prisonniers furent ensuite recon-

duits à leur cachot, où ils passèrent tout l'hiver de 1759-60.

Je n'entreprendrai pas de te décrire toutes les souffrances et les privations qu'ils eurent à endurer pendant leur captivité. Ce ne fut ni plus ni moins qu'un martyre continuel : une nourriture insuffisante ou immangeable, des insultes grossières de la part des soldats, pas de nouvelles de leurs parents ni de leurs amis, pas de pipe, pas de tabac, toujours enchaînés entre quatre murs, etc.

La nouvelle de leur captivité parvint bientôt au fort Jacques-Cartier et plongea dans le plus profond chagrin la garnison et la population des Ecureuils et du Cap-Santé, où ils étaient universellement estimés et respectés. Pourtant la plupart des miliciens du Fort ne s'inquiétèrent pas trop de leur sort ; car ils savaient que c'étaient deux lions et qu'ils finiraient bien par échapper à la surveillance de leurs gardes.

Plus d'un mois s'était écoulé, et les parents des deux prisonniers n'en avaient reçu aucune nouvelle. Un jeune frère de Léveillé, âgé de 15 ans seulement, mais d'une forte stature, conçut alors le projet de descendre à Québec pour voir les prisonniers eux-mêmes. Pour

cette famille de braves, entre une proposition et sa réalisation il n'y a pas loin. Le 10 de mars, le jeune Léveillé partit donc pour la capitale. En arrivant, il s'engagea comme garçon d'écuries chez un laitier irlandais, qui était, cet hiver-là, chargé par le général Murray de fournir tout le lait nécessaire à la citadelle. Un jour, le laitier, n'ayant pas assez de domestiques pour faire son service ordinaire, envoya le jeune Léveillé distribuer le lait sur la citadelle. Le jeune homme partit le cœur gros de joie. Ayant été en garnison à Québec quelques mois auparavant, il connaissait tous les cachots de la forteresse. Aussi il n'eut pas de peine à découvrir la prison où étaient enfermés nos deux amis. L'entrevue entre les deux frères et mon grand-père fut touchante, mais courte.

Mon grand-père remit au jeune homme les papiers qu'il avait volés aux Anglais, en lui disant :

" Pars immédiatement pour Jacques-Cartier avec ces documents, qui seront très précieux pour l'armée française. Tu salueras les parents et les amis et tu leur diras qu'au printemps Jean Godin et Pierre Léveillé seront au milieu

Mon grand-père remet les papiers volés

d'eux. S'il en arrive autrement, c'est qu'il ne restera pas un seul Anglais sur la citadelle pour nous ouvrir la porte de notre cellule. Bon voyage et au revoir."

Je n'ai pas besoin d'ajouter que le jeune Léveillé, au lieu de prendre le chemin qui conduisait à l'habitation du laitier, s'engagea dans celui de Sainte-Foye pour se rende plus vite au Fort Jacques-Cartier, où son arrivée fut saluée avec les plus vifs transports d'allégresse par toute la population des Ecureuils.

Son premier soin fut de remettre au marquis d'Albergotti les documents que Jean Godin lui avait confiés et qui aidèrent le chevalier de Lévis à remporter, l'été suivant, la dernière victoire française dans la Nouvelle-France.

Comme il se fait tard, mon cher Louison, je vais suspendre mon récit à cet endroit pour ne le reprendre que jeudi prochain, car jusque là j'aurai beaucoup de foin à engranger.

—C'est très bien, père Godin, j'éprouve un sensible plaisir en vous entendant raconter une aussi jolie histoire ; mais le devoir avant tout.

—Jeudi soir, après avoir pris une autre dou-

zaine de dorés, je terminerai le récit des aventures de mon grand-père Jean Godin et de son ami Pierre Léveillé.

Les deux amis se donnent une bonne poignée de mains et ils retournent chacun à leur demeure.

La flotte du général Murray devant la Pointe-aux-Trembles.

L'EVASION

Au jour convenu, le père Jean Godin et mon ami L... se rencontraient sur le même rocher. Après les salutations d'usage, le père Jean termina le récit des aventures de son grand-père et de Pierre Léveillé, dans les termes suivants :

C'était le 14 juillet 1760, entre neuf et dix heures du soir. Le temps était très calme, une pluie fine tombait comme une rosée bienfaisante sur le fleuve Saint-Laurent ; pas une étoile ne brillait au firmament et la nuit était très noire. Tout à coup apparaît, non loin du rivage des Ecureuils, une chaloupe montée par deux hommes taillés en Hercule, ayant tête et pieds nus et vêtus seulement d'un pantalon et d'une chemise. Ces deux nautonniers étaient tout en sueurs, mais ils continuaient néanmoins de ramer avec une vigueur extraordinaire ; et leur embarcation, qui semblait voler sur la surface de la plaine liquide, contourna bientôt la Pointe-à-Pagé et entra dans l'anse,— cette pointe est ainsi nommée parce qu'elle se trouve située au bout de la terre de François Pagé.

Quels sont ces deux hommes, me demanderas-tu ? Pour satisfaire ta légitime curiosité, je te répondrai immédiatement que c'était mon grand-père Jean Godin et Pierre Léveillé. Ecoute leur conversation dans le silence de la nuit, et tu les reconnaîtras bientôt. Comme la chaloupe dédoublait la Pointe, mon grand-père dit à Léveillé ;

—Souffres-tu beaucoup, mon ami Pierre ?

—Oh! non, je crois que ce n'est rien. J'achève de m'envelopper la main avec un morceau de ma chemise, et, si je puis trouver un bout de planche, tu vas voir que les Anglais ne nous rattraperont pas aussi vite qu'ils le pensent. L'égratignure que j'ai reçue à la main n'est rien, mais ils ont cassé ma rame, les bandits !

—Ecoute, Léveillé, écoute donc. Les Anglais sont sur nous ; tu n'entends pas le bruit de leurs rames ? Il faut qu'ils voient clair comme des chats pour nous suivre ainsi à la piste.

En effet, deux chaloupes, montées chacune par huit rameurs, venaient de faire le tour de la Pointe et entraient dans l'anse.

—Si je leur jouais un tour de ma façon, reprit mon grand-père ; c'est le seul moyen de nous débarrasser d'eux. Tu vas voir que je vais leur faire un beau pied de nez.

D'un coup de rame vigoureux, mon grand-père fit tourner la proue de la chaloupe à droite et se mit à godiller de toute la force de ses deux bras musculeux. En un instant, la chaloupe accosta au fond de l'anse, dans une talle d'aunes. Il était temps, car les Anglais étaient à environ deux arpents en arrière.

—C'est ici le temps, dit mon grand-père à son ami, de vérifier si la mauvaise nourriture de la citadelle a diminué nos forces pendant notre captivité.

Et, saisissant un bout de la chaloupe, qui ne pesait pas moins de six cents livres, mon grand-père dit à Pierre Léveillé : "Fais-en autant que moi". Les deux amis la soulevèrent comme un copeau, gravirent la falaise, traversèrent le plateau, soit une distance d'un arpent environ, et lancèrent à flot leur embarcation de la côte opposée. Pierre Léveillé s'arma d'une planche comme d'un aviron et mon grand-père, de sa rame, et la chaloupe s'éloigna rapidement du rivage.

Tu peux juger de la surprise des soldats anglais lorsque, rendus au fond de la baie, ils n'aperçurent ni chaloupe ni prisonnier. Ils se hâtèrent de sauter à terre, d'allumer des torches et de fouiller toutes les broussailles, mais ils ne trouvèrent rien.

—Cherchez comme il faut, dit le commandant de la petite troupe. Je donnerai cent louis à celui qui les apercevra le premier, et je le ferai sergent.

Les recherches recommencèrent avec une nouvelle ardeur, mais elles furent sans résultat.

Mon grand-père et Pierre Léveillé, qui passaient alors au large de la baie, riaient à gorge déployée de la déconvenue des soldats anglais. En les voyant aller et venir avec leurs torches flamboyantes, mon grand-père se pencha à l'oreille de son ami en murmurant : Cherchez bien, messieurs les habits rouges, mais vous ne nous trouverez pas ; car, dans une demi-heure, nous serons avec nos amis du fort Jacques-Cartier.—Et puis, ces imbéciles, reprit Pierre Lévéillé, vont passer la nuit à la belle étoile ; car la mer baisse très vite et avant un quart d'heure leurs chaloupes seront à sec.

C'est ce qui arriva en effet. Voyant que leurs fouilles étaient infructueuses, le commandant donna l'ordre à ses soldats de retourner à leurs chaloupes et d'aller rejoindre la flotte. Mais ils se trouvèrent bientôt en face d'une nouvelle déception : les deux embarcations étaient complètement échouées. Ils résolurent de les traîner jusqu'à un petit ruisseau que tu peux voir encore couler aujourd'hui presque à l'extrêmité de la Pointe. Après avoir fait un demi-arpent, ils enfoncèrent dans la terre glaise et

ne purent faire un pas de plus. Quel parti prendre alors ? Attendre la marée montante ; il ne leur restait pas d'autre alternative ; c'est ce qu'ils firent, après avoir allumé un bon feu sur le bord de l'eau.

Pendant ce temps-là, mon grand-père Jean Godin et Pierre Léveillé dirigeaient leur chaloupe vers le fort Jacques-Cartier.

—Père Godin, lui dit Louison, permettez-moi d'interrompre ici votre intéressant récit et de vous poser une simple question.

—Je la connais, ta question, tu voudrais savoir comment il se fait que nos deux amis se soient évadés de la citadelle et que nous les retrouvions à l'entrée de la rivière Jacques-Cartier, tout près de l'endroit où nous sommes ce soir.

—C'est cela. On dirait que vous êtes sorcier.

—C'est une curiosité bien naturelle de ta part ; aussi je m'empresse de te donner tous les renseignements possibles sur cette évasion extraordinaire.

Après la retraite de Lévis, le général Murray prit la résolution de monter à Montréal avec sa flotte ; mais, comme le général anglais n'avait pas en mains une carte du Saint-

Les deux amis transportant leur chaloupe.

Laurent et qu'il ne connaissait pas le chenal de notre grand fleuve, dont la navigation est très dangereuse sur cette route, il chercha un pilote pour conduire son escadre jusqu'à Ville-Marie, mais il n'en trouva pas. Son embarras était donc grand, lorsqu'il pensa aux deux prisonniers de la citadelle, c'est-à-dire à mon grand-père Jean Godin et à son ami Pierre Leveillé ; il donna aussitôt l'ordre de les conduire à bord du vaisseau-amiral et de les amener devant lui.

Une demi-heure plus tard, nos deux amis, enchaînés et escortés d'un peloton de huit soldats, faisaient leur entrée dans la chambre du général Murray. S'adressant à mon grand-père, le général lui demanda :

—Connais-tu bien la route du Saint-Laurent entre Québec et Montréal ?

—Je la connais comme mon catéchisme.

—C'est très bien ; si tu conduis ma flotte jusqu'à Montréal, sans accident, je vous donnerai à chacun une forte récompense et la liberté par-dessus le marché. Si vous nous trahissez, c'est la mort.

—Je vous promets de vous rendre à Mon-

tréal dans le milieu du chenal, et, ajoutant en français : ou à côté.

Pierre Léveillé eut toutes les peines du monde pour ne pas éclater de rire en entendant mon grand-père, car celui-ci ignorait les premiers éléments de la science nautique. En fait de navigation, il ne savait que ramer, godiller et conduire une chaloupe de Québec à la rivière Jacques-Cartier.

Tout de même le marché fut conclu, et les deux prisonniers furent constitués pilotes branchés de la flotte anglaise. On les débarrassa de leurs lourdes chaînes et on les conduisit à la cuisine, où ils firent un excellent repas.

Après avoir satisfait leur appétit, les deux pilotes improvisés montèrent sur le pont, s'assirent sur un tas d'amarres et se concertèrent aussitôt sur un plan d'évasion. Une conversation s'engagea donc ainsi ; c'est Pierre Léveillé qui parla le premier.

—Il paraît que la flotte appareille ce soir, à la marée montante. Si le vent ne souffle pas plus fort qu'à présent, elle ne sera pas rendue loin cette nuit. Que comptes-tu faire alors ?

—Eh bien ! si nous partons à l'heure que

nous pensons et si le temps ne change pas, la flotte mouillera ce soir vis-à-vis la Pointe-aux-Trembles pour y attendre l apparition de l'aurore. Il faut alors que nous abandonnions le pilotage coûte que coûte et que nous filions vers nos amis du Fort Jacques-Cartier, qui ont certainement hâte de nous revoir.

—Comment allons-nous nous y prendre ?

—Voici mon plan : Nous coucherons sur le faux-pont et nous feindrons de dormir d'un sommeil de plomb. A minuit, je me charge d'assommer la sentinelle qui se promène là-bas, près de cette chaloupe que tu vois à notre gauche et dont j'ai déjà coupé les amarres qui la retenaient au pont. A nous deux nous la soulevons au-dessus du pavoi, nous la lançons à la mer avec deux bonnes rames, nous en prenons le commandement et nous dirigeons notre course sur le fort.

Je crois qu'après avoir fait un si grand honneur aux vivres de Sa Majesté George III, nous sommes en état de donner un bon coup de poing. Qu'en dis-tu, Léveillé ?

—Je dis qu'il nous sera beaucoup plus facile d'étripper les marins anglais que de les piloter

jusqu'à Montréal. J'approuve entièrement ton plan, et je te promets de taper dur.

—Ainsi donc, à minuit ! et demain matin, nous aurons le plaisir de déjeuner avec nos amis des Ecureuils.

Les événements se succédèrent comme les avaient prédits les deux captifs.

La flotte leva l'ancre à trois heures, et, le soir, elle mouilla, partie devant Saint-Augustin et partie devant la Pointe-aux-Trembles. Le vaisseau-amiral sur lequel se trouvaient nos deux Canadiens, se balançait nonchalamment sur sa "pioche" vis-à-vis la Grande Pointe, connue aujourd'hui sous le nom de Pointe-à-Lafrance. Mon grand-père et Pierre Léveillé étaient couchés à l'endroit convenu. Mais, avant de se jeter sur un tas de cordages, mon grand-père avait dit à l'officier de quart :

—Ah ! ça, monsieur l'officier, nous couchons ce soir sur le pont, parce qu'il fait une chaleur accablante dans les cabines et que nous avons besoin de dormir comme il faut, si nous voulons faire bonne route demain. Nous allons avoir du bon vent. Mais dites donc à vos sentinelles de ne pas faire autant de tapage avec leurs sabots, ça va nous empêcher de fermer l'œil.

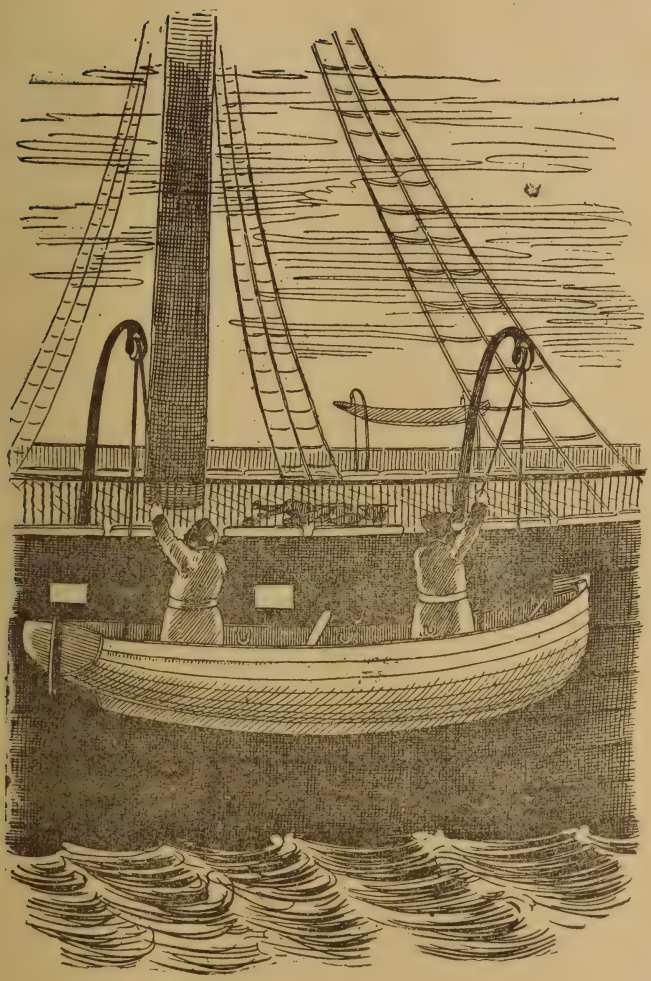
—Allez-vous coucher, monsieur le pilote, et dormez bien ; mais prenez garde de faire de mauvais rêves, car j'ai placé sur le pont trois sentinelles, qui sauront vous empêcher de rêver les yeux ouverts.

Mon grand-père lui tourna le dos et alla trouver Pierre Léveillé, qui ronflait déjà comme un gros tuyau d'orgue.

A minuit, tout l'équipage était plongé dans le plus profond silence, et il n'y avait que trois sentinelles sur le pont, l'une sur le devant, l'autre à l'arrière, et la troisième, au milieu, près de la chaloupe désignée par mon grand-père. Au moment que cette dernière sentinelle avait le dos tourné à mon grand-père, celui-ci se leva doucement, s'approcha du marin immobile et lui flanqua sur la nuque un fameux coup de poing, qui l'envoya rouler sur le pont à une distance de dix pieds et sans connaissance.

" Vite, Pierre, la chaloupe à l'eau ! "

Aussitôt dit, aussitôt fait, et la chaloupe, montée par nos deux amis des Ecureuils, s'éloigna rapidement du vaisseau-amiral. Mais l'alarme fut bientôt donnée, et deux chaloupes de la frégate s'élancèrent à la poursuite des évadés. Une balle tirée par un Anglais cassa



" Vite, Pierre, la chaloupe à l'eau ".

la rame de Léveillé et lui laboura la main gauche. Cet accident retarda la course de l'embarcation des courageux déserteurs, qui allaient retomber entre les mains des Anglais, lorsque, rendus à la Pointe-à-Pagé, ils leur jouèrent le tour que je t'ai raconté plus haut.

—Mon petit Louison, tu connais le reste de l'histoire.

—Pardon, père Godin, vous avez laissé les Anglais sur le rivage de l'anse de la Pointe-à-Pagé, et la chaloupe de votre grand-père et de Pierre Léveillé se dirigeant vers le fort Jacques-Cartier.

—Tiens ! c'est vrai, mon récit n'est pas encore terminé. Je continue, en commençant par mon grand-père et Pierre Léveillé. Lorsqu'ils arrivèrent à l'entrée de la rivière Jacques-Cartier, la mer avait déjà beaucoup de baissant. Alors ils résolurent d'échouer leur chaloupe sur l'islet et d'attendre le jour pour se rendre au bon Fort. Mais, pendant la nuit, il s'éleva une forte brise de nord-est, ce qui leur fit changer de résolution. Ils restèrent sur l'islet pour empêcher que leur embarcation ne se brisât contre les cailloux à la marée montante. A dix heures, ils pourront conduire leur chaloupe

jusqu'au pont, qui se trouvait alors plus au nord que celui que tu vois aujourd'hui. En attendant, ils s'étendirent sur l'herbe et mangèrent quelques biscuits qu'ils avaient empochés après leur souper à bord de la frégate anglaise. Tout à coup ils aperçurent trois hommes sur la batture au bout du Cap. C'étaient des marins anglais qui, pour gagner la récompense promise, s'étaient éloignés de leurs camarades et faisaient de nouvelles recherches. Quelle ne fut pas leur joie quand ils découvrirent la chaloupe des deux prisonniers ! Pensant qu'ils étaient endormis dans leur embarcation, les Anglais s'avancèrent à petits pas et sans faire de bruit, afin de les surprendre au milieu de leur sommeil ; mais, ô désappointement, la chaloupe était vide. Ils regardèrent de tous côtés, et ne voyant rien, ils prirent le parti de retourner sur leurs pas.

Mon grand-père et son ami, qui étaient couchés à une dizaine de pas de leur chaloupe, ne purent s'empêcher de rire de la figure hébêtée des Anglais.

—Que dis-tu de mon projet, mon ami Pierre ?

—Quel projet ?

—De les faire tous les trois prisonniers et de

les amener au fort dans notre belle chaloupe toute neuve ?

—Tiens ! c'est une bonne idée. Essayons.

Prompts comme l'éclair, ils se ruèrent sur deux marins, leur lancèrent une vigoureuse taloche et les étendirent de tout leur long dans une mare d'eau. Mon grand-père se précipita aussitôt sur le troisième, le désarma et lui attacha les mains derrière le dos avec une corde qui se trouvait dans la chaloupe. Les deux autres soldats, que Pierre Léveillé tenait au collet, pour les empêcher de se relever, eurent le même sort ; et une fois fortement liés ensemble par la même corde, mon grand-père et son ami les jetèrent dans le fond de la chaloupe.

A midi, la chaloupe flotta et mit le cap sur le fort. A l'arrivée de cette embarcation, la sentinelle qui montait la garde du côté de la rivière, fit avertir le commandant et ses subalternes, qui tous accoururent sur le bord du cap. Quelle allégresse brilla sur la figure de tous ces braves lorsqu'ils reconnurent mon grand-père et son ami ! Le marquis d'Albergotti les reçut à bras ouverts et les amena dîner avec lui à la pension des officiers. Le

goûter terminé, mon grand-père fut invité par le marquis à raconter toutes ses aventures, ainsi que celles de son compagnon de captivité, c'est-à-dire leur arrestation, leur séjour à la citadelle, leur évasion et la capture des trois soldats anglais qui furent faits prisonniers par deux prisonniers en rupture de ban.

Le retour des deux héros donna lieu à une grande fête au fort et dans toute la paroisse des Ecureuils. Les vieux n'ont pas encore perdu le souvenir de ce jour mémorable.

—Je désirerais savoir, père Godin, ce que sont devenus ces deux braves.

—Après la prise du fort par le capitaine Fraser, les miliciens furent licenciés. Mon grand-père, qui aimait passionnément la pêche, se fit bâtir une maisonnette sur le bord du fleuve, à l'endroit où se trouvent les ruines du Moulin du Diable, comme je te l'ai dit dans un autre entretien. L'année suivante, il se maria ; il eut un fils, qui fut mon père et qui s'appelait Jean ; moi, je m'appelle Jean, j'ai un gros garçon qui s'appelle Jean, et s'il a des enfants, garçons ou filles, je veux qu'ils s'appellent Jean ou Jean-Marie, en souvenir de mon grand-père Jean, ce brave des braves.

Quant à Pierre Léveillé, il alla prendre une terre dans la seigneurie D'Esmeloyse, où il se maria. Il mourut en 1791, en laissant deux fils, Jean et Pierre, qui marchèrent sur les traces de leur père et firent de bons cultivateurs. Les descendants de cette honnête famille ont continué de cultiver la terre de leurs aïeux et vivent aujourd'hui dans une grande aisance.

J'ai fini mon histoire, mon cher Louison, et je retourne à la maison passer la veillée auprès de ma bonne Madeleine.

FIN

APPENDICE

LE DOCTEUR L'INDIENNE

Depuis que nous avons publié la *Légende Canadienne* intitulée : Le docteur l'Indienne, nous avons reçu deux correspondances, qui jettent une nouvelle lumière sur ce pauvre sire. Nous les reproduisons ci-après ; la première est datée de Sainte-Anne de la Pocatière, comté de Kamouraska :

Première lettre.

Mon père demeurait près des *Pins*, environ un mille à l'Est de l'église de Ste-Anne de la Pocatière. Ce joli bocage, traversé par le *chemin du roi*, semblait à moi et à mes petits compagnons un vrai paradis terrestre. Nids d'oiseaux, écureuils, mousse mollette, fruits de toute sorte, rien n'y manquait. Dans nos *fringues* interminables, nous y perdions vrai-

ment la pensée des heures fugitives ; et n'eût été un certain et authentique *Cadran* installé à l'entrée de ce beau lieu, on s'y serait certainement oublié.

Ces courses longues et fréquentes ne plaisaient guère à nos mères. Car, en mille endroits des *Pins*, il y avait des buissons épineux plus malfaisants que la mousse. Et puis, les corneilles et les merles n'avaient pas la complaisance de mettre leurs nids à notre portée. Sans doute, ils connaissaient *leur affaire* bien mieux que nous, au moins à leur point de vue ; mais cela nous obligeait de grimper de branche en branche, jusqu'au trésor convoité, puis de descendre par le même chemin—et, croyez-le bien, ce n'était pas le *chemin du roi* celui-là, ainsi que nos déchirures pouvaient l'attester. Tout naturel alors d'avoir une mine guindée pour arriver à la maison. Mais quelle rose n'a pas ses épines ! Puis, nous nous réservions le plaisir de recommencer.

Un grand argument qu'employaient nos mères pour nous empêcher d'aller folâtrer dans les *Pins*, c'était de nous dire que, tout près du chemin, en face même de l'antique *Cadran*, était enterrée une victime du Docteur l'In-

dienne. On racontait qu'un colporteur avait été dépouillé et tué en cet endroit par le terrible Docteur, qui avait creusé tout près une fosse, afin d'y cacher le cadavre.

Nos compagnons aînés, eux aussi dépositaires de cette légende, nous montraient, à l'endroit indiqué, une cavité de la grandeur d'une fosse, et que les racines des arbres commençaient à recouvrir. Cela donnait le frisson aux petits gars. Nous évitions de passer par là, et, comme les arbres recouvraient cet endroit d'un épais feuillage, il y avait toujours là pour nous un sombre mystère, où nous croyions voir apparaître le pauvre défunt. D'une année à l'autre, on s'en approchait davantage. Puis on osait regarder le fond de cette fosse béante, certain d'y apercevoir un squelette. Mais je n'ai jamais vu un de nous y sauter, ni même y pousser un compagnon. Ça sentait le mort, et vraiment on avait souleur de passer par-là.

Qu'y avait-il de vrai dans cette légende ? Etait-ce un souvenir du meurtre de ce colporteur par le docteur l'Indienne, à St-Jean Port-Joli ? Bien certain qu'il y avait là une fosse creusée de main d'homme. Mais, comme elle

était tout près du chemin, ne l'avait-on pas creusée pour emplir quelque ornière ? Pas probable cependant ; car, en cet endroit, le chemin du roi passe sur un banc de sable uni et qui n'exige jamais aucune réparation.

Il est de tradition qu'en 1759, les Anglais, allant à la conquête de Québec, débarquèrent à la Pointe de la Rivière-Ouelle, et se mirent de là en marche, brûlant tout sur leur passage. Les habitants se sauvaient dans les bois, enterrant leur linge et leur vaisselle, et chassant devant eux leurs animaux. Cette fosse, à deux pas de l'hôtellerie du *Cadran*, à l'entrée du bois, ne serait-elle pas une de ces cachettes ? Je suis porté à le croire. Et ce serait un meurtre de moins sur la mémoire du Docteur l'Indienne.

—Puisqu'on en est sur le sujet du Docteur l'Indienne, on m'a raconté qu'il parcourait les paroisses, vendant des médecines et faisant aussi des sortilèges. Un jour, il arrive chez mon grand-père, au rang de la Montagne à *Boutotte*. Plusieurs voisins y accourent aussitôt, pour avoir de lui des nouvelles de Québec et de partout. En ces temps primitifs, nos habitants ne recevaient pas la gazette. C'était

longtemps avant Papineau. Après avoir jasé sur mille et un sujets, le Docteur l'Indienne leur proposa de faire entrer la mer dans la maison. On accepte avec crainte. J'ignore ce qu'il fit pour cela ; mais on m'assure que bientôt le plancher parut humide, puis couvert d'une eau verdâtre, qui gonflait pouce par pouce. C'était bien la mer, avec son roulis, sa couleur vert-bouteille, tellement que toute l'assistance se souleva les pieds pour ne pas se les mouiller. Puis, à leurs yeux la mer monte de plus en plus ; les voilà qui poussent des cris de frayeur. Les uns montent debout sur leurs chaises, d'autres sur la table ou sur les lits pour échapper à la noyade. Et ils supplient le terrible magicien de ne pas les engloutir. A l'ordre du docteur qui souriait sournoisement, l'eau baisse peu à peu ; bientôt on ne voit plus que le plancher humide, puis rien. Une personne qui y était présente et qui chercha sa sûreté sur un lit, m'a assuré que quelqu'un, après s'être mis debout sur sa chaise, voyant l'eau qui arrivait à ses pieds, étendit les bras et se jeta tout navré comme à la nage pour atteindre un lit. Et, à sa surprise, il ne sentit sous lui que le plancher, et aucune trace

d'eau sur ses habits. D'autres m'ont raconté que le Docteur l'Indienne avait fait cela ailleurs. Nos habitants appellent cela bonnement *de la magie noire,* ou la mise en pratique du *Grand Albert :* ce n'est probablement qu'une *illusion d'optique.*

F.-X. B.

Seconde lettre.

La seconde lettre nous a été envoyée par un brave lieutenant-colonel de Québec :

Au sujet du Dr l'Indienne, dont vous parlez dans vos Légendes Canadiennes, peut-être que les quelques faits suivants pourraient intéresser celui qui les a écrites, car je les tiens de personnes qui connurent le Docteur l'Indienne et jouèrent même un certain rôle dans cette affaire.

Vers 1870 ou 1872, je passais ma vacance d'écolier aux Trois-Saumons, tout près du manoir seigneurial de feu Aubert de Gaspé, auteur des Anciens Canadiens, et là j'eus souvent l'occasion d'entendre le récit suivant :

Un cultivateur surtout, feu M. Jos. Gagnon, avait de tout temps considéré le Dr l'Indienne

comme un être qu'il fallait éviter. Il ne se gênait même pas de dire qu'il le croyait capable de commettre un crime.

On regardait l'Indienne comme un homme de talent. Il était assez intéressant dans sa conversation, affable, aimant aussi à causer de chasse et de pêche, dont il était passionné; mais, malgré ses instances auprès des amateurs pour l'accompagner dans ses excursions, peu acceptaient ses avances, tant la crainte qu'il inspirait était grande. On ne s'approchait de sa maison qu'avec un certain malaise. En causant de lui dans l'intimité, une fois les langues déliées, on lui attribuait même la disparition de quelques passants qu'on n'avait pas revus dans les environs depuis (et qui peut-être vivaient longtemps après !)

Cependant un jeune de Gaspé, ou plutôt de Beaujeu, je crois, parent du seigneur, avait quelquefois accompagné l'Indienne à la chasse. Or, un dimanche, il partit pour faire la chasse aux Rochers, au large des Trois-Saumons. Il ne revint pas. Il faisait un fort vent. Vers le soir, l'Indienne arrivait seul en chaloupe des Rochers ; cependant un citoyen de l'endroit, qui avait observé le fleuve dans l'a-

près-midi, au moyen d'une longue-vue, assura avoir vu une chaloupe laisser les Rochers, et qu'elle contenait deux hommes; et, d'après lui, c'était la seule et ce ne pouvait être que celle du Dr l'Indienne, qui cependant déclara être revenu seul. M. Gagnon ne se gêna pas de dire que l'Indienne avait noyé de Beaujeu ; mais personne n'osait encore faire part de ses soupçons à la justice. Plus tard, un autre colporteur entrait chez l'Indienne, causait longuement avec lui, et sortait assez tard pour se rendre jusque chez M. Gagnon, citoyen à l'aise et des plus considérés.

M. Gagnon, informé par le colporteur qu'il retournait sur ses pas pour coucher chez l'Indienne, qui l'avait invité, lui offrit un gîte. Sur le refus du colporteur, M. Gagnon insista et finit par lui dire que l'Indienne était un homme qu'on accusait même de meurtre ; mais tout fut inutile, car ce colporteur se dit convaincu qu'on se trompait, et que, de plus, il se sentait capable de pourvoir à sa propre sécurité ; et avec un sourire incrédule, il remercia M. Gagnon.

La nuit avancée, M. Gagnon, qui dormait d'un sommeil inquiet, entend frapper à sa porte.

Il s'empresse d'ouvrir, et se trouve en face du colporteur de la veille : celui-ci est à moitié habillé et la figure décomposée, et, d'une voix tremblante, il lui fait le récit suivant :

En arrivant chez le Dr, ce dernier me fit souper avec lui, après avoir déposé mes malles dans une chambre. Après le souper, la conversation devint plus intime en fumant. Le Dr me proposa de tirer au poignet : j'eus le dessus ; ensuite il me proposa d'essayer nos forces à bras le corps. La lutte fut rude, et je trouvai que le Dr y mettait une ardeur que je trouvais excessive. Cette fois encore je fus victorieux. Il m'offrit ensuite à boire ; je refusai, ne faisant pas ou peu usage de boisson. Il insista ; j'en pris pour ne pas le désobliger, et comme il remplissait mon verre à mesure, je trouvai le moyen d'en verser à terre sans qu'il en eût connaissance. Fatigué et sentant que le sommeil me gagnait, je lui demandai la permission de me retirer. Il y consentit avec empressement, et me conduisit tout de suite au lit après avoir barré ma porte ; précaution que je considérais comme inutile. Je sommeillais depuis peu, lorsque je crus entendre quelqu'un qui cherchait à ouvrir ma porte. Je demande :

" Qui est là " ? Pas de réponse. Je répète : " Qui est là " ? C'est moi, répond le Dr ; je venais vous inviter à prendre un verre. Je lui dis que j'en avais assez, que j'étais fatigué et que je voulais dormir. Il me dit " Bonsoir " et partit.

Me rappelant vos paroles, je me sentis quelque peu inquiet et m'habillai. Je me jetai sur mon lit et sentis que le sommeil me gagnait malgré moi. Quelque temps après, je crois entendre quelqu'un dans la chambre voisine. On avance avec précaution, il me semble. On écoute à ma porte ; on me demande : " Dormez-vous " ? Je ne réponds pas. On demande de nouveau : " Dormez-vous " ? Je garde le silence ; alors on tourne la poignée de ma porte ; on travaille, et enfin on commence à forcer la porte. C'est assez, je fais un bond j'ouvre la fenêtre, saute en bas, et me voici Cela, ajouté à la disparition du colporteur Guillemette et de Beaujeu. décide M. Gagnon à agir. A sa demande, vingt-deux bons citoyens veulent bien l'aider à arrêter le meurtrier, comme on l'appelle maintenant.

On savait le Dr méfiant, résolu et capable de faire un mauvais parti à ceux qui tenteraient de l'arrêter, s'il eût soupçonné leur but. Voici

ce qui fut résolu. Mme Gagnon relevait d'une maladie assez grave. Il n'y avait pas de lune ; la nuit s'annonçait noire et désagréable ; la maison du Dr pouvait, dans ces circonstances, être approchée sans qu'il en prît connaissance, surtout en le faisant avec précaution et à l'ombre des arbres et des touffes de lilas. On se tiendrait en embuscade et prêt à porter secours à M. Gagnon lorsqu'il donnerait le signal convenu. Lui, arriverait en voiture à grande vitesse, et demanderait au Dr de l'accompagner auprès de Mme Gagnon, qui était supposée avoir eu une rechute.

La chose se fit telle que convenue ; mais le Dr, en réponse à M. Gagnon, ouvrit une fenêtre d'en haut, et, malgré les instances de M. Gagnon, il refusa de l'accompagner, disant qu'il avait un rhume et ne se sentait pas bien. Après bien des instances, il finit par dire à M. Gagnon de l'attendre, et qu'il allait lui préparer des poudres. Profitant de ce délai, M. Gagnon désigne quatre hommes pour se tenir le long du mur, près de la porte. Le Dr entr'ouvre la porte pour donner les remèdes, M. Gagnon crie : " Whoa " ! à son cheval ; c'est le signal, et il se jette sur le Dr, qu'il enlace de

ses bras musculeux. Le Dr fait une résistance vigoureuse, mais inutile, car deux bras l'ont saisi et garrotté en un clin d'œil.

Le lendemain il était conduit, garrotté et en charrette à foin, à la prison de St-Thomas, sous la garde des braves qui avaient risqué leur vie pour l'arrêter, pendant que leurs femmes à genoux priaient le Tout-Puissant pour le succès de l'entreprise, qu'elles considéraient comme téméraire, et devant peut-être coûter la vie à plus d'un d'entre eux.

Si ce second colporteur ne fut pas assassiné par l'Indienne, il le dut sans doute à M. Jos. Gagnon.

J. A. F.

TABLE DES MATIERES

	Page.
Introduction	VII
La cabane des fées	1
Le cap Martin	11
Le docteur l'Indienne	27
Le Cap-au-Diable	41
Bravoure de deux Canadiens	55
Un bon riche	67
Dernière invasion fénienne	83
L'art de chasser les feux follets	95
Le millionnaire	109
Une maison hantée	135
La femme plus rusée que le diable	151
Une couturière	165
La chambre du revenant	177
Puissance de l' "Ave Maria"	189
Le Souvenez-vous	199
Une veillée chez ma grand'mère	215
La fin du monde	229
Le moulin du diable	241
Les deux prisonniers	261
L'évasion	279
Appendice	298

ERRATA

Page 40, dernière ligne, premier mot, au lieu de *la seule*, lisez *la foule.*

Page 56, sixième ligne du dernier alinéa, au lieu de *le hameçon*, lisez *l'hameçon.*

Page 60, à la fin de l'avant dernière ligne du premier alinéa, il faut un tiret—au lieu de deux points :

Page 102, au quatrième alinéa, troisième ligne, au lieu de *comme un sauveur*, lisez *comme à un sauveur.*

Page 113, quatrième ligne, au lieu de *Je n'en voulus pas*, lisez *je ne voulus pas.*

Page 143, onzième ligne du premier alinéa, *Je ne pus*, au lieu de *je ne puis.*

Page 186, troisième ligne du premier alinéa, au lieu de *une giffe*, lisez *une gifle.*

Page 202, avant dernière ligne du première alinéa, au lieu de *évanouï*, lisez *évanoui*, sans tréma.

534091

LF
R8593k

Rouleau, Charles Edmond
Légendes canadiennes.

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET